

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

PAUL GIGUÈRE

« ANALYSE DU COMIQUE DANS LE JARDIN DES DÉLICES » SUIVI DE  
« LE JARDIN DES CRÉTINS »

NOVEMBRE 1999

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.



## **REMERCIEMENTS**

Je tiens à remercier ma mère, ma soeur et mon amie Julie pour leur soutien et leurs encouragements. Je veux aussi remercier et exprimer ma reconnaissance à Hélène Marcotte qui m'a guidé dans l'écriture d'un mémoire digne de ce nom.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>REMERCIEMENTS.....</b>	iii
<b>TABLE DES MATIÈRES.....</b>	iv
<b>INTRODUCTION.....</b>	1
<b>CHAPITRE I.....</b>	6
Qu'est-ce que le comique?	
<b>CHAPITRE II.....</b>	18
Analyse du roman <u>Le jardin des délices</u>	
<b>LE JARDIN DES CRÉTINS.....</b>	45
<b>CONCLUSION.....</b>	136
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	142

## INTRODUCTION

Depuis toujours, les écrivains comiques ont marqué les époques et les sociétés. La lecture des textes de Cervantès, Rabelais, Molière, Voltaire, Queneau et Vian, pour ne nommer que ces écrivains, permet de sonder l'humanité et montre à quel point cette humanité a peu changé. Les travers humains étaient, sont et seront toujours semblables, toujours risibles. Le comique, en ce sens, ne disparaîtra pas, et le rire, son associé, considéré comme un effet physiologique du comique, non plus.

Notre étude portera sur cette grande cause du rire : le comique. Le comique est partout de nos jours puisque « [...] l'homme peut tout traiter par le biais du rire, même le tragique et la douleur »<sup>1</sup>. Il prolifère sous différentes formes dans la publicité, dans les chroniques, dans les critiques, dans les talk-shows, dans les débats, à la radio comme à la télévision, au cinéma aussi. En passant par les journaux jusqu'à l'internet, le comique prend de plus en plus d'ampleur. Des thérapeutes par le rire s'improvisent même, la " rigolothérapie " apparaît comme une nouvelle panacée fin de siècle.

---

<sup>1</sup> Jean-Marc Defays, Le comique, Paris, Éditions du Seuil, Collection Mémo, 1996, p. 24.

Le public, lecteur et spectateur, aime rire, veut rire. Les gens demandent du comique. Le problème n'est donc pas la demande, mais l'offre. En effet, certains producteurs, avides de profit, offrent un comique à rabais qui devient ainsi l'objet d'un mercantilisme aliénant : « Nous vivons l'époque des comiques engagés comme on disait «un homme engagé». Des comiques à gages. Des mercenaires du rire. Chaque agence de publicité finit par s'en payer un pour vendre sa cochonnerie »<sup>2</sup>. Les comiques ne dénoncent alors plus rien, ni personne. Ils ne revendiquent pas. Nous vivons pourtant à une époque où l'on ne décapite plus les fous du roi, où l'on n'enferme pas les auteurs se moquant du pouvoir. De quoi les comiques ont-ils peur? Probablement de ne pas pouvoir gagner leur vie. Le comique perd souvent son caractère critique lorsqu'il devient un gagne-pain.

Le comique peut s'exprimer avec son mordant à travers la littérature, activité peu commerciale s'il en est une. La littérature demeure un médium où la contrainte économique tient peu. Par conséquent, la littérature, en principe, devrait permettre au comique de s'exprimer dans toute sa verve. En outre, bien qu'elle possède ses limites, la littérature ne connaît pas les contraintes techniques du théâtre, du cinéma et de la télévision, et reste, à notre avis, un des derniers lieux où l'on peut vraiment exploiter le comique. Mais, qu'est-ce que le comique?

Notre mémoire tente d'éclaircir cette notion tout en montrant comment le comique habite le texte littéraire. Beaucoup de gens de tous les domaines ont écrit sur le comique : philosophes, psychologues, sociologues, écrivains, etc. Nous nous

---

<sup>2</sup> Pierre Falardeau, La liberté n'est pas une marque de yogourt, Montréal, Stanké, 1995, p. 80.

attarderons surtout aux théories du comique liées à la littérature. Jean-Marc Defays a récemment publié un ouvrage de référence sur la question intitulé Le comique<sup>3</sup>. La définition qu'il donne du comique nous apparaît tellement juste que nous la ferons nôtre. De plus, nous tenterons d'éclaircir les relations du comique avec la parodie, le carnavalesque, la satire et l'ironie puisque ce sont ces modes d'expression qui sont plus particulièrement exploités dans le roman que nous analyserons. Toutefois, comme l'ironie colore tout le roman, il est difficile de l'isoler dans un épisode en particulier. Elle infiltre et détourne tout le discours. Les multiples citations qui servent à analyser la comicité du roman le prouve amplement et nous nous y limiterons.

Nous verrons aussi certaines règles régissant l'écriture comique. Les plus intéressantes et les plus pertinentes pour notre propos demeurent celles de Jean Emelina, élaborées dans son ouvrage Le comique. Essai d'interprétation générale<sup>4</sup>, de même que celles de Jean Sareil qui apparaissent dans L'écriture comique<sup>5</sup>. Ainsi, nous utiliserons le théorème du comique de Jean Emelina, dont les trois éléments sont la distance, l'anomalie et l'innocuité, pour montrer la présence du comique dans Le jardin des délices<sup>6</sup> de Roch Carrier. Nous retrouverons ensuite, dans le roman de Roch Carrier, les règles de l'écriture comique signalées par Jean Sareil. Ces règles touchent l'ambiance, l'abondance, l'exagération, l'improvisation, la répétition, le rythme et le ton.

---

<sup>3</sup> Jean-Marc Defays, Le comique, Paris, Éditions du Seuil, Collection Mémo, 1996, 96 p.

<sup>4</sup> Jean Emelina, Le comique. Essai d'interprétation générale, Paris, Sedes, 1991, 209 p.

<sup>5</sup> Jean Sareil, L'écriture comique, Paris, PUF, 1984, 186 p.

<sup>6</sup> Roch Carrier, Le jardin des délices, Montréal, Stanké, Collection Québec 10/10, 1985, 224 p.

Nous avons choisi Le jardin des délices de Roch Carrier non seulement parce qu'il possède d'indéniables qualités littéraires, Roch Carrier menant le récit avec verve et imagination, mais parce qu'il nous a d'abord fait rire. Le jardin des délices montre bien l'ambiguïté, la complexité et la richesse du comique, entre autres parce qu'il parodie le roman de la terre. Il se veut une savoureuse satire de la société québécoise : l'auteur lance des pointes ironiques et ses pages foisonnent de scènes carnavalesques. Nous ne sommes nullement surpris qu'on ait, de façon répétée, comparé Roch Carrier à Rabelais. D'ailleurs, on aborde généralement ce roman de Carrier par le biais du carnavalesque. Notre approche est différente, notre perspective plus large puisque nous aborderons cette œuvre par son côté comique. En ce sens, notre mémoire jette un éclairage nouveau sur le roman de Roch Carrier.

Nous avons tenté l'enivrante expérience de la liberté créatrice dans la partie création de ce mémoire. Notre pratique de l'écriture comique date de plusieurs années. Elle nous a poussé à réfléchir sur les mécanismes du comique. La partie théorique de notre mémoire a pris forme. Par la suite, nous avons écrit le texte composant la partie création sans tenir vraiment compte des théories sur le comique. Nous avons essayé d'écrire dans la naïveté comme lorsque nous ignorions les règles de cette écriture.

Nous avons rédigé un récit de façon à donner du plaisir et à faire rire un lecteur éventuel. Le comique permet à celui qui l'utilise de tout dire, de tout écrire et cela, en divertissant les lecteurs. « Le jardin des Crétins » correspond, selon nous, à

l'esthétique comique. Ce récit mêle, entre autres, l'improvisation, l'abondance, l'exagération à un ton hyper-réaliste et loufoque. Ce mélange s'opère dans la distance, l'anomalie et l'innocuité nécessaires au cornique. Mais avant de plonger dans cet univers, sur lequel nous reviendrons en conclusion, voyons d'abord comment s'articule la notion de comique, de même que certains de ses sous-genres, et observons sa présence dans Le jardin des délices de Roch Carrier.

## CHAPITRE I

Qu'est-ce que le comique?

Le comique est difficile à circonscrire. Philosophes, écrivains, psychologues, sociologues ont tout de même tenté de le cerner, mais chacun le définit selon sa spécialité, son champ d'intérêts et de compétences, ce qui provoque une série de contradictions. La dissension est telle qu'il est parfois impossible de rapprocher les chercheurs œuvrant dans le même domaine. En philosophie, par exemple, pour Marc Chapiro, le comique naît d'un contraste : on ne peut, selon lui, séparer dans ce phénomène les éléments intellectuels des éléments affectifs<sup>7</sup>. À l'opposé, Henri Bergson écrit que le comique s'adresse à l'intelligence pure et nécessite une « anesthésie momentanée du cœur »<sup>8</sup>. Il évacue ainsi tout le domaine de l'affect. Ces querelles et ces oppositions entre théoriciens autour de la notion du comique permettent d'en saisir la richesse mais aussi la complexité.

Le Petit Robert définit le comique comme : « ce qui provoque le rire »<sup>9</sup>, mettant en relief les effets du phénomène mais sans en expliciter la nature. Cette définition a l'avantage d'englober toutes les catégories du comique : l'ironie, l'humour, la satire, la parodie, les grivoiseries, les farces, etc., mais elle est très large, trop même. De plus, on ne peut définir le comique par le rire, car les rires sont multiples et ne sont pas tous liés au comique (ex. : rire hysterique, rire de chatouillements). Dans notre étude, la cause nous intéresse plus que ses effets. Jean-Marc Defays, dans un des ouvrages les plus récents sur le comique, donne une définition plus précise que le Petit Robert : « Le comique : stimuli intellectuels qui

<sup>7</sup> Marc Chapiro, L'illusion comique, Paris, PUF, 1940, p. 17-18.

<sup>8</sup> Henri Bergson, Le rire, essai sur la signification du comique, Paris, PUF, 1969, p. 4.

<sup>9</sup> Le Petit Robert, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1991, p. 341.

provoquent les rires parce qu'ils sont intentionnellement préparés et/ou consciemment perçus en rapport avec cet effet »<sup>10</sup>. En fait, le comique non seulement désigne « [...] tous les phénomènes verbaux et non verbaux qui ont la propriété de provoquer le rire, [mais il] doit être délibéré et non accidentel »<sup>11</sup>. Le comique accidentel relève de la vie de tous les jours et non d'une production artistique quelconque. Le tableau que nous empruntons à Defays permet de mieux comprendre les raisons qui nous ont amené à privilégier cette définition :

Le rire = effet physiologique

• Rire non euphorique

rire conventionnel de contact, de politesse, de bienveillance, de dédain, de révolte, de provocation... (le stimulus social n'est pas toujours spécifique)

• Rire euphorique

- spontané : état euphorique (« le rire de joie ») ou état pathologique (ex. : hystérie)
- provoqué par stimulus...
  - ... toxique (ex. : alcool)
  - ... physique (ex. : chatouillement)
  - ... intellectuel (« le rire comique »)



**LE RISIBLE** = tout stimulus intellectuel qui peut provoquer le rire (si les conditions sont favorables)

• involontairement (« le comique de la vie »)

• volontairement (« le comique »)



**LE COMIQUE** = stimuli intellectuels qui provoquent les rires parce qu'ils sont intentionnellement préparés et/ou consciemment perçus en rapport avec cet effet.

Dans son ouvrage Le comique. Essai d'interprétation générale, Jean Emelina ne se borne pas à définir le phénomène, il élabore aussi un « théorème » du

<sup>10</sup> Jean-Marc Defays, Le comique, Paris, Seuil, 1996, p. 8.

<sup>11</sup> Jean-Marc Defays, op. cit., p. 9.

comique qui peut servir à l'identifier dans le texte littéraire. Le théorème se lit comme suit : « La condition nécessaire et suffisante du comique est une position de distance par rapport à tout phénomène considéré comme anormal et par rapport à ses conséquences éventuelles »<sup>12</sup>. Trois éléments essentiels à la réalisation de l'effet comique ressortent de cette citation: distance, anomalie, effets abolis (innocuité).

Le comique s'oppose traditionnellement au tragique et au dramatique. Dans une œuvre tragique, le lecteur ou le spectateur s'identifie aux personnages. Les événements affectent le récepteur qui sait que le drame pourrait lui arriver. Or, la distance est essentielle au comique. Si on s'identifie à un personnage, on ne pourra pas en rire. On doit tout de même mettre un bémol à cette notion, puisque le comique doit faire référence à un univers familier pour atteindre son but. En fait, la distance doit s'instaurer dans cet univers familial. Comme la distance, l'anomalie permet l'instauration du comique; elle déclenche souvent l'hilarité. Si les éléments sont trop communs ou normaux, ils ne peuvent susciter le rire. C'est pourquoi les auteurs se servent de procédés tels l'outrance, l'improvisation ou encore l'absurde pour rencontrer cette condition. Mais par-dessus tout, pour que le rire éclate, il ne doit pas y avoir de danger pour le récepteur, c'est-à-dire que l'événement ne doit pas l'affecter directement ou non. C'est ce qu'Emelina appelle les «effets abolis». Un homme, donc, voyant sa femme trébucher et tomber ne sera pas, de prime abord du moins, porté à rire. D'abord parce qu'il y a peu de distance, et aussi parce que l'événement peut avoir des conséquences malheureuses, une fracture par exemple.

---

<sup>12</sup> Jean Emelina, Le comique. Essai d'interprétation générale, Paris, Sedes, 1991, p. 81.

Comme on peut le constater, le théorème d'Emelina s'applique bien au texte littéraire. Nous le retiendrons donc comme outil d'analyse de la comicité du roman de Roch Carrier, Le jardin des délices.

Le comique affecte l'intrigue, les personnages, les idées et installe une nouvelle relation entre le public et l'œuvre littéraire. Pour ce faire, l'écrivain a avantage à se plier à certaines règles que Jean Sareil élabore avec brio dans son essai L'écriture comique. Nous avons retenu sept règles que nous jugeons particulièrement pertinentes à l'analyse de la comicité. Ces règles concernent l'ambiance, l'abondance, l'exagération, l'improvisation, la répétition, le rythme et le ton. Nous les considérons comme complémentaires aux éléments du théorème d'Emelina. C'est pourquoi nous utiliserons les théories des deux auteurs pour conduire notre étude du roman Le jardin des délices.

Dès le départ, l'écrivain doit instaurer une ambiance propice au rire. L'ambiance « anti-dramatique »<sup>13</sup> prépare le récepteur, l'avertit, lui annonce qu'il plonge dans un univers comique. Cette ambiance peut aller jusqu'à placer le lecteur dans l'excès que suppose toute activité comique. Le mot « excès » évoque aussi l'abondance qui est très importante dans le roman comique : « La première qualité d'un grand auteur comique est la surabondance des trouvailles et leur incessant renouvellement. La quantité importe ici autant que la qualité »<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Jean Sareil, L'écriture comique, Paris, PUF, 1984, p. 94.

<sup>14</sup> Jean Sareil, op. cit., p.98.

L'abondance est intimement liée à l'exagération qui est à la base de la création comique. On fait référence à l'exagération comme à une manière de changer la réalité. Lorsqu'on exagère, tout devient plus gros que nature. L'exagération prend ses lettres de noblesse et atteint des niveaux incroyables dans certains récits comiques. Pensons aux géants de François Rabelais, aux exploits sexuels de Guillaume Apollinaire, ou encore aux personnages de Boris Vian pour ne citer que ces exemples.

Une fois l'ambiance bien installée, l'écrivain peut se laisser aller à l'improvisation comique. Cette improvisation rapproche le comique de la poésie:

Ce qui me frappe dans cette composition comique supérieure, c'est de constater à quel point elle est proche de l'inspiration poétique: même jaillissement spontané, même construction par rebondissements internes, même difficulté à se maintenir à un niveau continu, dès que l'inspiration semble faiblir<sup>15</sup>.

L'écrivain peut chasser le réalisme et se laisser mener par sa fantaisie. Ainsi, il arrive régulièrement que des écrivains comiques se moquent de la logique en cultivant les non-sens, les absurdités. Ces jeux littéraires ne sont pas sans créer d'attente chez le lecteur. Il est alors important pour l'écrivain de le surprendre. Les éléments de surprise sont partie intégrante du phénomène comique. Un procédé rend opératoire ce va-et-vient entre l'attente et la surprise : la répétition. Elle « [...] sert donc merveilleusement le rire puisque, en ayant l'air d'augmenter l'intensité pathétique de la scène, elle la vide en fait, sous certaines conditions, de son

---

<sup>15</sup> Jean Sareil, op. cit., p. 120-121.

contenu émotionnel »<sup>16</sup>. Cela rappelle la notion « d'effets abolis » de Jean Emelina. La répétition conduit inévitablement au rythme qui, selon Jean Sareil, conduit le récit, alors que dans l'œuvre dramatique, l'histoire joue ce rôle. Ainsi, on remarque deux types de rythme : lent ou rapide. Il n'y pas de demi-mesure dans le comique; les auteurs accélèrent ou ralentissent. La multiplication des actions et des événements donne le rythme. Plus on retrouve d'actions dans une page, plus le rythme est rapide et le contraire est aussi vrai.

Le texte comique, comme tout texte, est imprégné du ton sur lequel il est écrit. Le ton solidifie les autres éléments: l'ambiance, l'improvisation, l'exagération... Il sert à donner l'impression que les actions et les pensées du récit comique sont naturelles : « Ainsi, pendant toute la durée de la narration, le public oublie sa propre façon de sentir pour partager celle des personnages »<sup>17</sup>. Il faut jouer avec le ton, parfois ne pas avoir le bon ton, c'est-à-dire, adopter le ton contraire de ce que les événements commandent. Le ton agit discrètement, il est donc souvent difficile à identifier.

Comme on peut le constater, Emelina et Sareil nous fournissent certains paramètres fort utiles pour l'étude du comique. Il n'en reste pas moins à préciser, lorsque l'on procède à l'analyse d'œuvre littéraire, de quel comique il s'agit. La difficulté à définir le comique s'exprime ainsi pour Jean Sareil : « Le rire est un

---

<sup>16</sup> Jean Sareil, op. cit., p. 144.

<sup>17</sup> Jean Sareil, op. cit., p. 175.

phénomène complexe, qu'il est très difficile de réduire à ses ingrédients de base. Peut-être que, comme la poésie pure dont il a été parlé autrefois, le comique pur n'existe pas »<sup>18</sup>. C'est peut-être pourquoi, dans beaucoup trop d'ouvrages, on traite du comique au même titre que la satire, la parodie, le carnavalesque, l'ironie... On fait alors une faute puisque, selon nous, le comique englobe ces sous-genres. Une brève définition de chacun d'eux nous permettra de mieux cerner « ce qui provoque le rire » et nous amènera à préciser de quel comique il est question dans le roman que nous analyserons. Notons que nous nous sommes attardé aux sous-genres du comique que nous retrouverons dans Le jardin des délices, laissant dans l'ombre la dérision, la fantaisie, l'absurde, etc.

La satire est du comique agressif. Il s'agit d'une mise à distance, mais elle est railleuse ou indignée. Concrètement, la satire critique des individus, des objets, des idées, etc. « Satire is always acutely conscious of the difference between what things are and what they ought to be »<sup>19</sup>. Cette catégorie du comique prolifique de nos jours. Elle constitue souvent une attaque contre certains aspects du genre humain :

La satire est la forme littéraire qui a pour but de corriger certains vices et inepties du comportement humain en les ridiculisant. Les inepties ainsi visées sont généralement considérées comme extratextuelles dans le sens où elles sont presque toujours morales ou sociales et non pas littéraires<sup>20</sup>.

<sup>18</sup> Jean Sareil, op. cit., p. 7.

<sup>19</sup> Arthur Pollard, Satire, Bristol, Methuen & Co Ltd, 1970, p. 3.

<sup>20</sup> Linda Hutcheon, « Ironie, satire, parodie. Une approche pragmatique de l'ironie », Poétique, 1981, no 46, p. 144.

La satire fait ainsi la morale et, du même coup, elle dérange très souvent. Dans le passé, des écrivains, Beaumarchais par exemple, ont fait de la prison parce qu'ils en usaient.

La parodie se rapproche de la satire. Cependant elle n'a pas son ton moralisateur. De plus, les visées de la parodie sont, contrairement à celles de la satire, intratextuelles car le parodiste utilise un texte « [...] qui est devenu, par sa forme ou son contenu, un modèle consacré à reproduire, à transformer, à détourner»<sup>21</sup>. Le rire naît du contraste entre le parodié et le parodiant. Donc une complicité existe avec le public ou le lecteur. La parodie est la catégorie comique la plus propice à l'instauration d'une « convivialité-comique »<sup>22</sup> puisque le railleur et le rieur se moquent ensemble. La parodie s'inspire de la caricature et du pastiche. Elle « [...] serait ainsi la transformation ludique [...] d'un texte singulier »<sup>23</sup>. Cependant, la parodie a une dimension paradoxale. En effet, « [...] la parodie représente à la fois la déviation d'une norme littéraire et l'inclusion de cette norme comme matériau intériorisé »<sup>24</sup>. Lorsqu'un auteur parodie, il se moque tout en rendant hommage. Il s'agit d'une « [...] admiration détournée, un hommage qui ne veut s'avouer comme tel »<sup>25</sup>. Somme toute, la parodie est une forme d'intertextualité comique qui participe à la consécration d'un texte ou d'un genre particulier par l'imitation burlesque qu'elle en fait.

<sup>21</sup> Jean-Marc Defays, op. cit., p. 42.

<sup>22</sup> Jean Duvignaud, Le propre de l'homme, Paris, Hachette, 1985, p. 175-176.

<sup>23</sup> Daniel Sangsue, La parodie, Paris, Hachette, 1994, p. 74-75.

<sup>24</sup> Linda Hutcheon, op. cit., p. 143.

<sup>25</sup> Daniel Sangsue, op. cit., p. 75.

L'intertextualité comique prend aussi forme dans le carnavalesque. Plus éclaté et délirant que la parodie, le carnavalesque « [...] ne connaît pas la demi-mesure, ni le compromis »<sup>26</sup>. Le carnavalesque nous apparaît tel une parodie de la vie en société. Il réécrit les règles. La hiérarchie sociale disparaît « [...] selon un jeu de renversement du supérieur et de l'inférieur, du sublime et du grotesque, du tragique et du comique »<sup>27</sup>. La seule norme du carnavalesque est la fête. Fête des mots, fête des corps, fête sexuelle... La liberté mène ce bal. Ainsi, le carnavalesque

[...] ne tient plus compte d'aucun point de référence, ni d'aucun modèle. [...] Tirés de leur contexte originel ou habituel et confrontés à des discours souvent fort différents, les propos, les images, les notions en cause sont doublement subvertis, vis-à-vis d'eux-mêmes et par rapport aux autres. L'effet hétéroclite provient souvent du simple fait qu'ils se côtoient : la superposition parodique fait place à la juxtaposition carnavalesque. C'est maintenant l'écart, le contraste, l'incongruité, sans cesse répétés de toutes les manières, qui constituent la norme<sup>28</sup>.

Le carnavalesque rejette toute autorité en constituant ses règles. Il ébranle donc beaucoup, mais provoque un rire communicateur.

L'ironie permet à un auteur de dire le contraire de ce qu'il pense ou veut faire penser. L'ironie anéantit toute convivialité, car elle se veut rejet : un rejet de la société, des valeurs et, finalement, de la réalité : « L'ironie, assurément, [...] est trop cruelle pour être vraiment comique »<sup>29</sup>. La satire et la parodie peuvent offrir des solutions, peuvent réparer ce qu'elles attaquent. Pas l'ironie. Elle est trop agressive,

<sup>26</sup> Jean-Marc Defays, op. cit., p. 48.

<sup>27</sup> Dictionnaires des littératures françaises et étrangères, sous la direction de Jacques Demougin, Paris, Larousse, 1992, p. 278.

<sup>28</sup> Jean-Marc Defays, op. cit., p. 48.

<sup>29</sup> Vladimir Jankélévitch, L'ironie, Paris, Flammarion, 1964, p. 9.

elle détruit. Cette destruction s'opère très insidieusement puisque l'ironie convoque très souvent des figures de rhétorique telles l'antiphrase, la litote, l'hyperbole. Elle ne provoque pas le rire, mais « [...] est une circonlocution du sérieux »<sup>30</sup>. Elle devient, en quelque sorte, le gardien du sérieux. « L'ironie, c'est l'esprit aux aguets, [...] qui, dans tout événement, dans tout discours, découvre et creuse la faille »<sup>31</sup>, amenant le lecteur à s'interroger sur le sens des propos de l'écrivain.

Sans doute Jean Sareil a-t-il remarqué les caractéristiques communes de la satire, de la parodie, du carnavalesque et de l'ironie puisqu'il affirme : « Une caractéristique majeure du comique est d'être négatif. Même s'il n'entend pas démolir, et que la plaisanterie soit sans méchanceté, il est forcément contre »<sup>32</sup>. Sareil laisse entendre ici que le comique sert plus l'attaque que la défense; par conséquent, lorsqu'une œuvre comique présente une idée, elle vise la destruction de cette idée ou, à tout le moins, sa remise en question. De plus, le comique brouille le message. Il est donc difficile de connaître l'opinion véritable et sérieuse d'un auteur.

Les œuvres comiques mélangeant allègrement les genres et les styles. Une production comique apparaît souvent à la fois comme une œuvre satirique, parodique, carnavalesque et ironique. En effet, dans la plupart des cas le texte comique l'est sans qu'on puisse spécifier le sous-genre auquel il appartient. Les mélanges auxquels s'adonnent les auteurs leur permettent de créer des genres

---

<sup>30</sup> Vladimir Jankélévitch, op. cit., p. 61.

<sup>31</sup> Jean Decottignies, Écritures ironiques, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988, p. 25.

<sup>32</sup> Jean Sareil, op. cit., p. 31.

hybrides. On peut penser à des romans comme Gargantua de François Rabelais, Candide de Voltaire, Zazie dans le métro de Raymond Queneau... et Le jardin des délices de Roch Carrier.

\*

\* \* \*

Les conditions requises à l'apparition du comique, telles qu'énumérées par Jean Emelina, de même que les règles de l'écriture comique mises en lumière par Jean Sareil guideront notre analyse du roman de Roch Carrier. Toutefois comme « [...] le roman comique [...] doit être conçu de manière à laisser l'auteur maître de ses mouvements »<sup>33</sup>, nous verrons comment cette liberté, de même que le mélange de styles propre aux romans comiques font partie de ce jardin des délices où Carrier convie son lecteur. En outre, nous allons envisager le comique en terme de stratégie. En ce sens, nous allons analyser les rapports intertextuels entre le texte parodié et le parodiant, soit le roman de la terre et Le jardin des délices.

---

<sup>33</sup> Jean Sareil, op. cit., p. 40.

## CHAPITRE II

Analyse du roman Le jardin des délices

Est-ce que le roman de Roch Carrier Le jardin des délices est comique? Notre hypothèse le laisse croire. Ainsi, nous tenterons de montrer comment la « comicité »<sup>34</sup> se manifeste dans le texte en appliquant les trois éléments du théorème de Jean Emelina, soit la distance, l'anomalie et les effets abolis, et en vérifiant le respect des règles de l'esthétique comique telles qu'élaborées par Jean Sareil. Dans un second temps, nous analyserons les sous-genres du comique présents dans le récit, soit la parodie, le carnaïalesque et la satire. En fait, la parodie, qui s'appuie ici sur le roman de la terre, se voit renforcée par le carnaïalesque, la satire, et l'ironie. Par conséquent, nous tenterons d'abord de circonscrire les principaux traits du roman de la terre pour ensuite analyser la façon dont ce discours est parodié par Roch Carrier. Enfin, nous verrons comment les trois autres sous-genres du comique enrichissent la parodie.

### **La comicité dans Le jardin des délices**

D'entrée de jeu, Roch Carrier instaure la distance grâce aux noms des personnages et grâce au lieu en apparence imaginaire qu'ils habitent. Ainsi, le lecteur est transporté dès l'ouverture du roman à « l'Auberge du Bon Boire », où il fait connaissance avec le héros et arnaqueur J.J. Bourdage. Deux autres consommateurs de l'auberge possèdent des noms qui accentuent la distance : Petit-Lecourt et Gros-Douillette. En fait, tout le village est peuplé de gens aux noms comiques : L'Arrache-clou, Miss Catéchime, Aristote Fait-Toute, Constantin Généreux, pour ne citer que ceux-là. Le village, en plus, n'est jamais nommé et, par

---

<sup>34</sup> Jean-Marc Defays emploie ce terme dans son ouvrage Le comique, Paris, Seuil, 1996, 96 p.

conséquent, le lecteur a l'impression qu'il est situé partout et nulle part à la fois. La nomenclature des personnages et le fait de ne pas dire où se trouve exactement ce « [...] village lointain dont la carte du Québec souvent oublie le nom [...] »<sup>35</sup> créent donc la distance essentielle, nécessaire au comique. On pourrait ajouter que les personnages sont présentés comme des anti-héros, de sorte que la distance s'accentue encore. Cependant, cette distance s'instaure dans un univers familier : le milieu rural québécois. Une certaine connivence s'instaure alors entre le lecteur et les personnages. Ainsi, il y a assez de distance pour faire rire, mais aussi assez de proximité pour permettre une certaine empathie envers les personnages.

Une fois la distance installée, le comique requiert, selon Emelina, la présence de l'anomalie. Dans Le jardin des délices, une foule d'événements peuvent être qualifiés d'anormaux. Le roman débute alors que deux ivrognes profanent une tombe au cimetière et, se réfugiant dans l'église pour partager le butin du larcin, y mettent accidentellement le feu. Avouons que ce ne sont pas tous les villages qui sont habités par des soûlards pilleurs de tombes et pyromanes occasionnels! L'anomalie déclenche ici le rire, l'hilarité générale, mais elle peut laisser perplexe à d'autres moments. C'est le cas de l'absurde concours au cours duquel deux participants s'affrontent. Ils doivent frapper un bœuf avec leurs voitures neuves. Le premier touchant la bête gagne le concours. Le concours fait des victimes : les carrosseries des voitures se tordent sous l'impact et, surtout, le bovin meurt atrocement. Cet épisode fait réfléchir et montre toute l'absurdité morbide de la folie engendrée par la richesse. En plus, il s'agit d'un beau morceau d'ironie puisque les automobiles,

---

<sup>35</sup> Roch Carrier, Le jardin des délices, Montréal, Éditions Stanké, 1985, p. 142.

nouveaux objets de luxe, servent à tuer les taureaux, anciens gagne-pain. L'épisode qui termine le roman est aussi moins drôle. Ainsi, à la fin du récit, on est plongé dans une orgie au cours de laquelle les fermiers forniquent dans les champs, libèrent les animaux, brûlent leurs étables. Tout ce qu'ils sont et ont été pendant plusieurs générations est réduit en cendres sur la simple promesse d'une richesse à venir. Ce faisant, ils renient leurs origines, leurs ancêtres et, surtout, toutes leurs valeurs morales. Notons que l'anomalie, dans ce dernier passage, est liée à la parodie et au carnavalesque. Nous y reviendrons plus loin.

L'épisode de l'orgie collective fait réfléchir : le rire du lecteur est-il bien inoffensif pour lui? Oui, semble-t-il. Le rire n'a pas d'effets négatifs immédiats sur le lecteur puisqu'il y a distance et anomalies. Les événements ne peuvent ainsi le perturber, pense-t-on. À prime abord, du moins. Dans les faits, lorsqu'on relit Le jardin des délices, on se rend compte que cela nous touche de diverses façons. Carrier dénonce l'aliénation du peuple québécois et la folie humaine face à l'appât du gain. Ne partageons-nous pas, jusqu'à un certain point du moins, les valeurs parodiées par Carrier tout au long du roman? Ne sommes-nous pas tous, à des degrés différents, avides? Le comique offre alors matière à réflexion et nous pouvons contester la notion d'innocuité de Jean Emelina, sans pour autant remettre en cause la comicité du roman de Roch Carrier. Le second degré du comique n'est pas sans effet sur le lecteur, car « [l']ensemble du roman est soutenu par un comique dont la nature, d'une ironique et profonde gravité, porte à réfléchir »<sup>36</sup>.

Voyons maintenant si Le jardin des délices respecte l'esthétique comique telle que définie par Jean Sareil. Grâce à la distance, l'ambiance est propice au rire. Carrier se sert du ressort dramatique de l'alcool pour créer cette ambiance. L'abus d'alcool contribue à accentuer le ridicule des personnages et des situations. En effet, si Gros-Douillette et Petit Lecourt n'avaient pas bu, les hallucinations qu'ils ont dans l'église seraient plus terrifiantes que comiques. On doit aussi à l'alcool la tournure risible du coït entre Gros-Douillette et sa « petite femme en or » (p. 42). Le pauvre homme, ivre mort, réussit à passer son « examen de fidélité » (p. 43) non seulement grâce aux efforts déployés par sa femme mais surtout parce que l'image d'une Belle exotique aux « seins aussi beaux que ceux de la Serveuse de l'Auberge » (p. 44) vient se superposer à celle de Madame Gros-Douillette. En fait, du début à la fin, l'alcool est omniprésent et sert à renforcer le comique de sorte que ce roman apparaît comme « [...] a work of atmosphere »<sup>37</sup>. Que l'on pense seulement à l'Auberge du Bon Boire curieusement transformée en église. Le passage reliant la fin d'une beuverie à une messe n'instaure pas une ambiance propice au recueillement et à la prière. Pendant cette messe, le Curé, plutôt que de prier, condamne d'ailleurs la possession et la diffusion des zizis japonais.

Au cours du roman, l'ambiance devient tellement propice au comique que Roch Carrier plonge dans l'excès. L'exagération et l'abondance occupent une place de choix dans l'écriture du roman. Elles prennent diverses formes : la multiplication des zizis japonais (abondance), la crédulité des gens face à Bourdage (exagération),

---

<sup>36</sup> Gilles Dorion, « Roch Carrier, *Le jardin des délices* », Livres et Auteurs Québécois, 1975, p. 44.

<sup>37</sup> Raymond Pagé, « Review of the year », The Chelsea Journal, avril 1977, p. 96.

l'orgie finale (exagération), etc. Comme nous venons de le souligner, l'épisode où l'abondance est davantage mise en relief est sans contredit celui des zizis japonais. Les zizis japonais sont de très petits pénis moulés en plastique et peints en jaune, ce qui justifie le nom qu'ils portent . Le professeur du village s'est amusé à mouler les pénis de ses petits élèves, « [...] les tousseux, les maigres, les chétifs et les blonds [...] » (p. 113). Par la suite, il leur en fait cadeau et les élèves les dispersent :

Ce dimanche-là, Imelda Boucher la Couturière trouve un zizi japonais flottant dans sa tasse de thé. Une dame faisant la sieste en trouve un dans son lit. [...] L'on trouve, ce jour-là, un zizi japonais dans un journal replié, dans un tiroir de lingerie fine, on en trouve dans un chapeau et dans une fiole de comprimés. [...] on en trouve partout. [...] Les zizis japonais ont proliféré et se sont répandus comme des fourmis (p. 104-105).

Sans savoir comment, les habitants du village sont envahis par les zizis japonais. On les vend, on se les échange, on en fait des boucles d'oreilles, on se les lance, etc. Cet épisode, qui illustre bien la notion d'abondance, n'est qu'une prémissse au plus grand des excès. L'excès ultime est sans contredit l'escroquerie qui sous-tend le roman, «la Grande Affaire», comme l'appelle Bourdage. L'escroc fait croire aux habitants qu'il y a de l'or sur leur terre. Il leur soutire de l'argent pour les analyses approfondies que la Compagnie fera. Tout le monde au village souhaite que la Compagnie trouve de l'or sur son terrain et confie son argent à Bourdage. Les événements le dépassent et finissent par le perdre. Roch Carrier s'amuse aux dépens du petit escroc :

Voir affluer tant d'argent devrait lui être agréable. C'est une catastrophe! Cette machine à recueillir des sous, il l'a planifiée, il l'a soigneusement construite, il en a longuement limé chaque engrenage. Elle a la dextérité d'un pick-pocket. Mais elle a un défaut : il ne peut l'arrêter de

fonctionner! Cela l'inquiète. Il a prévu des solutions en cas de panne mais il est désarmé par tant de perfection. La machine est une trop parfaite merveille. Il est urgent de fuir avant d'être pris au piège (p. 172).

Nous voyons dans cet extrait que la crédulité des gens est extrême. La machine à sous de Bourdage fonctionne grâce à elle. L'exagération est telle que même un ministre veut participer à la Grande Affaire et décide d'investir son argent.

Mises à part l'abondance et l'exagération, on retrouve aussi des passages s'apparentant à l'improvisation comique, improvisation qui vise à surprendre le lecteur en allant parfois à l'encontre de ses attentes. On pense à cette rencontre sociale où certains villageois se racontent des secrets. Le récit rebondit au gré des souvenirs de chacun des raconteurs présents. Chaque histoire en appelle une autre. Ces passages sont comiques dans la mesure où les histoires convergent toutes vers l'avidité. Les raconteurs relatent les démarches qu'ils ont effectuées pour tenter de s'emparer du trésor du notaire Caillouette. L'improvisation laisse parfois place à la fantaisie et à l'imagination débridée : un villageois raconte comment Constantin Généreux, un père de famille paresseux, fourbe et attiré par l'appât du gain, en vient naturellement à prostituer ses filles. De plus, chacun des raconteurs finit par avouer son secret et admet avoir chapardé une partie du trésor du notaire. Tous ont trahi sa confiance. Ainsi, la couturière n'a pas bourré l'oreiller du cercueil avec l'argent, le cordonnier n'a pas mis de billets dans la semelle des souliers avec lesquels le notaire s'est fait enterrer, et le menuisier n'a pas caché de magot dans le plafond de la maison du notaire.

Ces histoires semblent éloigner le lecteur du drame, mais il n'en est rien puisque l'avidité présente dans ces récits évoque le personnage principal : l'arnaqueur J.J. Bourdage. On l'oublie presque, mais Carrier se sert de l'improvisation et le fera apparaître à nouveau. Pendant son séjour en prison, Bourdage parcourt plusieurs livres sur l'or. Dans un roman où l'avidité règne, cet intérêt pour le précieux métal contribue à conforter les attentes du lecteur quant au destin du personnage. Qu'arrive-t-il à Bourdage? Roch Carrier surprend son lecteur en ramenant J.J. Bourdage dans un semblant de droit chemin. L'escroc laisse croire au gardien et au Gouverneur de la prison qu'il s'est amendé et, qui plus est, qu'il remboursera toutes ses victimes. Toutefois, lorsque Bourdage revient au village, c'est pour arnaquer tout le monde. La surprise ne s'arrête pas là puisque l'arnaque réussit au-delà des espérances de l'escroc et que c'est cette réussite inespérée qui cause sa perte.

L'improvisation n'intervient pas qu'au niveau des événements mais joue aussi quant au ton employé par l'auteur. Roch Carrier adopte par moments un ton comique en exploitant un ton que les événements ne commandent pas. Par exemple, « En ce printemps règne l'accord du ciel et de la terre » (p. 141). Cette phrase débute la troisième partie du roman. C'est le calme avant la tempête. Le ton est bucolique alors que le reste du chapitre est infernal. Le discours n'en apparaît que plus drôle. L'auteur montre, à d'autres endroits, tout son génie à manier le ton en alliant le saugrenu au bucolique : « Les zizis japonais sont arrivés, faudrait-il dire, à la manière

des oiseaux du printemps! » (p. 101). Le choc contrastant des deux éléments incite le rire tout en donnant le ton au roman.

Le comique, dans les pages de ce roman, correspond presque au théorème d'Emelina. On retrouve deux des trois éléments requis. Ainsi, malgré l'absence de l'innocuité, il y a distance et anomalies. En outre, même s'il n'exploite pas la répétition et qu'il joue peu avec le rythme, Roch Carrier respecte les autres règles de l'esthétique comique élaborées par Sareil. Ainsi, le roman exploite suffisamment d'éléments propres au comique pour que l'on puisse parler de la comicité du Jardin des délices et atteint l'objectif premier du comique puisqu'il fait rire le lecteur à plusieurs passages.

\*

\* \* \*

Le jardin des délices attaque vigoureusement la religion et la cupidité humaine, et se veut moralisateur par moments. Pour cette raison, il se trouve des gens qui dénigrent le roman : « En bref, un livre intéressant, surtout lorsque l'auteur oublie de sermonner et d'endoctriner [...] »<sup>38</sup>. Ce critique anonyme ne tient pas compte du fait que l'écrivain comique « [...] n'a pas le droit d'être gai. Il peut rire, certes, mais il doit toujours traîner dans son rire un écho du grelot funèbre des prophètes »<sup>39</sup>. Or, on entend ce grelot tout au long du récit et il s'intensifie à la fin :

<sup>38</sup> Anonyme, « Le jardin des délices », Le livre canadien, no 95, mars 1976 p. 8.

<sup>39</sup> Noël Arnaud, Boris Vian en verve, Éditions Pierre Horay, Paris, 1970, p. 36.

«En ce matin de printemps, les villageois silencieux se recueillent quand passe une Cadillac qui porte, au lieu d'un chevreuil ou d'un orignal, un homme, J.J. Bourdage crucifié sur son toit » (p. 213). Voilà. Le comique cache généralement des réalités moins drôles qu'il ne le montre. Dans cette perspective, il peut être perçu comme moralisateur.

Les dures réalités qui sont mises en relief dans Le jardin des délices de Carrier ont trait en grande partie aux réalités des romans de la terre de sorte que notre lecture du roman le rapproche des romans du terroir. Carrier se moque en fait du genre. En effet, Le jardin des délices opère un renversement des valeurs véhiculées par ces romans puisque Roch Carrier s'amuse à parodier le discours du roman du terroir. Afin de bien appuyer cette affirmation, nous définirons brièvement les principales caractéristiques du roman de la terre, puis nous analyserons le roman de Carrier en fonction de ces caractéristiques.

### **Le roman de la terre**

Dans le roman du terroir, la grande héroïne, c'est la terre. Tout gravite autour d'elle. La terre est vue comme une véritable patrie en plus petit. En outre, en étant associée à la religion et à la famille, la glèbe est garante de l'ordre établi et assure la pérennité des valeurs du passé. Cette valorisation des traditions se traduit dans le roman de la terre par des descriptions de scènes où des familles s'adonnent à la fenaison, au brayage, à la criée, etc. La campagne apparaît aussi comme un lieu idéalisé, lieu d'abondance et de prospérité qui s'oppose à l'enfer urbain : les

agriculteurs mènent une « [...] existence campagnarde sereine et vertueuse »<sup>40</sup> alors que les citadins baignent dans « [...] la misère des villes [...] »<sup>41</sup>.

### a) La terre : une petite patrie

La promotion de la terre n'est pas gratuite, elle devient un outil de propagande. En célébrant la vie terrienne, le roman du terroir

[...] se mettra au service d'une cause , non pas littéraire, mais sociale et patriotique. Le romancier [...] s'assigne pour tâche essentielle d'exposer les idées politiques ou économiques – en fait agriculturistes – aptes à garantir la survie et le progrès de la race<sup>42</sup>.

Ces idées ressortent de l'agriculturisme, de l'anti-étatisme et du messianisme.

L'agriculturisme est l'idée principale autour de laquelle gravitent les deux autres.

Michel Brunet le définit ainsi :

L'agriculturisme est avant tout une façon générale de penser, une philosophie de la vie qui idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne. C'est un refus de l'âge industriel contemporain qui s'inspire d'une conception statique de la société. Les agriculturistes soutiennent que le monde occidental s'est égaré en s'engageant dans la voie de la technique et de la machine. Ils dénoncent le matérialisme de notre époque et prétendent que les générations précédentes vivaient dans un climat spiritualiste. Selon eux, l'âge d'or de l'humanité aurait été celui où l'immense majorité de la population s'occupait à la culture du sol<sup>43</sup>.

La condamnation du présent, la méfiance envers la modernité et le refus de l'industrialisation conduisent les tenants de l'agriculturisme à développer l'anti-

<sup>40</sup> Mireille Servais-Maquoi , Le roman de la terre au Québec, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1974, p. 29.

<sup>41</sup> Mireille Servais-Maquoi, op. cit., p. 28.

<sup>42</sup> Mireille Servais-Maquoi, op. cit., p. 10.

<sup>43</sup> Michel Brunet, « Trois dominantes de la pensée canadienne-française : l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme », Écrits du Canada français, vol. 3, 1957, p. 43.

étatisme. Les agriculturistes ne font pas confiance à l'État pour diriger la destinée du peuple canadien-français car « [...] leur société s'est développée uniquement à l'intérieur de cadres paroissiaux »<sup>44</sup> situés en campagne. En outre, selon les thèses du messianisme, les Canadiens Français ont pour mission de préserver le catholicisme en Amérique, voire de le propager. Dans cette optique, la terre appartient à des Canadiens français qui doivent avoir une grande descendance bien instruite quant au travail agricole, ce qui constitue un acte patriotique et religieux. La terre, richesse naturelle, reste alors aux mains des Canadiens français. Le peuple ne vendra pas sa terre à des étrangers, en l'occurrence les Anglais. S'ils le font, le malheur s'abat sur eux et peut prendre diverses formes : maladie, mortalité, pauvreté, exil, etc. La conquête et la maîtrise de la glèbe accentuent donc le sentiment d'appartenance à la patrie canadienne-française :

Grande éducatrice de la race, la terre a été aussi le fondement de sa continuité [...] La puissance de ce sentiment éprouvé par tout un peuple, sentiment de s'être patiemment, laborieusement ancré sur la terre héritée, valorise la possession de cette terre, déjà légitimée par les droits du passé<sup>45</sup>.

De plus, en labourant la terre, les cultivateurs servent la patrie : « Il s'agit d'en tirer toutes les richesses, les ressources naturelles, afin d'accroître le bien-être matériel du pays»<sup>46</sup>. Enrichir la patrie devient aussi, voire plus important que sa propre prospérité. En fait, il va de soi que si la terre est bien traitée, elle ne sera pas ingrate et donnera ses trésors à ceux qui l'ont labourée.

<sup>44</sup> Michel Brunet, *ibid.*, p. 101.

<sup>45</sup> Mireille Servais-Maquoi, *op. cit.*, p. 75.

<sup>46</sup> Mireille Servais-Maquoi, *op. cit.*, p. 36.

## b) Religion et famille

Dans le roman de la terre, la religion est très importante. En effet, les paysans vouent un culte au Dieu créateur de la terre, leur Éden. Mais la véritable déesse, pour les agriculteurs, c'est la terre « [...] réceptacle des valeurs morales et religieuses [...] »<sup>47</sup>. Pour les agriculteurs, Dieu se concrétise dans la glèbe et la travaille quotidiennement. En fait, la terre nourrit physiquement et spirituellement : « Source de prospérité, la terre s'avère aussi génératrice de vertus morales; paradis terrestre en miniature, elle dispense le bonheur et la paix »<sup>48</sup>. Cependant, le paysan gagne durement ce paradis en travaillant.

En plus, la religion, avec ses rites et ses fêtes, rythme le roman de la terre. Un peu à la manière des saisons qui passent, les fêtes religieuses ponctuent les récits du terroir. Elles offrent donc un autre point de repère temporel. Les fêtes religieuses et les sacrements (baptême, communion, mariage, extrême-onction) ont autant d'importance dans la vie de l'habitant que le travail saisonnier de la terre. La seule journée de congé hebdomadaire des cultivateurs est le jour du Seigneur, le dimanche où ils vont à la messe pour remercier et prier Dieu. L'habitant fréquente même un sacrement chrétien, avec la terre, en étant implicitement marié avec elle :

Le paysan n'a ainsi de véritable épouse que sa terre. L'un devient à l'autre à jamais indispensable. Lui ne peut subsister sans elle, sans sa

---

<sup>47</sup> Mireille Servais-Maquoi, op. cit., p. 168.

<sup>48</sup> Mireille Servais-Maquoi, op. cit., p. 26.

protection qui se traduit en récoltes abondantes; elle ne pourrait, sans son dur travail à lui, distribuer aussi royalement ses largesses<sup>49</sup>.

Un célibataire ne peut exploiter convenablement la terre. Il lui faut une famille. Pour ce faire, il doit se marier et assurer sa descendance. La famille se transforme en main-d'œuvre agricole. Le roman du terroir le démontre bien : la famille est essentielle à l'exploitation de la terre, le cultivateur ne peut venir à bout seul de la besogne. Ainsi, tous les membres de la famille participent au labeur quotidien. Très tôt dans la vie, les enfants sont mis à contribution. Ils apprennent leur rôle : les garçons aux champs à semer, labourer, récolter avec le père; les filles à lessiver, cuisiner, coudre avec la mère. Le destin de la famille est uni à celui de la terre : « [...] en famille, labeur commun librement accepté, telle se déroule, grâce et parallèlement à la terre, telle se déploie [...] la vie [...] »<sup>50</sup>. La prospérité terrienne est étroitement liée au bon travail de la famille. Dans la discorde et la mésentente, la saine exploitation de la glèbe devient impossible. De plus, l'agriculteur garantit une continuité à son œuvre en s'assurant une descendance. Ainsi, les enfants prendront la relève lorsque le cultivateur sera trop vieux pour assurer la direction de sa ferme. Les descendants sont alors prêts car « [l]a terre est la grande éducatrice [...] c'est près d'elle et non près des hommes qu'ils doivent parfaire leur expérience de la vie »<sup>51</sup>.

<sup>49</sup> Mireille Servais-Maquoi, op. cit., p. 157.

<sup>50</sup> Mireille Servais-Maquoi, op. cit., p. 55.

<sup>51</sup> Mireille Servais-Maquoi, op. cit., p. 168.

### c) La terre opposée à la ville

Vendre sa terre constitue dans le roman de la terre un crime, au même titre que l'exode vers la ville. L'argumentation en faveur de la vie à la campagne s'appuie ici sur l'antithèse. La ville représente tous les fléaux : le vice, le péché, le chômage, la pauvreté, alors que la campagne est le royaume de la vertu, de la grâce, de la tradition, du travail, de l'abondance. La prospérité terrienne tranche avec l'indigence urbaine. En ville, il n'y a que des espaces clos, l'air est vicié, les citadins mènent une vie malsaine et la maladie sévit. En outre, l'indifférence, l'individualisme rendent le monde urbain inhospitalier. La campagne, c'est les grands espaces où l'air est pur, où les habitants jouissent d'une vie saine. La santé va de pair avec la campagne. De plus, les membres de la communauté s'entraident dans la conquête du sol qui leur appartient. Alors qu'en ville, les maisons, les immeubles, les commerces, les usines appartiennent aux étrangers, la terre demeure le dernier bastion de la résistance canadienne-française, voire du catholicisme, puisqu'en campagne la foi et la morale règnent alors qu'en ville l'impiété et le péché font rage. Bref la terre est le lieu tout indiqué pour assurer l'épanouissement de la race canadienne-française. Elle conserve les valeurs du passé, des ancêtres et est garante de l'ordre établi tout en étant un lieu de bonheur et de prospérité.

### Parodie du roman de la terre

Cette rencontre entre deux types de valeurs, Roch Carrier nous la présente dans son roman Le jardin des délices. L'auteur remet en question le discours du roman de la terre, et il en renverse les valeurs en le parodiant. D'entrée de jeu, la

valorisation du passé cède la place à l'avenir. Un discours de Bourdage va même jusqu'à ridiculiser le passé terrien des Québécois :

- À l'avenir qui s'en vient sur des roues en or! [...] Le carosse de l'avenir va vous prendre, malgré vous! [...] L'paradis terrestre, c'était pas dans le passé; c'est devant nous. [...] Vous êtes assis dans la bedaine de votre mère. [...] Débarrassez-vous du passé. L'avenir est icitte. Y a plus d'or dans vos montagnes qu'y a d'enfants dans votre descendance (p. 7-8).

C'est de cette manière que Roch Carrier commence sa parodie du roman de la terre.

Notons que si le roman de la terre subit ici une « [...] transformation ludique, comique ou satirique [...] »<sup>52</sup>, en s'adonnant, à la parodie Roch Carrier montre une certaine reconnaissance pour ce genre. Son admiration est détournée, ce qui lui permet de garder ses distances par rapport à ses modèles. La parodie est donc ambivalente : « parodier, c'est se démarquer tout en démarquant »<sup>53</sup>.

Dans le roman du terroir, les habitants se font un devoir de ne pas vendre leur terre aux étrangers, particulièrement aux Anglais. Le roman de Carrier dresse un tableau sombre du sentiment patriotique. Les gens sont avides, facilement tentés par l'appât du gain, presque tous prêts à vendre leur terre à la Compagnie, une invention de Bourdage. La crainte d'être acheté par les étrangers qui plane dans le roman de la terre est donc allègrement évacuée dans le récit. J.J. Bourdage se présente au village et fait croire aux habitants qu'ils auront de l'Or s'ils paient la Compagnie pour faire une recherche géologique sur leur terre. Les fermiers donnent des milliers de

<sup>52</sup> Daniel Sangsue, La parodie, Paris, Hachette Supérieur, 1994, p. 73-74.

<sup>53</sup> Daniel sangsue, op. cit., p. 75.

dollars à Bourdage et signent de faux contrats. L'affaire connaît un tel succès qu'un membre du gouvernement veut sa part de la manne :

Le Ministre de la Justice québécoise tient à vous féliciter personnellement de votre succès. [...] Monsieur Bourdage, pour vous prouver ma bonne foi, je vous propose dès ce soir d'acheter pour quelques petites centaines de dollars de parts dans votre compagnie. Mon comptable, lui, vous proposera un investissement plus considérable dès demain. Enregistrez les achats au nom de ma femme, au nom de jeune fille de ma femme... (p. 188-189).

Ainsi, « [...] ce n'est pas seulement un village qui se fait « fourrer » (selon l'expression crue de J.J. Bourdage), c'est le peuple québécois tout entier. La leçon [...] est d'autant plus significative et cruelle »<sup>54</sup>. Les héros de Carrier ont vite oublié ce que leurs ancêtres ont fait pour construire le pays et ils le vendent au plus offrant. Il faut dire que, dans ce roman, la terre ne nourrit plus économiquement, pas plus que spirituellement, ses habitants. Ils cessent, en quelque sorte, de croire en elle. Du même coup, leur pratique religieuse s'en ressent. Roch Carrier l'illustre au début du récit : deux personnages profanent une tombe en dépouillant feu le Notaire Caillouette de son or. Les deux profanateurs mettent ensuite, accidentellement, le feu à l'église. La maison du Seigneur disparaît pendant que son représentant, censé donner l'exemple, s'adonne aux plaisirs de la chair : « [...] le Curé se dresse, hagard, les épaules et le torse nus. [...] À côté de lui, les seins d'une femme échevelée qui dort les bras en croix » (p. 47). Assez curieusement, une fois l'église détruite, les villageois et le curé décident de célébrer la messe à l'auberge du village comme s'il

---

<sup>54</sup> Gilles Dorion, op. cit., p. 44.

n'y avait pas d'autres endroits susceptibles de convenir à la célébration d'une messe :

L'aubergiste repousse les tables et distribue des prie-Dieu. Il transforme le bar en autel, il pend des crucifix sur les murs. Puis il ouvre grandes quelques fenêtres afin que le souffle de l'hiver, pur comme l'haleine de Dieu, chasse l'odeur de la danse et de l'alcool, chasse l'odeur de la fumée, celle des corps enlacés dans l'ombre et disperse les papillons profanes de la musique de danse. Le parfum du ciel bleu, des nuages blancs et de la neige lentement descend se poser dans l'Auberge du Bon Boire (p. 108).

Le lecteur du roman assiste à une désacralisation. Le sacré devient profane.

Ce vide spirituel pousse les villageois à trouver un nouveau Dieu, l'Or, et un nouveau messie, J.J Bourdage. Le messie s'avère plutôt un sombre escroc. L'arnaqueur fraude les villageois en leur faisant croire que leur improductive terre regorge d'or : « [...] l'or, c'est le métal de Dieu » (p. 57). Mais le nouveau Dieu s'avérera tout aussi absent que l'ancien, avec pour conséquence que Bourdage finira comme le fils de Dieu. Les villageois en colère lapident l'escroc et le crucifient : « En ce matin de printemps, les villageois silencieux se recueillent quand passe une Cadillac qui porte, au lieu d'un chevreuil ou d'un orignal, un homme, J.J. Bourdage, crucifié sur son toit » (p. 213). Le roman montre clairement l'amoindrissement de la croyance en Dieu, donc la perte de la spiritualité à travers la désacralisation du travail de la terre. Mais la fin démontre que le matériel ne peut remplacer le spirituel. Les personnages de Carrier deviennent comme fous lorsqu'ils se croient riches. Ils brûlent leurs fermes, ils libèrent les animaux, ils s'enivrent, ils forniquent, ils

maudissent la terre... Il ne reste plus rien. Il n'y a plus d'espoir. Le jardin des délices se termine sur un constat d'échec.

La désacralisation entraîne un effritement des valeurs familiales. Ces valeurs, omniprésentes dans le roman de la terre, sont évacuées par les personnages de Roch Carrier. La famille assurait la prospérité de la terre, et *vice versa*. On comprend l'échec de la famille lorsque la terre ne donne plus satisfaction à ses habitants. Mais la pauvreté des habitants et le faible rendement de la terre ne sont pas les seuls responsables. L'attitude du chef de famille favorise cet échec. Dans le roman de la terre, « [I]l chef [...] c'est le père sage [...] celui dont la forte autorité protège, apaise, rassure »<sup>55</sup>. Or, on ne retrouve pas ce genre d'hommes dans le roman de Carrier. On voit plutôt un père abuser de son autorité. En effet, Constantin Généreux prostitue ses filles et va même jusqu'à tuer son gendre. Pourquoi? Parce que mariée, sa fille ne lui rapporte plus d'argent. Encore une fois, l'appât du gain mine les valeurs traditionnelles. D'autres personnages perdent leur statut de chef de famille en agissant sans sagesse ni discernement. C'est le cas de Petit-Lecourt et de Gros-Douillette. L'incendie de l'église est le résultat de leur beuverie. Ils perdent toute crédibilité, qualité essentielle à l'exercice de l'autorité. Leurs femmes prennent donc le pouvoir : Petit-Lecourt se retrouve attaché à la laisse de son chien tandis que Gros-Douillette se voit contraint de confesser son crime au curé et n'obtient pas l'absolution, au grand dam de sa femme. Ainsi sont renversées les valeurs familiales

---

<sup>55</sup> Mireille Servais-Maquoi, op. cit., p. 55.

qui, loin d'être garantes de la tradition et des valeurs ancestrales, se trouvent perverties par Roch Carrier.

Somme toute, la valorisation de la campagne du roman de la terre n'existe pas dans Le jardin des délices : « La terre, la terre, i'faudrait fuir ça comme la peste » (p. 166). Les habitants veulent fuir car la terre est devenue ingrate. En fait, « [l]e paradis terrestre, l'Eden promis, ce n'est pas ce pays de neige et de pierres [...] »<sup>56</sup>. Les habitants sont pauvres, la foi est presque absente, le village est éclaté, le peuple aliéné. La solidarité proverbiale des gens de la campagne disparaît même lors de l'incendie de l'église et l'individualisme dénoncé dans les romans de la terre prend place. On n'a qu'à penser à la scène de fornication dans laquelle L'Arrache-clou et Madame Petit-Lecourt succombent à leurs pulsions avec un égoïsme remarquable tandis que les villageois regardent brûler leur église, impuissants. Le rêve des héros du roman de la terre, l'utopie agriculturiste se heurte à la dure réalité : les habitants sont plus avides d'or que de blé. Ils veulent surtout se retrouver au « [...] jardin des délices où brille l'or et fleurit l'amour »<sup>57</sup>.

## Satire

La satire touche principalement le milieu carcéral et la religion mais vise aussi les autres aspects parodiés, notamment l'attachement outré au passé, l'appât du gain, etc. À titre d'exemples, nous ne nous attarderons donc qu'aux deux principaux éléments mentionnés.

<sup>56</sup> Gilles Dorion, op. cit., p. 43.

<sup>57</sup> Gilles Dorion, Ibid.

L'escroc, J.J. Bourdage, est un des véhicules de la satire. Lorsque Bourdage se retrouve derrière les barreaux, Roch Carrier se moque du milieu carcéral à travers son personnage. En effet, Bourdage réussit à tromper le gardien Chôcu Choquette et le Gouverneur de la prison. Le prisonnier leur fait miroiter une mine d'or et les persuade de son honnêteté. Ils tombent dans le piège, à tel point que Chôcu Choquette fait le raisonnement suivant : « Le 2786 [Bourdage] aurait volé une Cadillac. Il vole chaque fois des Cadillac, toujours blanches. Quand on sait le prix de ces voitures-châteaux, on devine que tous leurs propriétaires ont volé un peu pour se les procurer » (p. 119). Ce passage illustre bien le revirement satirique provoqué par Bourdage : il a tellement bien menti au gardien que celui-ci emploie le conditionnel pour parler du vol de Bourdage tandis qu'il met de l'avant que les propriétaires de Cadillac sont tous des voleurs. À sa sortie de prison, Bourdage va même souper chez le Gouverneur, prouvant son affirmation : « La prison a des drôles d'effets su' un homme. On perd le sens de la réalité » (p. 123). Les drôles d'effets dont il parle affectent plus le gardien et le Gouverneur que Bourdage lui-même.

La satire porte sur d'autres éléments. Effectivement, l'auteur se moque de la religion et de son représentant au village, le Curé. Décrivant la salle d'attente du presbytère, l'auteur la compare à celle d'un cabinet de dentiste et poursuit la comparaison en banalisaient le sacrement du pardon : « Se faire pardonner un péché, n'est-ce pas semblable à se faire extraire une dent qui fait souffrir? » (p. 46). La confession dont il est question concerne Gros-Douillette, celui qui a incendié la

maison du Seigneur. Madame Gros Douillette souhaite l'absolution pour son mari et l'amène au presbytère où elle surprend le Curé nu, au lit avec une femme. La pieuse Miss Catéchime et le Curé entretiennent une relation spirituelle et charnelle! Le Curé la justifie ainsi à Miss Catéchime : « La caresse est aussi une prière [...] mais cette vérité, il ne faut pas la disperser car tous n'ont pas les lumières pour la comprendre » (p. 103). La confession tourne mal puisque Gros Douillette n'obtient pas le pardon et se fait plutôt frapper par le Curé, toujours nu, et Miss Catéchime enragée. La satire ne s'arrête pas là puisque Bourdage se moque aussi des curés : « [...] je sais bien qu'il y en a, Monsieur le Curé, qui préfèrent les petits garçons, mais les hommes avec les femmes, c'est naturel » (p. 190). De plus, lorsque Bourdage lui dit qu'il reconstruira l'église avec de l'or, le Curé se jette à genoux, pour remercier Dieu, devant l'arnaqueur. Le ridicule ne tue pas le Curé mais il fait rire le lecteur.

Tout au long du roman, une folie collective s'empare du petit village du comté de Bellechasse. On peut alors se poser la question « [...] can there not be moments of madness on any festive occasion? »<sup>58</sup> Il ne s'agit pas de folie mais, comme on le verra, de carnavalesque.

### **Le carnavalesque**

La fête, l'absence de hiérarchie sociale, le rapport au corps, la sexualité débridée, la juxtaposition temporelle sont, comme on l'a vu, des éléments du

---

<sup>58</sup> Raymond Pagé, The Chesea Journal, april 1977, p. 96.

carnavalesque. Ainsi, le peuple pénètre « [...] dans le royaume utopique de l'universalité, de la liberté, de l'égalité, et de l'abondance »<sup>59</sup>.

On doit d'abord mentionner que « [l]e carnaval, c'est la seconde vie du peuple, basée sur le principe du rire. C'est sa vie de fête »<sup>60</sup>. Le peuple en fête, on le retrouve dans Le jardin des délices. Lorsque les habitants se croient riches, la fête débute : « On enterre not' pauvreté » (p. 173). La fête devient frénésie et excès, « [...] un tourbillon étourdissant »<sup>61</sup>. Les festivités se succèdent à un rythme fou. Les villageois s'éclatent, se libèrent, les fermiers s'amusent. La fête transforme la vie des habitants. Ainsi, « [t]out ce qui était terrible et effrayant dans le monde habituel se transforme dans le monde carnavalesque en joyeux « épouvantails comiques »<sup>62</sup>. Voilà pourquoi les habitants se permettent de maudire leur terre, de brûler les fermes, de boire tout leur soûl et de forniquer comme des bêtes. Ils sont libres et n'ont plus peur de la pauvreté, du regard d'autrui, de l'Église et de la mort.

L'absence de hiérarchie sociale se combine à la disparition des règles et tabous et favorise le rapprochement entre les individus : « [...] le Maire sursaute et arrache trop nerveusement sa main du soutien-gorge de Madame Petit-Lecourt. Si nerveusement qu'il casse la bretelle. Le fier édifice s'écroule » (p. 190). Les personnages de Roch Carrier agissent inversement aux personnages de Louis Hémon, de Félix-Antoine Savard ou de Ringuet, puisque Carrier « [...] replace,

<sup>59</sup> Mikhaïl Bakhtine, op. cit., p. 17.

<sup>60</sup> Mikhaïl Bakhtine, op. cit., p. 16.

<sup>61</sup> Gilles Dorion, « Le jardin des délices », Québec Français, mars 1976, p. 8.

<sup>62</sup> Mikhaïl Bakhtine, op. cit., p. 56.

however temporally, the official hierarchy with a popular, spontaneous and unofficial order »<sup>63</sup>. Ce nouvel ordre permet alors aux villageois de s'adonner aux plaisirs d'une sexualité débridée : « On boit, on danse, on fait l'amour. L'orgie, le scandale, le désordre s'installent »<sup>64</sup>. En fait, tout le monde fornique avec tout le monde. On assiste même à un viol :

Ti-queue [...] s'est emparé d'une jeune fille pêchée dans l'eau noire de la nuit. Il a réussi, malgré ses ongles et ses cris et ses ruades à l'étendre dans l'herbe où il la retient par les poignets, les bras étendus :

- Laisse-toé faire, supplie Ti-queue, on est riches, on a le droit!
- Non! Non! Pleure la jeune fille.
- Si ton père est en maudit, j' lui donnerai un sac d'or.
- Non! J' veux pas avec toé!
- On est riches, on est couchés su' l'or!
- J' veux pas d'or, j' veux m'en aller (p. 204-205).

La sexualité débridée est un élément du carnavalesque. Comme les règles et les tabous n'existent plus, les habitants laissent libre cours à leurs désirs les plus fous. Cette sexualité débridée prend naissance dans un autre élément du carnavalesque, soit le rapport au corps. Le bas du corps est près de la terre, comme le peuple. Il sert aux activités de digestion, de défécation et de fornication. En fait, le rapport au corps est assez fort dans le carnavalesque pour engendrer certaines obscénités. On pense à « [...] l'odeur des vaches jusque dans nos dessous! » (p. 202) et à « Le bonheur de l'Arrache-clou se gonfle [...]» (p. 32)

---

<sup>63</sup> John Lennox, « Carnivalesque and parody in « le jardin des délices » », *Canadian literature*, °112, spring 1987, p. 50.

<sup>64</sup> Gilles Dorion, « Roch Carrier, *Le jardin des délices* », *Livres et auteurs québécois*, 1975, p. 43.

La juxtaposition temporelle, typiquement carnavalesque, se retrouve aussi dans le texte et ce, dès le début du roman : « La nuit gruge le jour [...] » (p. 5). La juxtaposition temporelle correspond à la simultanéité, sauf que, dans ce cas-ci, cela provoque des images grotesques :

L'image grotesque caractérise le phénomène en état de changement, de métamorphose encore inachevée [...] les deux pôles du changement : l'ancien et le nouveau [...] le début et la fin de la métamorphose, sont donnés (ou esquissés) sous une forme ou sous une autre<sup>65</sup>.

Cette ambivalence carnavalesque se retrouve à de multiples reprises dans le roman; printemps/hiver, mort/naissance, début/fin, etc. Mais l'image grotesque la plus révélatrice demeure celle de Démeryse :

Démeryse est comme une morte, on ne parle d'elle qu'au passé. Elle est une morte qui grogne toujours dans son lit. [...] Démeryse avance dans la caverne de feu creusée dans la nuit.[...] Démeryse monte à l'autel. [...] Démeryse est si épuisée qu'elle a peine à marcher. C'est à genoux qu'elle se rend de la cuisine à sa chambre, tirant derrière elle les trésors bénits qu'elle a sauvés du feu [...] Elle pousse le précieux sac sous son lit [...] Elle allonge un bras lourd à bouger comme si la mort déjà la retenait, elle agrippe le matelas et en rampant elle retourne au lit (p. 35-36 et 40).

Cet épisode où, morte-vivante, Démeryse sauve le ciboire et les calices, est l'image même de l'ambivalence, car on voit bien les deux pôles du changement. La simultanéité de la vie et de la mort est à son comble lorsqu'après avoir sauvé les trésors de l'église incendiée, Démeryse s'éteint. Ce moment est doublément grotesque puisque on assiste à une « [...] comic juxtaposition of the sacred and the vulgar [...] »<sup>66</sup>, le vulgaire prenant forme en cette femme du peuple dont les

<sup>65</sup> Mikhaïl Bakhtine, op. cit., p.33.

<sup>66</sup> John Lennox, op. cit., p. 50.

<sup>67</sup> John Lennox, op. cit., p. 51.

agissements avec les hommes étaient dénoncés en chaire, le sacré étant représenté par les objets bénits.

\*

\* \* \*

La parodie transforme le discours du roman de la terre en exploitant ses principaux thèmes : religion, famille et patrie. Roch Carrier a perverti les valeurs qui s'y rattachent. Ce renversement est possible car Le jardin des délices est « [...] in some way representative of man's appetites and imperfections, create a carnival of disorder in which religion, sexuality, and self-interest play their part under the sign of gold [...] »<sup>67</sup>. Ce mélange joyeusement anarchique de religiosité, de sexualité, et de cupidité forme un roman à l'opposé des romans du terroir où l'ordre est respecté. La satire et la parodie en sont alors plus savoureuses. Tandis que le carnavalesque participe et amplifie la parodie, la satire se confond à elle, le roman de la terre s'avérant un portrait d'une partie de la société québécoise.

Le jardin des délices dresse aussi un tableau sombre de la réalité. Ce roman illustre bien l'échec du matérialisme et l'aliénation des Québécois. Grâce à la finesse et à la puissance de son écriture, Roch Carrier réussit à passer son message. Il le doit en grande partie au comique : « C'est sa jovialité qui permet à ce roman, dont la structure semble moins rigoureuse que celle des romans précédents, d'entraîner

quand même l'adhésion du lecteur »<sup>68</sup>. En effet, « [...] humour, in Carrier's hands, is an effective instrument for softening a pessimistic painting of reality and for winning the reader to his point of view »<sup>69</sup>. À tout le moins, même si on ne partage pas son point de vue, Le jardin des délices porte le lecteur à réfléchir sur la réalité : « The comic of dialogue and situation balances the macabre and encourages the discomfited reader to confront uncomfortable facts of life [...] »<sup>70</sup>. On peut alors dire que ce roman comique tente d'ensoleiller la réalité même s'il ne propose pas de solutions aux problèmes qu'il soulève. On comprend alors qu'on ait souvent comparé Le jardin des délices aux œuvres de Rabelais, car comme les œuvres de Rabelais, le roman de Carrier contient la verve, l'inventivité, le mordant nécessaires au comique. On retrouve aussi la caricature rabelaisienne dans l'ensemble du récit et elle lui confère un caractère comique et carnavalesque. Ainsi, « [...] his use of exaggeration, his emphasis on bodily detail, and his evocation of communal celebrations are an intrinsic part of the Rabelaisian tradition to which he is linked by literary heritage [...] »<sup>71</sup>. Comme l'œuvre de Rabelais, Le jardin des délices n'est pas gratuit, il a un message, il a un but. Ce roman nous rappelle nos faiblesses, nos défauts. Par le biais du comique, Le jardin des délices tente de prévenir la bêtise humaine.

---

<sup>68</sup> Gilles Dorion, « Le jardin des délices », Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, p.449.

<sup>69</sup> Ramon Hathorn, « The imaginary world of Roch Carrier », La revue canadienne des langues vivantes, no 31, 1975, p. 201.

<sup>70</sup> Ramon Hathorn, op. cit., p. 201.

<sup>71</sup> John Lennox, op. cit., p. 48.

**Le jardin  
des  
Crétins**

Il existe sûrement des formes de vie intelligente dans l'espace. La preuve :  
aucune n'a essayé d'entrer en contact avec nous.

Ivanohé Dankolé,  
philosophe sénégalais

# I

C'est le temps du Big Bang. Des planètes apparaissent dans l'espace. C'est la période au cours de laquelle Dieu, souffrant de flatulences, évacue son trop plein de gaz. Le météorisme divin provoque une série de puissantes flatuosités. L'expulsion de ces gaz projette des milliards de particules qui s'entrechoquent dans l'univers. Dans sa grande sagesse inconsciente, Dieu, soulageant son tube digestif créé ainsi l'espace, mais surtout les planètes, ces infimes parties des vents divins. Sur toutes les planètes, les scientifiques expliquent la naissance de l'univers. Ils l'appellent Big Bang, mais chacun le définit selon ses croyances et ses connaissances. Des formes de vie plus ou moins intelligentes voient donc le jour sur les différents astres de la création...

Le jour chasse la nuit. Deux soleils illuminent rapidement la planète Crête. La lumière de ces astres frappe la crête. Immense chaîne de montagnes, elle traverse toute la planète et sépare Crête en deux. Tels des anneaux de Saturne collés à sa surface. Cette planète est entièrement recouverte de sable. Des cactus réussissent à pousser sur son sol aride. La nappe phréatique trouve sa source très profondément dans le territoire crétin. Il existe aussi plusieurs milliers d'oasis. Une

chaleur écrasante sévit, les deux soleils brillent quotidiennement. La nuit, le mercure chute. Il fait froid. Ces conditions climatiques particulières permettent à une faune et à une flore tout aussi particulières de se développer.

Outre les cactus, des palmiers, des cocotiers, des citronniers, des grenadiers pointent au bord des cours et des points d'eau. La rhubarbe pullule à l'ombre des baobabs. De grandes forêts de papetiers blanchissent le paysage. Le papetier produit des feuilles de papier d'un blanc immaculé. À l'automne, il perd son feuillage que les Crétins ramassent pour en faire du papier à lettres, des essuie-tout, des éventails, des parasols, des avions, etc. Une multitude de plantes et de fleurs existent aussi. Les Violentes Afritures, végétal carnivore, dégustent insectes et petits rongeurs. Leurs grandes feuilles jaunes poilues camouflent leur tige. La MariJeanne D'arc est une plante cramoisie. Sa sève constitue une drogue très recherchée. Les pétales, les pises, les pissolits sont des fleurs. Les premières possèdent des pétales bleus, les secondes poussent inclinées d'un côté ou de l'autre, les troisièmes sont jaunes et puient : elles sentent l'urine.

À travers ces plantes, dans les cours d'eau, dans le ciel de Crête des animaux de toutes sortes s'agitent joyeusement. La faune crétine se divise en trois grandes catégories : les coureurs de jupons, les vol-œufs et les pitounes. Les coureurs de jupons vivent sur le sol ; les mâles courent les femelles pour se reproduire allègrement. Les vol-œufs sont ovipares, de plus, ils volent dans le ciel. Certains vol-œufs s'abritent dans les arbres, d'autres dans les montagnes. Les

pitounes représentent la faune aquatique. Bien qu'ils soient souvent ovipares, les pitounes ne volent pas : ils flottent et ils nagent. Bien entendu, chacune de ces grandes catégories fauniques regroupe une multitude de races.

Cependant, la nature commet des erreurs. Sur Crête, il existe un animal en apparence plus intelligent. On ne sait pas vraiment à quelle catégorie il appartient. Il porte un nom : CRÉTIN. Cette race possède une forme humaine. Elle a aussi des mâles et des femelles. La tête de ces animaux imite étrangement leur planète. En effet, sur le crâne de ces humanoïdes pousse une crête de cheveux qui divise en deux leur caboche.

Au début, le Crétin vit en tribu, il chasse et cueille des fruits et des légumes pour se nourrir. Mais il est intelligent le Crétin. Il évolue. Ainsi, il découvre le feu, puis la roue. Il invente l'écriture. Il s'aperçoit que l'élevage et l'agriculture sont plus efficaces que la chasse et la cueillette. Son mode de vie change. La tribu devient un village, puis une ville. L'intelligence crétine n'a pas de limites. Tour à tour, les Crétins inventent des moyens de transport, de communication, des médicaments, etc. La technologie prend sa place. Le Crétin est un être évolué, qui vit dans un monde moderne. Son espérance de vie a quadruplé depuis le temps où il chassait, les télécommunications sont choses courantes tout comme les voyages spatiaux. Ainsi, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

\*

\* \* \*

Crête fait partie de la galaxie Conasse, la galaxie de la bêtise. Située à 21 années lumières de Pluton, elle forme aussi depuis quelque deux cents ans une fédération constituée de sept planètes. La Conasse possède un système politique particulier : la médiocratie. Il s'agit du mode de gouvernement le plus évolué de l'univers. En effet, le peuple choisit ses dirigeants au cours d'élections qui ont lieu tous les trois ans. La sagesse populaire est grande mais elle a les limites de son système politique... La qualité des candidats chute constamment. La population vote donc pour celui qui semble le moins médiocre. Qui choisit prend le pourri dit le proverbe crétin. Or, dans un monde où le politicien le moins pourri l'emporte, on devine que la pourriture apparaît au lendemain des élections...

Élection rime avec célébration ! Les Crétins savent festoyer. Chaque scrutin populaire se termine dans une grande fête où tout le monde s'amuse. On boit, on baise, on se défonce, d'un côté pour fêter la victoire politique, de l'autre pour exorciser la défaite.

\*

\* \* \*

C'est soir d'élection. Tonréel, la capitale de Crête, est en liesse. Ses deux millions de citoyens envahissent les bars et les hôtels. *La Crête Hérissée*, un bar étudiant très populaire, sert de la broue et des alcools de toutes sortes. Paul Con et sa bande célèbrent plutôt la fin de leurs études. Paul Con est un Crétin. Il est ivre. La broue a un effet diurétique. Il urine. Ses yeux violets fixent le mur couvert de graffitis. Il secoue son membre pour détacher la dernière goutte d'urine. Une discussion animée le sort de sa rêverie.

- Le Parti Dictatorial a gagné, une écrasante victoire des Rouges, je ne l'aurais jamais cru ! J'ai voté pour le Parti Régressif Novateur de Conasse... Chaque fois que je vote pour un parti, il est défait. Je devrais faire des prédictions politiques !
- Ouais ! Moi je te dis que le match de baston était beaucoup plus excitant que cette élection de merde.

« Il a raison », pense Paul. « Le baston captive plus de gens que la chose politique. Seulement cinquante pour cent des Crétins ont voté alors que tout le monde parle du dernier match de baston ».

Ce sport national oppose deux équipes de six joueurs. De chaque côté du terrain, un but se dresse, protégé par un gardien de but. Les joueurs doivent pousser un ballon dans le but. Armés de battes, ils peuvent frapper le concurrent afin de l'empêcher de toucher au ballon noir. Violent jeu.

Paul retourne s'asseoir avec ses amis. Le bar enfumé déborde de fêtards. La crête de cheveux noirs de Paul fait de lui un marginal. Habituellement, les Crétins

ont la chevelure rouge, jaune ou bleue. Les jeunes teignent leur crête en noir, en blond ou en brun. Autour de la table, tous ont les cheveux teints. En fait, tous les jeunes dans le bar teignent leur tignasse. Toute la jeunesse à travers la galaxie Conasse colore sa chevelure. La marginalité sort des marges ! Paul prend une rasade de sa broue.

- Dis donc, tu t'es branlé ? N'oublie jamais, si tu te la secoues plus de trois fois, c'est de la masturbation!, lâche Han Kriss, assis à droite de Paul.

Bo Zoo, Bara Tin et Yvo Mi s'esclaffent. Fraîchement diplômés, ils espèrent tous dénicher un emploi bien qu'il n'y ait guère d'opportunités. Yvo Mi a étudié en informatique. Tout fonctionne avec les ordinateurs, du grille-pain au satellite en passant par l'ascenseur. Avant même la fin de ses études, on lui offrait un emploi fort payant. Comble de la prospérité, il est le seul de la bande à ne pas avoir de dettes scolaires. Ses parents paient pour lui. Le savoir coûte cher. L'étudiant crétin moyen obtient son diplôme alors qu'il a trente mille pitons d'empruntés. Han Kriss, Bo Zoo, Bara Tin et Paul Con débutent la vraie vie dans le trou.

- Je lève mon verre à votre santé mes amis, je sais qu'on se sortira du trou, crie Paul un peu plus ivre qu'hier, mais moins que demain.

- Moi je lève mon verre à la fin de ce calvaire!, ajoute Bo.

- Qu'on nous amène du tord boyau!, commande Bara fort éméché.

- Hi ! Hi! Hi!, se moque encore Yvo.

Une plantureuse serveuse vêtue d'un pantalon de cuir noir et d'une moulante camisole blanche dépose cinq verres de rococo sur la table. Bara paie une tournée. La serveuse retrousse sa lèvre supérieure dédaigneusement en regardant

son petit pourboire. Bara dit : « Pardonne-moi chérie mais les pitons, c'est fait pour boire, pas pourboire ! Ha! Ha ! Allez cul-sec les amis ». La serveuse retourne au comptoir sans l'entendre. Chacun vide son verre d'alcool de coco d'un trait.

Soudain, la bruyante salle enfumée devient silencieuse. Un écran géant, qui diffuse habituellement des matchs de baston, s'éclaire. Le visage du nouveau Premier Médiocre, le chef du Parti Dictatorial de Conasse, apparaît. À ses côtés, sa mièvre et niaise épouse sourit béatement. Pichou accompagne son mari partout.

- Je, je, je veux remercier tous les électeurs, et particulièrement ceux de Crête, ma planète natale. Chers con... concitoyens, je vous promets de vous décevoir comme il se doit. Je suis un grand médiocrate et toutes mes actions politiques visent à atteindre les plus hauts niveaux de médiocratie. Nonobstant, un vote, pour moi et mon parti, est un vote pour le fédéralisme dans Conasse, d'une étoile à l'autre. Je veux garder la paix sociale à travers la galaxie.

Le Premier Médiocre est très distinct. Sa crête jaune, et surtout frisée, de même que le coin supérieur gauche de sa bouche, qui est paralysé, font de lui la risée des journalistes et du public.

- Dans ce mandat que vous me donnez, chers électeurs, je vous promets de créer des chômeurs... euh!..euh! pardon, de créer des emplois et de produire la prospérité d'antan...

« Aubergiste! On veut de la musique! C'est la fête ou merde?! » Ce cri vient du fond de la salle et la foule réunie dans le bar scande alors : « MUSIQUE! MUSIQUE! ».

Devant un tel enthousiasme, le tenancier change la chaîne télé de l'écran géant. Le visage pâle d'un animateur de Musikpluche prend forme. Musikpluche diffuse seulement des vidéoclips ou des concerts. Le brouhaha continue de plus belle. L'animateur présente des clips, aussitôt la musique fait rage, accompagnée d'images saccadées et hallucinées.

- Je lève mon verre au Parti Dictatorial, déclare vivement Han en regardant Paul.

Han est le seul de la bande à connaître le secret de Paul Con. Discret, il n'a jamais dévoilé ce terrible mystère à personne. Han ne comprend pas, mais respecte le désir de Paul de garder une partie de sa vie mystérieuse. Une fois de plus, ils lèvent leurs verres et trinquent.

À la table voisine, trois mâles et deux femelles discutent tranquillement en fumant et buvant. Bara Tin, le tombeur de ces dames, commence à parler à la plus grande des filles. Son regard vert caresse toujours celle à qui il parle.

« Alors chérie, tu viens souvent ici? Tu es très jolie, on te l'a déjà dit? »

Ces douces paroles accentuent son charme naturel. Il lui souffle d'autres mots dans l'oreille. Elle semble tombée sous l'emprise de Bara. De son côté, Bo Zoo écrit des obscénités sur une serviette de papier et la passe à l'autre poulette. « Un coup de dedans dehors, ça te dirait ? Aimerais-tu que j'entre dans ton jardin secret? » Paul regarde Yvo et Han. « Ça sent le grabuge », pensent-ils en chœur.

Deux des types accompagnant ces jeunes pucelles ne semblent pas apprécier le petit jeu des tombeurs. Les problèmes surgissent vraiment lorsque le compagnon de la cible de Bo intercepte la serviette de papier.

« Dis donc espèce de jardinier de mes fesses, tu veux te la farcir ma copine?», déclare-t-il en se levant. Bo répond sagement : « Si tout le monde y consent, je ne vois pas de problème ».

Paul se lève à son tour. Il sent la tension monter.

« Du calme, il n'y a pas de quoi frapper un escargot. Il s'agit d'un malentendu».

Furieux, le type empoigne sa broue et la lance au visage de Paul qui l'esquive. Le liquide mouille un consommateur de la table voisine. Voyant Han, son verre vide à la main, il croit à sa culpabilité et le gratifie d'un coup de poing sur la gueule. Entre temps, le lanceur de broue avance vers Paul. Yvo tend sa jambe et le fait trébucher. Il s'écrase sur la table. Han, le nez ensanglé, rend la pareille à son agresseur. Et vlan! En pleine poire! Le lanceur de broue se relève et saute sur Yvo. Ils tombent à la renverse sur la serveuse. Son plateau déséquilibré chute et les verres se répandent sur un groupe de gens qui regardent la télé. Trempé d'alcool, un type se retourne et frappe le lanceur de broue. Yvo en profite pour se faufiler, mais la serveuse l'intercepte et le gifle. Elle lui demande de payer pour l'accident. Les deux autres types accompagnant les poulettes empoignent Bara et Bo. Bara prend une baffe sur la tronche. Bo envoie une savate au visage de son agresseur qui l'évite facilement. Il s'écrase sur le sol. Son adversaire lui assène un coup de pied dans les côtes. On ne frappe pas sur quelqu'un déjà par terre. Paul assomme

le type qui rudoie Bo. Le portier, un costaud, vient prêter main forte à la serveuse. Elle tient toujours Yvo. Par miracle, une chaise atterrit sur le crâne du portier. Il tombe lourdement, inconscient. Pendant ce temps-là, Bara tente de reprendre le dessus sur son adversaire. La poulette embrasse Bo et elle se sauve avec sa copine. Il a encore son goût sur ses lèvres lorsqu'un verre de rococo fracasse son front. Au même moment, une bagarre éclate dans les toilettes. Yvo se libère et fiche la serveuse par terre. Quelqu'un est projeté avec violence dans l'écran géant du téléviseur. Voyant sa télé brisée, le tenancier appelle la police. Un plat d'amuse-gueules survole la mêlée générale. C'est l'anarchie! Une sirène retentit et une patrouille de police arrive à *La Crête Hérissée*. Deux policiers entrent. Ils sont aspirés dans la grande bataille. L'un d'eux a tout juste le temps d'envoyer un message à l'escouade anti-émeute. Des sirènes retentissent peu après. Le long sifflement ne suffit pas à arrêter la lutte. Vêtus de leurs armures, bouclier à la main, armés de matraques électriques, deux cents policiers investissent le bar. En moins de temps qu'il n'en faut pour épeler « force policière », ils embarquent tout le monde dans un immense véhicule aérofrottant muni de barreaux. Arrivés à la station de police, ils mettent tous les participants en cellule. Bonsoir! Bonne nuit!



Le lendemain, les journaux titrent : « Une émeute trouble la fête médiocratique »; « Manifestation d'étudiants en colère, la police frappe »; « La médiocratie est en crise sur Crête ». On transforme ainsi une bataille d'étudiants ivres en acte politique. Yé Con, le Premier Médiocre, lance les journaux par terre. Il vient de voir la photo de son fils sur la première page du *Journal de Tonréel*.

Yé Con vient d'un milieu populaire. Travaillant dans une usine de canettes de broue, il devient président du syndicat. Lors d'un conflit de travail, la Grande Centrale Syndicale le remarque et l'embauche. Sa carrière de conseiller syndical dure presque vingt ans. Son intérêt pour la politique ne cesse de grandir. Membre du Parti Dictatorial depuis sa jeunesse, il saute enfin dans l'arène politique. Son expérience et son leadershit acquis durant son passage à la GCS servent sa cause et il gagne ses élections. Yé Con excelle dans sa vie professionnelle. Sa vie personnelle ressemble toutefois à une coquille d'escargot sans l'escargot. Son mariage s'est brisé dix-sept ans plus tôt. Très occupé, il néglige rapidement ses deux enfants. Pour régulariser sa situation, trois mois avant les élections, Yé divorce officiellement et se remarie avec Plchou. Ce divorce replonge toute la famille dans un psychodrame de téléroman. Son ex-femme le voit s'éloigner définitivement de ses enfants. Elle est triste pour lui. Yé ne s'aperçoit de rien, l'important reste sa carrière.

\*  
\*      \*

Les deux soleils de Crête rayonnent dans la cellule. Paul Con s'éveille, un éclat de lumière dans le visage. Son sourire se lève sur une gueule de bois. Sa bouche pâteuse évoque une haleine de blob. Le blob possède une salive très collante et malodorante. On élève ce vert animal pour recueillir sa bave qu'on utilise comme colle. Aux côtés de Paul, Han se frotte la tête en gémissant, Yvo pète bruyamment, Bo regarde le plafond et Bara parle dans son sommeil.

Un gardien amène les plateaux du petit déjeuner. Paul mange ses rôties au beurre d'arachnides, beurre que l'on produit avec des araignées bien broyées et mélangées. Il boit ensuite un kofi. Ce liquide chaud tonifie son corps. Yvo secoue Bara et le réveille. Paul s'adresse à lui :

- Hé bien... Toi tu sais mettre du piquant dans une soirée. Je n'ai jamais vu un plus grand fouteur de merde de toute ma vie. Ha ! Ha! Qu'est-ce que tu lui as dit? Et toi, qu'est-ce que t'as écrit sur la serviette?

- Bien des mots doux et rigolos. Je voulais visiter son jardin secret, j'ai plutôt goûté à l'authentique violence de son copain, déclare Bo en souriant. Un vrai barbare .

- Tu l'as dit bouffi! Moi je l'ai charmée comme je charme toutes les poulettes qui tombent dans mes filets. As-tu vu cette poitrine à faire bander un eunuque ?, dit Bara en mimant des gros seins.

- Mes parents vont me tuer !, lâche Yvo pleurant presque.

Soudain, un policier apparaît dans le couloir des cellules. Il libère tous les batailleurs de la veille. Arrivé devant la cellule de notre quintette, il énonce calmement les accusations :

- Vous êtes libres, mais vous devrez comparaître pour avoir troublé l'ordre public et avoir provoqué une émeute. Bonne journée et restez sages! Hep toi, achève-t-il en pointant Paul Con, on te garde.

- Mais, pourquoi je... je...

- Un instant votre honneur. Si mon ami reste, nous restons tous!, lâche Han.

- Pas question! J'ai eu assez d'une nuit. Il nous libère, on s'en va, s'objecte Yvo Mi.

- Vous allez tous foutre le camp, sinon je vous garde une semaine, sept jours que vous ne serez pas près d'oublier, menace l'officier de police. Allez, du vent!

Paul Con reste seul dans sa cellule fraîche et humide. Des questions affluent dans sa tête : « Aurais-je d'autre kofi? Quelle heure est-il? Qui a pété? Être ou ne pas être, telle est la question? Quelle équipe est au premier rang dans la Ligue Galaxique de Bastons? Mais surtout, pourquoi les Crétins ont-ils voté pour Yé Con? »

L'officier vient le sortir de son questionnement comme de sa cellule. Il le conduit, menottes aux poignets, au garage souterrain où une aéroture l'attend. Le policier l'installe à l'arrière sans ménagement. Il referme la portière avec violence. CHLANG! Le véhicule démarre, il s'élève du sol et file sur l'air. Abasourdi, Paul Con commence à deviner sa destination.

L'aéroture flotte à vive allure. Elle traverse Tonréel. Le chauffeur n'adresse pas la parole à Paul. Dans la forêt d'immeubles, le bunker se dresse en faisant ombrage aux autres. Le gouvernement réunit ses membres dans cet édifice blindé. Au rez-de-chaussée de cette affreuse construction grise, on retrouve la chambre bleue médiocre. Les débats parlementaires teintent cette salle qui n'en a pas besoin. Les autres étages du bunker regroupent les bureaux des médiocres : Médiocre des finances, Médiocre de la santé, Médiocre de l'éducation, Médiocre de la justice... En tout, soixante-six médiocres possèdent un cabinet, le tout réparti sur six étages. Au septième et dernier étage, le Premier Médiocre occupe son bureau et ses appartements avec bonheur. Le vide occupe aussi le cabinet du PM. Assis à son pupitre, il attend son fils de fesse ferme.

Dans l'ascenseur, le policier au regard orange retire les menottes au prisonnier. Paul vit cette ascension vers le septième ciel comme une descente en enfer. Au fond de lui, il sait qu'on l'attend fermement. Les portes glissent en ouvrant sur un couloir blanc.

- La porte rouge à droite, au fond du corridor, dit sèchement l'agent à la crête bleue qui complète un uniforme de même ton.

Paul marche lentement vers la porte. Il frotte ses poignets avant d'affronter la bête. L'agent appuie sur le bouton de retour. Paul ne désire pas vraiment rencontrer l'occupant de ce bureau. Son haleine et les ecchymoses sur son visage trahissent ses activités de la veille. La porte rouge de l'enfer se dresse devant lui. Il l'ouvre vigoureusement. La pièce est vaste et claire. D'immenses fenêtres laissent entrer les rayons de soleils qui ne se gênent pas pour illuminer le bureau. Sur la table de travail, seul un vidéophone repose devant Yé. Sur le mur opposé aux vitrines, des téléviseurs deviennent des fenêtres ouvertes sur l'actualité de toutes les planètes de la galaxie. Outre le vidéophone et les quarante-neuf télévisions, aucun autre outil de travail ne meuble le cabinet. Preuve du travail acharné des politiciens. Son père, Yé Con, le dévisage quelques secondes. Ses yeux violets fixent Paul. Puis, sa bouche épaisse laisse couler son fiel conservateur :

- Qu'est-ce que c'est que cette couleur de barbare dans tes cheveux?  
Heureusement, ça se corrige. Je ne passerai pas par quatre cheveux. Je, t'ai toujours supporté mais là, tu dépasses les bornes! mais l'émeute d'hier soir reste, le mal est fait. Ce qui est fait est fait et le restera. Je... je... je suis chanceux, aucun journaliste n'a fait le lien entre toi et moi. Je c..

- Pour ce qui est de mes cheveux, ils étaient noirs la dernière fois qu'on s'est rencontré, il y a au moins cinq mois et tu m'as déjà dit tout le mal que tu pensais de cette couleur. Quant à l'émeute, je... ,tente d'articuler Paul, mais Yé lui coupe la parole avec des ciseaux.

- Écoute-moi bien, Champion, tu ne viendras pas ternir mon mandat. J'ai le rapport de police qui prouve que toi et tes amis avez organisé cette manifestation. Comme tu n'as pas d'emploi, je t'en ai déniché un chez un ami du parti. Tu seras reboiseur pour la compagnie de papier Prout. Ainsi tu auras une bonne expérience de vie et tu gagneras honorablement ton pain sans nuire à ma carrière.

Paul ramasse sa parole saignante et répond en criant presque : « J'ai pas étudié la philosophie pour aller planter des arbres à l'autre bout de la planète! J'ai pas l'intention d'y aller et je déteste que tu m'appelles Champion! »

- Champion, tu n'as pas le choix, sinon je lâche un coup de vidéophone au commissariat et tu retournes en prison avec tes amis. Ma philosophie au sujet de la philosophie a toujours été la même : tu penses donc tu nuis. Imagine si les citoyens pensaient, ce serait terrible pour la médiocratie! Je n'aurais certainement pas été élu. Les citoyens comme toi ne peuvent que troubler l'ordre et la paix sociale. À planter des arbres, tu perdras tes idées.

Des questions ?

- Je suis prisonnier, j'ai pas le choix. Quand est- ce que mon voyage vers l'utilité sociale débute-t-il ?

- Tu quittes la civilisation avec un aérobus cet après-midi. Tiens, voilà l'adresse de Prout. Ils t'attendent. Je fais ça pour ton bien car je ne souhaite pas revoir ton visage dans les journaux. Allez! Ouste! Tu n'as plus beaucoup de temps.

- Merci de ta générosité! Tu es un exemple pour toute la jeunesse crétine.

Sur ces belles paroles, Paul quitte le bunker en vitesse. Il prend le métro et va chez lui se préparer pour la vie, aussi expérimentale soit-elle.

\*  
\* \* \*

Paul arrive chez papier Prout un peu plus tard dans la journée. Une secrétaire le conduit dans une salle de conférence. Une vingtaine de jeunes Crétins dans la vingtaine attendent le départ. Dans son havresac, Paul apporte des vêtements de rechange et des bottines. Il amène aussi un portable, des livres, une bouteille de rococo, du savon, de la teinture pour ses cheveux, un rasoir électrique, du Z-99, un puissant repoussant à insectes, son batte, au cas où il jouerait au baston, un k-rayon, fameux stylo laser, et une brosse à dents, on ne sait jamais.

Les jeunes Crétins discutent. Un murmure s'élève dans la salle. Un type en uniforme de camouflage beige entre dans la pièce. Il en impose. Trapu, l'air sévère, béret sable vissé sur la tête, manches retroussées sur ses avant-bras tatoués. La grande faucheuse est représentée sur son bras gauche. Sous l'image, on peut y lire une inscription : « Elle ne m'aura pas ». Sur son bras droit, un gros singe rouge l'air menaçant. Une phrase là aussi se détache du tatouage : « Je te crèverai ». Son regard vert et intense injecté de sang sème la trouille dans l'assistance. La peur grandit lorsqu'il parle :

- Bonjour à tous. Mon nom est Ram, Ram Beau. Je suis le contremaître au reboisement. J'ai une grande expérience de la vie en forêt et dans le désert. Je suis un ancien militaire. Comme vous le voyez, c'est plus facile de sortir un mec de l'armée que de sortir l'armée du mec, donc, vous avez intérêt à marcher au pas mes petits car vous risquez de trouver le temps long, finit-il en souriant.

Ram Beau les conduit dans une cour intérieure où les attend un aérobus. La troupe de reboiseurs charge ses bagages dans la soute et monte à bord du véhicule. Ram déclare alors : « Installez-vous confortablement, il s'agit du dernier lieu confortable que vous verrez d'ici quelques mois ». Paul remarque un ceinturon autour de la taille du contremaître. Accrochés à la ceinture, un étui garni d'un égalisateur, un sabre-laser et un rudimentaire poignard. « Je m'en vais pas en pique-nique », pense Paul en voyant ces armes. Ram Beau s'installe aux commandes de l'aérobus et quitte rapidement la ville pour filer sur la route vers le Grand Nord crétin.

L'aérobus flotte au-dessus du bitume et traverse à vive allure les villes et villages de Crête sur la route du nord : Trois-Dunes, Chômagin, Twitville, Cagoule et finalement Chiparlebonbout. Cette route sert aux ingénieurs et techniciens pour aller à la centrale idioélectrique qui se trouve au pôle nord de la planète. Mais ce chemin devient surtout l'autoroute vers l'enfer pour une vingtaine de reboiseurs.

\*

\* \* \*

Les cactus défilent au rythme de deux à tous les trois cents kilomètres. La route est longue et monotone. Une dune par ici, une dune par là. Des gogols volent dans le ciel argenté. Le gogol est un oiseau charognard. C'est un oiseau de malheur. Les soleils tapent fort dans le désert. Le climatiseur de l'aérobus suffit à peine à maintenir l'air frais dans le véhicule. Après trois heures de route, plusieurs jeunes dorment, d'autres parlent calmement. Paul Con regarde le paysage. Il pense à ses amis. Il n'a pas eu le temps de les appeler pour les informer de son départ pour le nord. Yvo Mi débute sûrement sa nouvelle carrière. Les autres se mettent en quête d'un emploi. Bo Zoo cherche vainement, les places d'entomologistes restent rares. Elles l'ont toujours été. La situation de Han Kriss n'est guère plus reluisante. Les professeurs d'éducation physique pleuvent. De plus, il faut de bons contacts pour entrer dans le système d'éducation crétin. Or, Han n'entretient pas de liens avec le système. Quant à Bara Tin, il emmerde tous les systèmes. Il ne termine jamais rien. Ses études font seules exception. Une fiente turquoise s'écrase juteusement dans la vitre de l'aérobus. Cet excrément de gogol ramène Paul dans la réalité. La route est très longue. La matière fécale sèche donc dans la fenêtre. Les soleils continuent à rayonner.

Au loin, les cimes blanches des papetiers agitent leurs branches au vent. Une heure plus tard, la grosse caravane flottante arrive à l'orée de la forêt. Un hangar encombre les lieux. Ram Beau sort de l'aérobus. Il déverrouille le hangar et entre dans le bâtiment. Les reboiseurs voient alors un vétuste tout-terrain sortir. En effet, il y a bien cent ans que l'aéroglissage a remplacé la roue sur Crête. Ram conduit ce gros véhicule à huit roues. Le contremaître sort en trombe de l'octomobile. Il pénètre dans l'aérobus et crie :

- Transférez vos bagages dans l'octomobile! Et que ça saute! Vous n'êtes pas dans un camp de vacances! Magnez-vous bande de demeurés! Nous avons encore deux heures de route avant d'arriver au campement forestier.

L'amabilité et la gentillesse de Ram Beau piquent les reboiseurs comme une aiguille de cactus. Ils exécutent rapidement les ordres de leur supérieur. Aucun ne veut avoir maille à partir avec Ram Beau. Inutile de tricoter une relation teintée d'hostilité avec ce vétéran. Paul regarde l'octomobile. Son immense cabine peut accueillir soixante Crétins. De plus, elle protège ses occupants contre les dangers extérieurs. La cage de verre est recouverte de grillage. Sur le dessus et à l'arrière de l'octomobile, des tourelles équipées de canons à neutrons et de scie à laser se dressent. À l'avant, deux immenses bras articulés servent à dégager le passage. Ram Beau enferme l'aérobus dans le hangar. Entre temps, les jeunes Crétins s'engouffrent dans l'appareil par son issue arrière, juste sous la tourelle. Ram Beau montre à Paul et à Ringo comment utiliser les tourelles. Paul s'installe dans celle qui est située au-dessus de la cabine. C'est le meilleur endroit pour tout voir durant le voyage. Ram prend les commandes du tout-terrain. L'engin démarre et

s'enfonce dans la forêt à l'entrée de laquelle une affiche met en garde les utilisateurs de la forêt :

« Le gouvernement n'est pas responsable des accidents ou des attaques d'animaux sauvages. Si vous pénétrez dans la forêt, assurez-vous d'en ressortir, car personne n'ira vous secourir ».

Cet avertissement ne surprend pas Paul, mais il lui fout tout de même la frousse. Ram Beau a baptisé l'octomobile « la grosse ». En souvenir, dit-il, d'une ancienne compagne. La grosse emprunte un sentier et avance vers le nord. Le travail de Paul et Ringo consiste à couper les arbres ou les branches qui nuisent à la progression de La grosse. Un arbre mort bloque la route. Paul le désintègre à coup de canons. Il pense à son père en appuyant sur la gâchette. Ffeuleuleuleuleu! Ffeuleuleuleuleu! La grosse continue son chemin. Paul voit une forme rouge qui saute de branches en branches. Il reconnaît un singe rouge. Le primate accroupi sur une branche défèque. Il empoigne ses excréments et les lance violemment sur La grosse. La merde termine sa course sur le logo de papier Prout, symbole d'une révolte simienne. Cette attaque effraie un peu Paul ; il réalise le danger de l'expédition de reboisement.

- Écoutez-moi bien les p'tits mecs : les animaux peuplent les bois. Certains représentent une menace pour le Crétin. Les yogis, de la famille des ursidés, ont un pelage verdâtre et des yeux bleus vitreux. Ils demeurent des carnivores plantigrades et attaquent rarement le Crétin. Ils impressionnent tout de même. On trouve une multitude de gobe-cervelles, de vol-œufs qui

nichent dans les arbres. Les woodys, au corps bleu et à tête rouge, les tweety jaunes, les glouglous noirs, les rôderonneurs mauves qui courent aussi vite que le léo-porc, un véloce félin rose à tache noir qui mange des blobs, peuplant la jungle. On reconnaît facilement ce félin à ses oreilles repliées, à son museau aux narines écartées et à sa longue queue tire-bouchonnée. Mais les félinos ne sont pas tous carnivores. Les tonys mangent des plantes et des fleurs, de la fougère, de la rhubarbe et surtout des flocons givrés. Le flocon givré est une petite fleur argentée, très sucré et plein d'acide folique, que l'on trouve en grande quantité dans les bois. Le tony, gros félin à la fourrure violet tigré de jaune, s'en régale. Les animaux dont je viens de vous parler restent plus ou moins dangereux. Cependant, il y a d'autres espèces qui feront de vous des cadavres. Par exemple, le moa constrictor, un gros serpent égoïste qui ne supporte personne dans son environnement. Si vous avez le malheur de violer son territoire, il vous agrippe, s'enroule autour de vous et vous étouffe avec bonheur... Mais le moa est peu de chose à côté des seinspenchés. Ces singes rouges tuent tout ce qui leur tombe sous la main. Ils vivent en tribu et attaquent les Crétins qui osent s'aventurer dans la jungle. Leurs femelles possèdent de gros seins. Elles s'en servent pour assommer leurs proies. Elles deviennent aussi des appâts pour les Crétins car elles attirent les victimes dans un guet-apens où le reste de la tribu saute sur les proies. Le plus horifiant, c'est qu'ils sont crétinophages! Certains scientifiques affirment que les seinspenchés sont le chaînon manquant dans l'évolution du Crétin. FOUTAISE! Le seinpenché

descend de l'arbre et j'ose croire que le Crétin ne descendra jamais aussi bas que ces demeurés de singes rouges!!, termine en criant Ram Beau.

Malgré l'horreur du *modus vivendi* des seinspenchés, ce nouvel univers fascine Paul Con. Il ne peut s'empêcher de faire un parallèle entre la vie dans la forêt et celle dans la jungle urbaine. Il observe les bois. Des vol-œufs jaunes s'envolent, un woody frappe son bec sur l'écorce grise d'un papetier, un jule au pelage roux court devant La grosse. Un glouglou tapi dans la rhubarbe regarde passer le véhicule. Une grosse baraque en tôle ondulée grise apparaît soudain. C'est le campement des reboiseurs.

Deux heures vingt-deux minutes et vingt-deux secondes après le départ de l'orée de la forêt, le convoi arrive enfin. Les jeunes Crétins, exténués par le long voyage, veulent manger et se reposer. En moins de temps qu'il n'en faut pour prononcer recto verso, ipso facto, subito presto, rigolo et gigolo, la troupe de Crétins déchargent La grosse et entrent dans le bâtiment. Au même moment, Ram Beau range l'octomobile dans le garage derrière le camp. Lorsqu'il pénètre dans la bicoque, il trouve tous les jeunes écrasés sur des fauteuils devant le téléviseur.

- Bande de larves! Vous allez déballer vos affaires dans vos chambres!

Ensuite nous souperons et après vous larverez devant cette immonde télévision.

Ram Beau ne répète pas son message. Au bout du salon, on trouve un corridor avec quinze chambres de chaque côté. Chacun des Crétins prend une chambre.

Paul Con vide son havresac sur le lit et met ses vêtements dans la commode. Il range ensuite ses bottes, son havresac et le reste de ses effets dans la garde-robe. Il se rend à la salle à manger située au bout du corridor à l'opposé du salon. Les dernières pièces du couloir sont les douches et les cabinets d'aisance, respectivement à gauche et à droite. Ram a préparé une marmite de poutine, et les reboiseurs apprécient ce frugal repas. Le repas terminé, ils lavent et essuient la vaisselle tous ensemble. Paul sent une atmosphère familiale. Ce bucolique et hygiénique moment rappelle l'armée à Ram. Après cet instant de mélancolie collective, ils regardent un match de bastons à la télé. Puis, la troupe va roupiller.

Au petit matin, les reboiseurs petit-déjeunent dans la joie et l'allégresse. Ram Beau déclare : « Vous avez de la chance, aujourd'hui vous ne plantez pas d'arbres. Je vous amène visiter la grande centrale idioélectrique ». Sur ces paroles, ils s'embarquent dans l'octomobile. La grosse emprunte un sentier, un peu au nord du camp, pour foncer vers l'est. Une trentaine de minutes plus tard, le véhicule débouche sur la route. Paul se sent un peu bizarre. C'est la seconde fois qu'il fait de la route dans un véhicule roulant et non flottant. Il n'est pas le seul, certains jeunes ont le mal de terre. À part ce petit inconvénient, le voyage est paisible. Quatre heures plus tard, une immense ouverture sur le sol perce le désert. Au bord de ce trou béant, la centrale élève ses parois de béton. Paul Con jubile, il voit enfin l'objet de la fierté du peuple crétin.

Ram Beau range La grosse sur le bord de la route déserte comme le désert.

Les jeunes suivent Ram qui les conduit à l'entrée du complexe idioélectrique. Un Crétin en sarrau blanc les accueille. Il conduit la troupe de Ram Beau à un ascenseur. Ils montent à la tour de contrôle et entrent dans une grande salle remplie de cadrants, de moniteurs d'observation et d'écrans d'ordinateur. Des techniciens surveillent le tout. Le guide amène les reboiseurs dans une salle où le plancher et les murs sont vitrés. Ils s'agglutinent sur les parois de la pièce pour bien voir cet impressionnant spectacle. Paul s'allonge sur le plancher transparent et regarde attentivement. Tout le tour du gros ovale métallique, des canons crachent du sable vers le centre qui ressemble à un puits sans fond. Le sable glisse dans ce cône inversé, de la base à la pointe, qu'on ne distingue pas tant le trou est profond. Les parois en shlink permettent au sable de glisser sans user trop vite. Le shlink demeure le métal le plus résistant et le plus léger sur Crête. Guil Do, le guide, déclare aux jeunes :

- Venez, suivez-moi, je vais vous montrer où le sable descend.

Ils reprennent l'ascenseur et descendant, descendant, descendant. Très profondément. Les portes s'écartent, découvrant un frais couloir de béton.

- Par ici!, guide Guil Do en amenant la bande à Ram Beau à l'extrême gauche du corridor gris.

Là, une petite pièce garnie de trois cadrants et d'un ordinateur permet de voir passer, à travers une plaque de verre, tout le sable qui converge vers la pointe du cône.

- Nous sommes à la pointe du cône et tous les grains de sable du désert finissent par passer ici, affirme Monsieur Do.

- Mon œil, il exagère, marmonne Paul.

- Descendons un étage plus bas. C'est là que ça devient intéressant, suggère Guil. L'étage inférieur est le cœur de la centrale, complète-t-il.

La descente reprend de plus belle. Arrivés en bas, ils pénètrent dans la plus grande salle jamais construite par un Crétin. Au centre, une énorme turbine tourne bruyamment.

- Le sable fait tourner la turbine qui fait tourner les rotors qui produisent l'électricité. Sous la turbine, comme vous pouvez le voir, le tuyau récupère le sable qui s'achemine vers des élévateurs qui ramènent le sable à la surface.

On ne manquera jamais d'électricité sur Crête puisqu'il y aura toujours du sable. Il suffisait d'y penser. La visite s'arrête ici car les étages inférieurs sont trop bruyants et demeurent secrets. Mais j'ai tout de même un cadeau pour vous.

D'un coin sombre, Guil Do sort une boîte de carton et il distribue de beaux t-shirts aux couleurs du désert. Sur le devant des maillots, une carte du nord crétin avec des points rouges indiquant les emplacements des centrales idioélectriques. Les jeunes Crétins exultent de joie. Heureux, ils serrent tous la main de Guil Do en quittant la centrale. Dans l'octomobile, Ram Beau déclare à ses troupes :

- Écoutez les p'tits mecs, si je vous ai amenés ici, c'est pour vous montrer un exemple de réussite. Ce type, Guil Do, est un des ingénieurs qui travaillent à la centrale. Il y a quelques années, il était à votre place. Il a été reboiseur.

C'est possible de s'en sortir. Fixez-vous des objectifs! Le reboisement n'est qu'une transition vers une vie meilleure.

Ce soir-là, Paul s'endort en rêvant qu'il retourne à Tontréal et décroche un emploi très payant. Tous les autres glissent dans le même univers onirique. Ram Beau est un bon contremaître. Cependant, il a semé le désir de quitter le camp forestier avant même que les reboiseurs n'aient planté un arbre. Pour lui, les jeunes doivent avoir un but pour sortir du reboisement. Ainsi, certains veulent quitter la profession du reboisement sans l'avoir exercée.

## II

Au petit matin, Paul et les autres sont réveillés par le vrombissement d'un aéronef. L'objet volant bien identifié aux couleurs de la Prout lévite au-dessus du camp forestier. La navette vient livrer les boutures de papetiers. Une porte coulisse sous l'aéronef. Le gros bac à boutures descend tranquillement. Ram Beau fait des signes au technicien de l'aéronef. Il détache ensuite les câbles qui remontent aussitôt dans le vaisseau. Le bordereau électronique de livraison suit le même itinéraire que les boutures. Il atterrit sur la tête de Ram qui l'empoigne violemment et entre son code de réception. Ram foudroie du regard le technicien qui observe le bordereau remonter. Puis les portes se referment et l'aéronef fuit vers la civilisation. Ram regarde les millions de boutures.

- Ouais, les p'tits mecs ont du pain sur la planche! et le ramasse-miette est déjà plein de graines. Hal! Ha ! Ha!, s'esclaffe le contremaître.

Paul arrive en trombe dans le réfectoire. Un petit déjeuner fume devant sa place. Il commence à bouffer les rôties au beurre d'arachnides et les œufs de tweety pochés. Le kofi brûle sa langue. Les autres arrivent avec Ram Beau. Le

silence flotte discrètement tel un pet d'hypocrite. Tous se goinfrent allègrement, sachant que les vacances se terminent en même temps que le petit déjeuner.

- Maintenant, le travail séparera les vrais Crétins des enfants!, beugle Ram.

Vous allez tous prendre un rak à dos et le charger de boutures.

Alors qu'il donne ses ordres, Ram va chercher les fusils-planteurs.

- Le fonctionnement de cet engin est simple : tu prends un petit arbre, tu l'insères au bout du manche et t'appuies sur la gâchette.

Chwououmpe!, fait le fusil-planteur. L'outil plante une bouture là où Ram Beau pointe, à côté du gros bac de petits arbres.

- Maintenant suivez-moi!, lâche Ram Beau en montant sur un engin à quatre roues.

Il démarre et emprunte un étroit sentier. Le quatre roues avance tranquillement. Paul part à sa suite. Il remarque que le véhicule sert de point de ravitaillement puisque l'arrière du quatre roues est divisé en deux : d'un côté un réservoir d'eau potable et l'autre une grosse boîte métallique qui semble être un frigo. Ils marchent deux heures et ils aboutissent à une grande clairière.

- Vous allez vous disperser et me remplir cet espace d'arbres, ordonne le contremaître.

Paul va à l'extrême ouest de la clairière. Il prend une bouture dans son rak à dos, charge son fusil-planteur, actionne la gâchette. Chwououmpe! Il recommence et c'est au son des Chwououmpe que l'avant-midi passe. Lorsque les soleils atteignent leur zénith, la clairière est devenue une pouponnière à papetiers. Paul est fourbu comme la plupart de ses compagnons. L'heure de la soupe sonne. Ram

Beau leur fait signe de s'approcher du quatre roues. Ce midi-là, ils mangent une Ga-spa-chaud, soupe froide et nourrissante, délicieuse, accompagnée de pain.

À la suite du repas, ils marchent encore dans le bois jusqu'à une autre clairière et ils recommencent le même manège. Chwououumpe! Chwououumpe! Chwououumpe! Tout l'après-midi. Le soir venu, les rayons de soleils allongent tranquillement quand les reboiseurs crevés retournent au camp. Là, après le repas, ils regardent la télévision : un sondage démontre la popularité de Yé Con comme meilleur Premier Médiocre des vingt dernières années. Pourtant, le taux de chômage augmente toujours et cinquante pour cent de la population désire que Crête se retire de la Conasse. Zap! Images hallucinées d'une Crétine en bikini se déhanchant sur des rythmes saccadés : Boum! Boum! Chik Chik E Boum! Boum! Boum! Chik Chik E Boum! Zap! L'arrêt de Ytchek pendant que son défenseur reçoit un coup de batte sur le crâne. Ytchek remet la balle en jeu, Ludvide dégage en territoire adverse. L'entraîneur en profite pour faire des changements. Zap! Le gouvernement vient d'adopter une nouvelle loi pour obliger les producteurs de chocolat à changer la couleur de leur produit pour que le consommateur ne le confonde pas avec le fumier. L'association des fumiers s'était en effet plaint du fait que la méprise pouvait être possible entre les deux produits. Zap!...

Paul n'en peut plus. Il va se coucher et pense à son père. Difficile de l'éviter, les médias parlent de ses frasques à tous les jours. Paul subit même une de ses décisions. Il s'endort en réfléchissant à sa présence dans cette forêt. Le programme

de reboisement est un éclair de génie de Yé Con. Quinze ans plus tôt, alors qu'il était encore chef d'une centrale syndicale, il a eu l'idée de faire du reboisement. Le concept lui est venue lorsque des membres du syndicat se sont plaints de la productivité des jeunes. En effet, les jeunes plus productifs menaçaient de prendre leurs places. Yé avait contacté à ce moment le grand patron, Jil Prout, des papiers Prout, pour lui suggérer de remplacer les arbres qu'il utilisait dans la production de papiers de toutes sortes. Yé Con élabora alors l'idée des camps forestiers. Le concept de reboisement possédait aussi une dimension écologique qui faisait de Jil Prout un bon citoyen corporatif. En plus, en catimini, ils incluaient dans la convention collective une clause envoyant les travailleurs avec le moins d'ancienneté travailler dans les camps forestiers.

Douze ans plus tard, Jil Prout signait une entente de partenariat avec le gouvernement. En effet, la compagnie Prout n'a plus de travailleurs qui reboisent la forêt. Les retraites et les compressions de personnel ne permettent plus à Prout de payer des gens pour reboiser. Ainsi, la compagnie offre au gouvernement le droit d'utiliser ses camps et fournit même le contremaître au reboisement en retour de quoi le gouvernement paie des jeunes sans-emploi pour reboiser les forêts que dépouille Prout. Cette entente fut signée avec Yé Con, alors Médiocre du Travail. Trois ans plus tard, ce même Yé Con condamne son fils, Paul Con, à reboiser pendant six mois.

Buzz! Buzz! Le réveille-matin sonne bruyamment. Paul se réveille inondé de sueurs. « Les pires cauchemars, c'est la réalité qui nous les offre », dit-il en soulevant péniblement son corps endolori par le dur labeur de la veille. Paul s'apprête à vivre une journée similaire à la précédente et à la suivante. Pendant trois mois, il vit la même routine : marcher dans les bois, Gauche! Droite! Gauche! Droite!, planter des petits arbres, Chwououmpe! Chwououmpe!, regarder la télé, Zap! Zap!, dormir, Ron! Ron!, marcher dans les bois, Gauche! Droite! Gauche! Droite!, planter des petits arbres, Chwououmpe! Chwououmpe!, regarder la télé, Zap! Zap!, dormir, Ron! Ron!... La monotonie provient de la répétition qui abrutit à force de se répéter.

Au fil des semaines, Paul devient le plus rapide et le plus habile planteur de boutures au sud du pôle nord. La chaleur incessante écrase les reboiseurs, mais Paul maintient l'inférieure cadence. Il n'oublie pas le plus judicieux conseil de Ram Beau : « Hydratez-vous! Putain! Hydratez-vous! Bon sang! ». Paul consomme beaucoup d'eau et de Ga-spa-chaud le midi. Cet après-midi-là, l'aéronef de livraison des boutures vient décharger un bac dans une clairière à l'est du camp. Les soleils tapent fort, leurs rayons brûlent la peau des reboiseurs. De la sueur coule dans les yeux de Paul. Ça chauffe. Ram Beau semble inquiet lorsque plusieurs tweety's s'envolent brusquement. Au même moment, Ringo tombe mollement, frappé par l'insolation et la déshydratation. Ces deux assaillantes assènent leur coup sans pitié. Elles tuent dans l'indifférence. Elles sont de loin les

pires ennemis des reboiseurs, croit Paul. Deux autres planteurs viennent prêter main forte et main faible au pauvre Ringo.

Soudain, les seinpenchés attaquent. Hi! Hi ! Hi! Hi!Hi!!!!!!!, retentissent leurs cris. Une bande de trente apparaît, entourant la clairière. Ils sautent sur les Crétins. Quatre singes rouges empoignent les sauveurs de Ringo qui n'ont même pas eu le temps de constater son décès. Une femelle frappe l'un d'eux sur la tête. Assommé, il ne peut se défendre quand la femelle lui crève les yeux à coup de mamelons durs comme de la roche. Simultanément, l'autre bougre subit la sodomie de deux assaillants alors que le quatrième seinpenché défonce le crâne de Ringo pour lui manger la cervelle. Un gros singe mâle surgit devant Paul. Il lui saute au cou pour l'étrangler. Paul appuie sur la détente de son fusil-planteur. Chwououmpe! Un œil de son attaquant explose alors que la bouture se fixe dans le globe oculaire. Le seinpenché lâche instantanément Paul qui prend son outil par le canon et frappe l'animal dans les parties génitales. Le singe tombe sur le ventre en gémissant et en se tenant les testicules et l'œil. Paul recharge son arme et tire dans le derrière de la bête. Il recommence en visant sa tête. Une bouture se fiche sur le crâne du primate qui cesse alors de grouiller.

Au loin, Paul voit Ram Beau assailli par deux autres bêtes rouges. Ram dégaine son égalisateur et appuie sur la gâchette. Le rayon laser bleuté éclate la tête du premier assaillant. L'ancien militaire empoigne son sabre-laser. Instantanément, la lame verte apparaît. Ram frappe le deuxième primate. Le sang

jaune du singe coule de ses tripes répandues sur le sol. Les autres reboiseurs défendent chèrement leur peau. Ram et Paul courent à leur rescousse. Ram tire sur un groupe de singes, tout en découplant un autre seinpenché avec son épée-laser. Paul crie à s'en rompre les cordes vocales : « THAÏYO! THAÏYO! Sus à l'ennemi! » Devant une telle résistance, les seinpenchés prennent finalement la fuite. Le sang jaune coule trop.

Ce soir-là, les reboiseurs regardent tout de même la télé. 4-3. Le score du match de bastons demeure sans équivoque. La télévision retransmet la partie en direct. 4-3 songent les rescapés de l'attaque des seinpenchés. 3 pour les singes rouges, 4 pour les Crétins. Les chiffres mentent. Les reboiseurs ont perdu. Ils ont perdu trois des leurs. Tués par les primates. Soudain, Ram Beau bondit de son siège. Il empoigne la télécommande et il éteint le téléviseur. « C'est l'heure de la fable de l'oncle Ram », lâche le contremaître. Paul regarde Ram, des points d'interrogation dans les yeux. Ils entourent Ram. Assis sur le sol, ils forment un cercle.

- Le Crétin est un singe rouge pour le Crétin. Je sais que c'est dur de perdre des camarades au combat. Je l'ai vécu. Cependant, le Crétin est un seinpenché pour le Crétin. Pourquoi est-ce que je vous raconte cela? C'est simple. Les singes rouges n'ont pas toujours été des animaux violents et sanguinaires. Les singes vivaient paisiblement dans la jungle, puis les Crétins ont commencé à exploiter les papetiers. Jusque-là les seinpenchés demeuraient encore d'inoffensifs animaux. Je le sais, j'en ai déjà caressé un!

Un murmure s'élève dans le grand salon. Les reboiseurs ne croient pas la dernière affirmation de leur contremaître. Après tout, les singes ont tué trois Crétins comme eux.

- Écoutez les jeunes! C'est le Crétin qui a civilisé le singe rouge! Et la cause de ce mal est cet appareil, dit-il en pointant dramatiquement la télévision. Quand c'est arrivé, vous étiez encore tous en couche. J'étais dans l'armée à l'époque. La compagnie Prout avait fait appel à nos services parce qu'une équipe de reboiseurs avait été attaquée par des singes installés dans un camp forestier. Dans le temps, les camps n'étaient pas blindés et les singes avaient réussi à pénétrer dans le chalet. Ils avaient tout saccagé. Ils ont bouffé la nourriture. Mais ils ont surtout regardé la TÉLÉVISION! L'intelligence des primates est limitée. Ils ont singé ce qu'ils ont vu à la télé. Les singes rouges sont devenus des barbares, de vraies bêtes sauvages. Ils se sont même battus entre eux pour la télécommande. Ceux qui singeaient le mieux ce qu'ils avaient vu ont gagné. Nous sommes arrivés, le mal était fait. Les singes étaient contaminés. C'est avec beaucoup de peine qu'on a réussi à les chasser de l'endroit. Nous aurions dû les exterminer. Ils sont partis se reproduire et transmettre ce qu'ils savaient à leurs petits et ainsi de suite jusqu'à nos jours.

À la suite de cette terrifiante histoire, tout le monde va dormir. Des cauchemars troubent leur sommeil. Paul voit son père dirigeant une armée de singes rouges attaquant Tonréel. Les primates mettent la ville à feu et à sang. Les

seinpenchés violent tout le monde. Ils exécutent les ordres de Yé Con qui ne cesse de rire aux éclats comme un singe : HiHiHi!!!!!! AaaaaHa! Non! Au secours!, crie Paul au moment où les soleils se lèvent. Ram accourt dans sa chambre pour le secouer. «Réveille-toi p'tit mec! ». Paul ouvre les yeux et voit le rassurant visage de Ram Beau. Le crâne rasé, duquel descend une longue cicatrice passant sur sa joue droite et arrêtant sous son menton, effraie Paul. Un sourire troué par la dure réalité d'avoir mangé des volées tente de réconforter un Paul terrifié par un cauchemar plus vrai que le réel. Paul reprend son calme. Il a la curieuse et désagréable impression de ne pas avoir dormi de la nuit.

La vie reprend son cours rapidement dans un camp forestier. Les reboiseurs petit-déjeunent dans le brouhaha le plus complet. On boit du kofi tout en s'esclaffant des taquineries. On se lance même des œufs de tweetys. L'atmosphère baigne dans l'insouciante allégresse.

La vie reprend son cours rapidement dans la forêt. Les seinpenchés mangent les cadavres des trois Crétins dans le brouhaha le plus complet. On boit de l'hémoglobine tout en taquinant son prochain. Les singes se lancent des organes de Crétins. L'atmosphère baigne dans le sang de Crétin et dans l'insouciante allégresse.

L'aréonef arrive au-dessus du camp. Une nacelle descend tranquillement du vaisseau. Trois hurluberlus arrivent dans la jungle. Ils ont la crête noire. Ram sourit

en voyant ses trois nouvelles recrues. « Bienvenue en enfer messieurs », déclare Ram. « Je suis Ram Beau votre contremaître. Vous allez travailler sous mes ordres. Suivez-moi!».

Ils entrent au salon. Ram leur assigne des chambres et les amène dans la grande salle à manger où le petit déjeuner fait toujours rage. Paul avale son kofi de travers. Il reconnaît les trois types qui suivent Ram Beau.

- Sacré nom d'une tête de nœud! Han, Bara, Bo! Salut les mecs! Bienvenue en enfer! Dans mes bras!, achève Paul en faisant l'accolade à ses trois amis.
- On s'est dit que tu devais t'emmerder alors on est venu t'aider à planter des arbres, affirme Bara.
- Ce n'est pas ça du tout. On s'est inscrit à un programme gouvernemental pour jeunes diplômés. Dans la publicité télévisée de ce programme, on promettait de nous trouver un emploi rémunérateur à la mesure de nos compétences. On nous a catapultés ici, raconte Han Kriss.
- Je le savais que j'étais bon à quelque chose dans la vie, déclare Bo Zoo.
- Elle est bien belle votre histoire, mais vous devriez bouffer car la journée sera longue, suggère Ram.

Han, Bo et Bara exécutent la suggestion à coups de mâchoire. Ils la noient aussi dans le kofi. Paul leur raconte l'attaque des seinpenchés. Il parle aussi de la vie au camp et de la soirée télévisuelle quotidienne. Paul parle, parle. Ils se retrouvent dans la clairière où a eu lieu l'attaque des singes rouges. Ils plantent des boutures. Paul parle.

La journée passe à une vitesse folle. Les ombres s'allongent, les soleils se ruent paresseusement derrière les arbres et descendent vers leurs couches. Les reboiseurs retournent au camp. Rude journée, particulièrement pour les trois recrues. Tout le groupe ponctue l'arrivée au camp d'un Yahou! Ils prennent place dans la salle à manger, boivent de l'eau et discutent calmement. L'odeur appétissante de la poutine chatouille les narines. Ils mangent avec plaisir et appétit. Han, Bo et Bara en redemandent. Ils placent la vaisselle sale dans le lave-vaisselle. Une fois leur corps rassasié, les reboiseurs nourrissent leur esprit devant le téléviseur.

Paul et ses amis demeurent dans le réfectoire. Paul les avertit : « Ici la télé est le cordon ombilical qui nous unit à notre mère société. Je ne l'ai jamais regardée autant que depuis mon arrivée dans cette jungle ». « J'ai un petit remontant », ajoute-t-il en partant vers sa chambre. « Suivez-moi! », ordonne Paul. « La réalité est une illusion due à un manque d'alcool, rococo est ce qu'il vous faut», pousse-t-il déclamant le slogan publicitaire du grand distillateur. Bara Tin enchaîne :

- C'est ça de la publicité : un message profondément vide, mais une surface accrocheuse. Ça me donne soif! Allez verse-m'en un verre qu'on s'éclate!

Bo referme la porte derrière lui, pendant que Paul remplit quatre verres. Ils s'empressent de les avaler. Ils désirent toujours vérifier la véracité de la publicité. Chaque fois, le rococo coule à flots. C'est ça la vérité sur cette publicité. Elle devrait se lire comme suit : « Rococo coule à flots, nos profits voguent sur ces mêmes

flots». Les quatre amis ne pensent pas à cela, trop occupés à boire et à s'amuser. Ils discutent énergiquement. Leur dernière rencontre date, tout de même, de trois mois.

Ils s'envoient un autre verre derrière la cravate même s'ils n'en portent pas. L'alcool embrouille les esprits et les échauffe. La discussion dérape vers le social. Bara part le bal de la critique :

- L'avenir est sombre comme le trou de cul d'un singe! Y en a pas d'emplois pour nous. Vous voyez ben! On est dans le fin fond d'la jungle crétine. Derrière chaque arbre nous attend une bête féroce... On peut claquer dans cet enfer sans que personne le sache. Pour avoir un job, faudrait qu'on ait entre 30 et 50 ans, ben y nous reste cinq, six ans à prendre.
- T'exagères! Pour trouver un poste payant faut avoir entre 44 et 46 ans. Plus jeune, t'es pas assez bon et expérimenté pis après t'es trop vieux et trop con. À moins d'avoir de très bons contacts haut placés ou mieux d'avoir étudié dans un domaine de pointe. De toute évidence, c'est pas le cas de personne ici, lâche Han.
- Moi, j'ai cessé de me demander ce que ma planète peut faire pour moi, je me demande plutôt ce que je peux faire pour elle. Je l'ai découvert. J'ai la solution, solution, solution, solution, accroche Bo Zoo le regard vague et vide, visiblement ivre.
- Révolution! Révolution! Aux armes camarades! Laissez la place à la jeunesse!, s'énerve soudainement Bo. La fédération Conasse est au service

des exploitants du peuple. Sortir Crête de Conasse, c'est rendre sa liberté et sa dignité aux Crétins, à boire... à boir.. hips!

- Excellente idée! On tire dans le tas puis on entre au bunker pis on dirige Crête. T'es trop soûl. Arrête de boire ou cesse de dire des bêtises, dit Paul . Les regards de Han et de Bara s'illuminent. Voilà la solution. Ils boivent un coup. Un groupe de révolutionnaires amène le peuple à sa suite pour changer le monde. C'est beau, c'est beau, c'est beau la vie. Ils avalent un autre verre. Bara va chercher une bouteille de rococo dans ses affaires. Complètement ivres, ils forment le G.L.C., le Gang de la Libération de Crête. Il ne faut pas confondre le G.L.C. et le G.L.C. Le second, le Groupe des Loufoques Comiques, anime des fêtes. On y retrouve des clowns, des saltimbanques, des magiciens et des contorsionnistes. Peu importe ce G.L.C. , Paul et les autres fondent le leur, histoire de combattre la bêtise crétine. Ils s'endorment dans la chambre de Paul.

La levée du corps est difficile le lendemain d'un événement historique comme celui-là. L'autoritaire visage de Ram Beau effraie au petit matin. Les ordres qu'il crie retentissent dans les crânes des révolutionnaires :

- Vous n'êtes pas dans un camp de vacances! Debout! Debout! Allez vous préparer. Vous aurez à faire à moi bande d'ivrognes. On ne boit pas quand on est sous mes ordres. J'espère que je n'aurai pas à le répéter!

Paul et les autres boivent plus qu'ils ne mangent pendant ce petit déjeuner. Le kofi brûle leur langue épaisse. Tout le G.L.C. a mal aux cheveux. Cette journée promet d'être longue, pense Paul. Puis, ils partent vers une nouvelle clairière à reboiser.

Cette clairière est encore plus loin que les autres lieux de reboisement déjà conquis par la troupe de Ram Beau.

Quelques singes rouges osent montrer leur sale tronche. Ram Beau les désintègre à coup d'égalisateur. Ils ne viendront pas lui faucher d'autres guerriers du reboisement. Pendant ce temps, les jeunes Crétins peinent sous l'écrasante chaleur. L'air est chargé d'humidité tout comme les aisselles des reboiseurs fourbus. Heureusement, ils terminent cet interminable jour beaucoup plus tôt. Ils n'ont plus de boutures. Ils retournent au camp dans l'allégresse. Le repas du soir permet à tout le monde de se rassasier de poutine. Puis, ils passent tous au salon. Tous ? Non, Ram Beau garde le G.L.C. à ses côtés. Il enguirlande ses membres, particulièrement Paul :

- T'es pas un nouveau ici! En plus, t'es le plus doué. Tu donnes un mauvais exemple à ceux qui ont la fainéantise pendue au bout du nez. T'es intelligent et il te reste seulement trois mois à purger ici. Fais pas le zouave! On sait jamais, ils pourraient te garder ici un autre six mois. Ils en sont capables J'en ai connus qui ont passé un an et demi dans la jungle. Tiens-toi peinard et tout ira pour le mieux, suggère fraternellement Ram à Paul.

- Je n'ai pas l'âge d'être peinard, comme tu dis, mais je vais suivre ton conseil. Je n'ai pas envie de moisir plus longtemps qu'il ne le faut ici.

Ram quitte le réfectoire pour aller au salon. Il s'écrase dans son fauteuil. Après quelques minutes, il somnole. Pendant ce temps, Paul, Han, Bo et Bara discutent

des actions qu'ils prendront dans le futur. Des actes terroristes sont au menu du G.L.C. La révolution baignera dans le sang. Bara Tin met le feu aux poudres :

- L'oppression est grande! Prout nous exploite! Le gouvernement nous exploite! L'école nous a opprimés! Victimes de la génération qui nous précède, nous sommes immolés sur l'autel de la bêtise!

- Ça veut faire la révolution, mais ça se pose comme victime. Où est-ce que tu t'en vas avec tes balivernes? On fera la révolution quand on ne sera plus à la merci de tout le monde, quand de victime, on deviendra prédateur. Un prédateur attaque sa proie. Notre proie est l'ordre établi par la bêtise des générations précédentes! La gauche au droitier! La droite au gaucher!, clame Paul.

- Ouais!, font Han et Bo.

- Tu sais parler toi! T'es pas con, confirme Bara.

- Avant d'aller plus loin, je crois qu'on devrait émettre un manifeste du G.L.C., propose ensuite Han.

- Je seconde la motion, renchérit Bo Zoo.

- Moi, je propose qu'on ne tienne plus de réunion ici. Les murs ont des oreilles, les planchers ont des nez et les plafonds ont des nichons, déclare Bara le roi du baratin.

- Je seconde la motion, renchérit Bo Zoo.

L'assemblée est ensuite levée à coups de bâillements. Un révolutionnaire fatigué n'est jamais efficace. Ils vont donc dormir dans les bras de Féé morte.

Le lendemain, le labeur quotidien continue. La routine reprend le contrôle de ce récit le temps d'un paragraphe. Les reboiseurs marchent dans les bois. Gauche! Droite! Gauche! Droite! Ils plantent des petits papetiers, Chwououumpe! Chwououumpe! Ils regardent la télé, Zap! Zap! Ils dorment, Ron! Ron! Les reboiseurs marchent dans les bois. Gauche! Droite! Gauche! Droite! Ils plantent des petits papetiers, Chwououumpe! Chwououumpe! Ils regardent la télé, Zap! Zap! Ils dorment Ron! Ron! Ainsi filent les trois derniers mois de peine.

La veille de leur retour à la civilisation, le soir tombé, la troupe fait un grand feu de joie. Assis sur le sol, ils entourent les joyeuses flammes. Elles crépitent d'allégresse, comme les jeunes Crétins heureux de retourner parmi les leurs. Quand on est loin de sa société, on s'en ennue, quand on est dedans, on veut la quitter. Ils bavardent tranquillement savourant l'air de la jungle. Les feuilles des papetiers bruissent au vent.

Ram Beau tient un extincteur. « On est venu reboiser la forêt, on ne l'incendiera pas », dit-il simplement. Ils boivent du kofi. Ça réchauffe. Paul se lève :

- J'aimerais remercier Ram Beau, le meilleur contremaître en reboisement que je connaisse. Sans lui, notre séjour dans la jungle aurait été plus long et dangereux. Merci pour tout, déclare Paul Con.
- C'est un M, un E, un R, c'est un C avec un I rassemblez toutes ces lettres vous y trouverez MERCI! MERCI! MERCI! MERCI! MERCI RAM BEAU!, chante la troupe.

Ram Beau verse une larme. Il est ému. C'est la première fois qu'une troupe de reboiseurs l'apprécie. Même dans l'armée, il n'était pas aimé. Après tant d'émotions, il éteint les tisons, c'est l'heure des Ron! Ron!

Le matin arrive tel un cheveu sur la Ga-spa-chaud. Les Crétins petit-déjeunent en vitesse. Ils préparent leurs bagages dans la hâte de retrouver le monde civilisé. Ram Beau dirige ensuite les opérations de nettoyage du camp. Il faut laisser le camp propre pour la prochaine équipe de reboisement. Les reboiseurs dépoussièrent, balaiet et lavent les planchers. Ram Beau sonne le départ :

- Allez! bande de bons à rien, montez à bord de La grosse et plus vite que ça, que je vous ramène en société!

Ils montent à la vitesse de l'éclair, non par excès de zèle, mais par empressement de retrouver Tonréel, leur cité. Avant de démarrer le contremaître s'adresse à sa troupe :

- Essayez de garder le sourire et de bons souvenirs de votre séjour dans la jungle. Si vous n'en conservez pas, il vous restera au moins des ampoules et des courbatures. Servez-vous de ce que vous n'avez pas appris ici pour devenir un bon citoyen.

Sur ces belles et profondes recommandations, l'octomobile part dans le même sentier d'où elle venue six mois plus tôt. Paul pense à Ringo, mort dans la jungle, il songe aussi à Yvo Mi qui a un emploi, à leurs deux destins opposés. Le

véhicule continue sa route. Soudain, au milieu du chemin, un corps crétin bloque le passage. Le cadavre porte l'uniforme orangé des travailleurs d'Idio-Crète, la grande entreprise idioélectrique. Ram Beau immobilise l'octomobile. Il descend du gros tout terrain, dégaine son égalisateur et s'approche du cadavre. Il se penche pour voir le corps. Porté par une liane, sorti de nulle part, un seinpenché vient percuter l'arrière-train de Ram Beau. Le choc projette le contremaître sur le sol. Il échappe son arme. Une douzaine de singes rouges sortent des buissons jaunâtres et foncent vers l'octomobile. L'assaillant de Ram Beau lui saute dessus. L'ancien militaire ne peut l'éviter. Le singe l'écrase et lui coupe le souffle. Les Crétins referment la porte de La grosse juste à temps. Les seinpenchés frappent dans le grillage tandis que la bête empoigne la tête d'un Ram Beau étourdi. Il frappe la tête du Crétin sur une grosse racine. Vlan! Vlan! Dans sa tourelle, Paul assiste à la scène, impuissant. Il ne peut tirer, le puissant rayon du canon risque de désintégrer le singe et son compagnon du même coup. Le jeune Crétin prend une décision. Il sort de la tourelle par sa sortie de secours et tombe nez à nez avec un des singes. Il enfonce deux doigts dans les narines de l'animal et fait alors passer le seinpenché par-dessus son épaule. Paul voit le singe s'écraser lourdement sur le toit de l'octomobile. Sans perdre de temps, il saute à pieds joints sur le scrotum du singe, puis, à coups de talon, il achève d'écrabouiller les testicules de la pauvre bête. Paul la laisse là, gémissante, et s'élance à la rescousse du contremaître. Après avoir assommé sa victime, le singe empoigne un gourdin pour lui fracasser le crâne. Paul attrape l'égalisateur et tire. L'épaule et le bras du seinpenché explosent. Il se retourne vers son agresseur. Paul tire à nouveau. La tête éclate telle une pastèque

trop mûre. Paul crie à s'en rompre les cordes vocales : « THAÏYO! THAÏYO! Sus à l'ennemi! ». Il tire sur la douzaine d'animaux cramoisis. Devant une pareille résistance, les seinpenchés prennent finalement la fuite.

Ram Beau retrouve tranquillement ses esprits éparpillés sur le sol de la jungle. Paul l'aide à se relever.

- Hé bien... je t'en dois une, petit. J'ai failli y passer. Cet enfoiré de singe allait m'éclater la tronche, chuchote Ram

Le visage tuméfié, les oreilles enflées, le vétéran fait peine à voir. Ils entrent dans l'habitacle du tout terrain. Ram s'allonge sur une banquette. Han prend le volant de l'octomobile alors que Paul regagne son poste dans la tourelle. Le véhicule reprend sa route vers l'orée de la forêt.

Ils arrivent rapidement au hangar situé à l'entrée de la jungle et transfèrent les bagages du vétuste tape-cul dans le très confortable salon climatisé. Ram Beau retrouve sa forme en prenant le contrôle de son bus. Les reboiseurs sourient de béatitude. Ils sont contents de quitter la jungle et ses dangers. Ils reprennent la route vers la cité. L'aérobus file sur l'air. Paul réfléchit à la dernière attaque des singes rouges. La conclusion le frappe de plein fouet : c'était de la violence gratuite. Quelle chance! D'ailleurs, la violence demeure la seule chose gratuite sur la planète. Paul observe le désert. Au loin, des gogols volent, des cactus pointent à l'horizon. Le climatiseur souffle un air pur et frais. Cela soulage de l'accablante

chaleur. Après six mois passés à suer dans les bois, les reboiseurs apprécient grandement ce premier contact avec le luxe de la civilisation.

L'aérobus flotte au-dessus du bitume et traverse à vive allure les villes et villages de Crête sur la route du nord. Chiparlebonbout, Cagoule, Twitville, Chômagin et finalement Trois-Dunes. L'euphorie s'empare des jeunes Crétins à l'approche de leur métropole. Tout à coup, les buildings pointent le ciel, des graffitis recouvrent les murs, des détritus jonchent la rue, un épais nuage gris pollution flotte : ils entrent dans Tonréel. Hip! Hip! Hip! Hourra! s'époumonent les passagers de l'aérobus au couleur de la Prout. Le véhicule glisse vivement vers le siège social de la grosse papetière.

Le moteur ronronne encore que les ex-reboiseurs sont déjà sortis du bus. Ils prennent leurs bagages dans la soute. Ram Beau a juste le temps de crier :

- La compagnie vous postera votre rémunération!

Paul, Bo, Han et Bara restent là, ébahis par la vitesse à laquelle ont disparu leurs compagnons. Ils quittent leur siège calmement et ramassent leur havresac. Ram Beau salue Paul : « Bonne chance dans ta nouvelle vie », dit-il, « n'oublie pas p'tit mec si t'as besoin de n'importe quoi contacte-moi, j't'en dois une ».

- Merci, salut, souffle Paul.

Le quartette quitte Ram Beau. Paul et ses amis marchent. L'air malodorant et pollué de la cité remplit les poumons des ex-reboiseurs. Ils sont heureux de retrouver le bitume, le béton, l'acier, l'aluminium, le plastique et le polystyrène de

Tonréel. Surtout Paul. Les six mois passés dans la jungle lui ont paru aussi longs qu'un siècle. Il hume les odeurs de la ville, il voit ses citoyens, il entend ses bruits, il sent le vent urbain sur sa peau. Les rayons des soleils illuminent la métropole.

Cette promenade mène chacun des membres du G.L.C. à son logement. Paul flotte sur un nuage de bonheur. Ça soulage de retrouver le doux confort de son foyer. Il enfile son pyjama et ses pantoufles. Au micro-ondes, il fait chauffer une poutine surgelée. Il allume son téléviseur et s'installe dans son fauteuil avec son plat fumant. Hum... La vie est belle! C'est l'heure du journal télévisé. Le Crétin lit les nouvelles : « Le Premier Médiocre fête aujourd'hui son soixantième anniversaire de naissance. L'honorables Yé Con demeure en bonne condition physique. Malgré ses soixante ans, il s'adonne au vélo de montagne, au parachutisme et aux échecs. On le voit souvent arpenter les corridors du Parlement au pas de course. On l'aperçoit ici donnant une réception à sa résidence à l'occasion de son anniversaire. Sa compagne, Pichou, reste fièrement accrochée au bras de son mari ». Zut!, pense Paul, « j'ai oublié ». Passer six mois dans la jungle et revenir le jour de l'anniversaire de son père. C'est le comble! Encore plus lorsqu'un imbécile lecteur de nouvelles s'inquiète de la condition physique d'un politicien. « La santé mentale, l'équilibre affectif et l'état psychologique du Premier Médiocre sont plus importants que sa capacité à effectuer des redressements assis à l'âge de soixante ans! », enrage Paul. Zap! Il change de chaîne.

Il arrête son choix sur RDA, le Réseau Des Arrestations. Vingt-huit heures sur vingt-quatre, on présente des arrestations en direct de dangereux criminels. On assiste, à l'écran, à la mise aux arrêts d'un type qui vient d'assommer un caissier de dépanneur pour partir avec le contenu de la caisse. Les policiers matraquent joyeusement le pauvre voleur. Un des policiers lui passe les menottes pendant que l'autre continue de le frapper. Les deux gardiens de la paix relèvent le contrevenant. Le reporter lui tend le micro. Le visage tuméfié, la bouche ensanglantée, un œil au beurre noir, l'escroc parle difficilement :

- La violence, c'est du tape à l'œil! D'la violence gratuite... c'est tout ce qui reste de gratuit!
- Plus maintenant, parce que t'auras une amende en plus d'aller en prison, lâche un des policiers.

Pourquoi tant de haine? songe Paul. Zap! Il change de chaîne.

Il arrête définitivement son choix sur Musikpluche. La télévidiot en stéréo. Pas de dépense intellectuelle. Pas d'analyste de la condition crétine. De la musique. De belles images. Sauterelle Mouillante, la plantureuse animatrice vêtue d'un pantalon de cuir noir et d'une moulante camisole blanche, sautille à l'écran. Elle se trémousse langoureusement en pointant ses seins vers les téléspectateurs. Ses lèvres, percées d'anneaux argentés, laissent passer un flot de paroles incohérentes. Jouant celle qui connaît la musique, elle présente des clips. Par bonheur, elle ne parle qu'une minute par demi-heure! Elle cède enfin sa place aux vidéos. Deux danseuses apparaissent habillées de petits bikinis vert lime. Elles se

déhanchent, perchées sur d'immenses cylindres vert lime. Deux bouteilles de broue à la limonade sortent de nulle part. BURP! La seule vraie limonade véritable pour jeunes adultes! Suit ensuite une série de clips. Paul Con s'endort, ne terminant pas sa poutine.

Paul plonge dans un univers onirique. Un singe rouge saute sur Sauterelle Mouillante. Il la déshabille violemment. L'animatrice s'avère être un mâle. Pas n'importe lequel, Ram Beau se cache derrière les traits de la jeune fille. Il empoigne un micro qu'il enfonce dans l'arrière-train du seinpenché. Sous la pression, la tête saute comme un bouchon. Laissant couler de la BURP du singe rouge. Le liquide vert lime forme une épaisse mousse qui ne cesse de déborder du seinpenché. La pub inonde les ondes, le produit inonde le monde. Ram Beau se noie dans la broue à la limonade. Le raz-de-marée de BURP recouvre Crête qui devient la première vraie planète limonade véritable pour jeunes adultes! Seul hic, la divine broue a noyé tous les Crétins. Il ne reste plus que de la mousse et des bulles à la surface de Crête.

TWILLI! TWILLI! TWILLI! La retentissante sonnerie du vidéophone réveille Paul. Il sort abasourdi de son cauchemar. Il est à peine huit heures du matin. Paul lève difficilement sa carcasse pour aller prendre l'appel. Il décroche. Le visage rond de Han apparaît.

- Dépêche-toi, on vient te chercher dans dix minutes. On va louer un local pour le G.L.C. qui pourra commencer ses activités.

- Ouais..., balbutie Paul.

Han raccroche. Paul se retrouve devant un écran blanc. Il éteint l'appareil et prend une douche. L'eau, c'est la vie. Le jet de la douche l'asperge du fluide vital. L'eau glisse sur le corps de Paul et achève de l'éveiller. Une fois bien lavé et le plein d'énergie fait, il assèche son corps avec une serviette de ratine rouge. La sonnerie du vidéophone retentit une nouvelle fois. Paul enroule la serviette autour de sa taille et court répondre.

- En voilà une tenue pour répondre au vidéophone!, lâche son père en le voyant.

- Bonjour Yé. Joyeux anniversaire. Pardonne-moi, je n'ai pu aller à ta fête hier. Je suis revenu du camp de reboisement fourbu! Mais j'ai un cadeau pour toi. Mon séjour dans la jungle m'a permis de trouver ma voie. Je sais ce que je veux faire de ma vie.

- Heu... Je... Je suis heureux de l'entendre. Pour ce qui est de ma fête, tu n'étais pas invité. Pichou avait seulement invité mes amis et les amis du Parti qui sont les mêmes personnes... Nous, du gouvernement, voulons savoir quel métier servira à garnir vos coffres... Heu... excuse-moi, déformation professionnelle. Je veux dire, qu'as-tu décidé de faire pour gagner ta vie?

- Tout d'abord, je ne veux pas gagner ma vie, je veux la réussir. Ensuite je veux changer le monde et je ne peux te dire comment je le ferai car c'est une surprise que je te réserve.

- Ah! Bon... Je... Je suis quand même content et fier de toi, mon fils. On se rappelle, je n'ai plus le temps de te parler, je dois aller au Conseil des Médiocres. Allez, à la prochaine.

La culpabilité force Yé Con à prendre des nouvelles de son fils. « Pour une surprise, ce sera toute une surprise, vieux débile », dit à haute voix le fils du Premier Médiocre. Paul enfile ses vêtements et ses bottes. Il petit-déjeune en vitesse et descend au rez-de-chaussée de l'immeuble attendre ses amis. L'attente est courte comme la mèche d'un bâton d'explosif. Un bolide bourgogne flotte en trombe jusqu'à lui. L'aérochar atterrit et la portière glisse pour laisser entrer Paul.

- Salut Paul, envoie Yvo Mi.

- C'était plus simple de demander à Yvo de nous accompagner plutôt que de le faire à pied ou en métro, lâche Han.

- Allez monte! On a pas de temps à perdre, dit Bara.

Paul s'assied aux côtés de Bo Zoo qui a le regard hagard. La bagnole démarre et part sur les chapeaux d'ailerons.

Yvo Mi ne se doute pas qu'il aide un mouvement révolutionnaire à trouver un local pour établir son quartier général. En deux temps trois mouvements, ils dénichent un endroit exceptionnel. L'entrepôt se trouve dans un ancien quartier industriel plutôt désaffecté. Pour une bouchée de pain, le propriétaire loue son immeuble à cette bande d'hurluberlus. L'édifice en brique rouge compte deux étages. On peut y entrer par une porte sur le devant à gauche ou par la grande porte de garage à droite. À l'intérieur, dans un vaste rez-de-chaussée, on trouve à

l'extrême gauche un petit local vitré derrière lequel monte un escalier. Le second étage reste moins grand que le premier mais comprend deux bureaux, une salle de conférence, un réfectoire et trois salles de bain.

- Super!, s'exclame Bara.
- On va pouvoir donner des super boum ici, déclare Bo.
- Ah! Oui?, interroge Yvo.
- Bon, si on allait casser la croûte!, suggère Han.
- On pourrait aller chez moi, dit Paul.

Clé en main, ils partent casser la croûte.

Ils arrivent chez Paul et commandent le repas chez S'tatroce. La livraison est gratuite à ce restaurant. Dix minutes plus tard, cinq poutines fumantes et une immense croûte atteignent la table. Paul sort la masse pour casser la croûte. Il frappe à plusieurs reprises sur le gros cercle de pâte cuit et sec qui se brise en morceaux. Les convives prennent des parties de croûte et les trempent dans la sauce à poutine. La pâte ramollit donc pour s'emplir de la saveur de sauce brune. Hum. Un pur délice. Au dessert, Paul sort une boîte de Marilyn Manson. Le Marilyn Manson est un petit gâteau rouge, glacé blanc, fourré de crémage noir. Tout le monde en raffole même si c'est de mauvais goût.

Ce soir-là, au 666 rue Des Foutaises, se tient la première réunion officielle du Gang de Libération de Crête. On retrouve au deuxième étage de l'édifice en brique rouge, Bara Tin, Bo Zoo, Han Kriss et Paul Con réunis autour d'une table de

conférence. Ils discutent vivement. Yvo Mi n'a pas été convié à cette rencontre. La seule idée de révolution lui donne des boutons. Il n'est pas prêt pour le G. L. C .

Bara Tin part le bal avec une élocution digne des politiciens les plus cons :

- Bienvenue à vous, membres du G. L . C. Ce qui est en train de se passer constituera, demain, les fondations de la nouvelle révolution et elle ne sera pas tranquille. La tranquillité ne peut que fasciser une société et son État. Cette autorité imposée, d'ailleurs tout est imposable sur cette planète, on ne peut plus la tolérer!!

- Ouais!, crient les autres en chœur.

- Pour une fois il ne fait pas son baratin habituel, souffle Han à l'oreille de Paul.

- Cette société ne fait pas de place aux jeunes et elle entasse ses vieux dans les couloirs de la mort. Tout est réglementé. La vie comme la mort. Assez! Assez! Nous sommes là pour tout changer! Finies les alliances patronat/syndicat pour défavoriser nos jeunes Crétins! Finies les lois pour empêcher le monde de s'éclater! Fini le conformisme étouffant! Finie l'exploitation du Crétin par le Crétin! Nous allons révolutionner Crête, nous du G.L.C. Vive la tolérance! Vive la révolution! Nous avons la solution! Il manque seulement un peu de fric pour financer la révolution.

C'est ça vivre dans une économie de marché, il faut de l'argent pour la révolution. Voilà la plus grande force de ce système. Mais le G.L .C. va réussir à contourner le

problème. Bo, Han, Paul, abasourdis par le puissant discours de Bara, proposent des pistes de solution à l'épineux problème du financement.

- Je suggère qu'on mette nos paies de reboiseurs en commun pour constituer le premier fonds de la révolution, propose Paul.
- Excellente idée! dit Han.

En plus, ils décident de passer des tracts dans les collèges et les universités afin de véhiculer leur message et d'utiliser un moyen plus illicite pour diffuser les germes du changement social : les graffitis. Armés de bonbonne de peinture en aérosol, ils attaquent les murs de la cité : « Le pouvoir au peuple », « Le peuple au pouvoir », « D'la poutine pour tout le monde », « Place à la jeunesse », etc. Ils participent aussi à des manifestations d'étudiants et de travailleurs. Le G.L.C. prend sa place sur Crète.

Une semaine plus tard, les membres du G.L.C. se rencontrent au repaire du Gang de Libération de Crète. Ils ont reçu leur paie de la Prout. Ils vivent l'exploitation du Crétin par le Crétin. Leur salaire brut atteint les quatre mille cinq cents pitons. Le salaire net tombe à mille cent vingt-cinq pitons. À chaque jour de travail, on soustrait vingt-cinq pitons pour payer le logis et la nourriture. Les jeunes doivent ensuite payer de l'impôt sur ces revenus. Ils paient en plus les frais du voyage dans la jungle. Il reste alors mille cent vingt-cinq pitons pour trois mois de dur labeur dans la jungle. Paul reçoit le double puisqu'il a séjourné six mois dans la forêt. Ils sentent la trahison en voyant le relevé de paie. Ils se consolent en

mangeant des poutines et en pensant que cet argent servira à combattre le Système.

Le terrible quartette dispose donc de cinq mille six cent vingt-cinq pitons dans son fond de la révolution. À première vue, la révolution coûte plus cher. Que faire avec si peu d'argent? Comment utiliser les pitons à bon escient? L'efficacité d'une révolution passe-t-elle par un gros investissement financier? Une fois la révolution accomplie, restera-t-il assez de fric pour commander des poutines? Toutes ces questions trottent dans la tête des agitateurs de Crête. La séance est levée. Ils se donnent rendez-vous pour le lendemain.

Ils quittent le local et partent à pied chacun de leur côté. Des piétons révolutionnaires! Ça ne fait pas très sérieux, pense Paul. Il se dirige chez son ami Yvo Mi. Ce cher Yvo habite toujours chez ses parents malgré un lucratif emploi qui lui donne de l'autonomie. Paul sonne à la résidence des Mi. Ping! Pong! La porte s'ouvre sur un Yvo décoiffé et vêtu d'une robe de chambre en ratine rouge.

- Salut Paul, quel bon vent t'amène? lance l'informaticien.
- Je cherche un aérochar. Tu ne connaîtrait pas quelqu'un qui aurait un véhicule usagé à vendre à un prix minime et amical? demande Paul.
- Nom d'un bogue informatique! Tu tombes bien, mon père veut vendre le sien. Écoute, je lui en parle tout à l'heure lorsqu'il reviendra de sa partie de cartes. Il joue au paquet voleur hebdomadairement. Reviens demain matin,

le plus tôt possible. Je t'arrange l'aubaine du siècle! L'aéroture de mon père est un vrai bijou. Elle flotte comme une neuve.

- Super! À demain!

De retour chez lui, Paul décide de vidéophoner son père, l'honorable Yé Con. Le jeune agitateur compose le numéro paternel sur le clavier de l'appareil. Le visage coloré de Pichou apparaît sur l'écran du vidéophone.

- Bonsoir, Paul. Tu désires parler à ton père, j'imagine. Dis-moi, tu as apprécié ton séjour dans la jungle? Hun! Heu! Ununun!, ricane Pichou en cédant sa place au Premier Médiocre.

- Je...Je peux tout expliquer. Comme vous le savez, le sort réservé aux pauvres m'a toujours tenu à cœur. Par conséquent, je veux tenir la pauvreté près de la population crétine....

- Papa! C'est moi!, crie Paul.

- Ha! Excuse-moi, je croyais que c'était un journaliste. Pichou ne m'a pas dit que c'était toi. Pourquoi m'appelles-tu?

- J'ai besoin d'argent pour m'acheter une aéroture. Je me demandais si tu pouvais me donner un coup de pouce financier. Ce véhicule m'aiderait à exercer mon nouveau métier.

- La population doit se responsabiliser face à l'argent. Les pitons ne poussent pas dans les arbres. Moi, j'ai travaillé fort pour me rendre où je suis. Dans mon temps, on ne passait pas son temps à quémander de l'argent à son Premier Médiocre de père.

- La dernière fois que tu m'as donné de l'argent, j'avais treize ans. Depuis ce temps-là, je ne t'ai pas importuné avec mes besoins financiers. J'ai une dette d'études de trente mille pitons. Il me semble que tu pourrais me donner un coup de pouce pour partir ma vie professionnelle.

- Hum! J'accepte. Mais c'est la dernière fois que je te donne des pitons. Ce n'est pas t'aider que te donner de l'argent. Combien as-tu besoin ?

- Cinq mille pitons feront l'affaire. Merci papa. Tu ne le regretteras pas.

- Dès que tu lâches la ligne, je me branche sur le réseau des Caisses Totalitaires et je dépose les pitons dans ton compte. Bonsoir Champion.

Paul reste coi devant cette rare générosité paternelle. C'est fort, la culpabilité.

### III

*Tu quoque, fili!  
Toi aussi mon fils !  
Jules César*

Paul dort difficilement. Il est excité d'avoir réussi à dénicher des fonds pour financer l'achat d'un véhicule pour son gang révolutionnaire. Au petit matin, il part sans petit-déjeûner. Il passe au guichet automatique de la Caisse Totalitaire retirer l'argent pour l'achat du véhicule et il arrive tôt chez les Mi. Yvo l'accueille chaleureusement. Ils vont dans le garage attenant à la maison. Do-Ré, le père d'Yvo, les y attend. En entrant, Paul est aussitôt ébloui par la flamboyante aéroture. Posé sur le sol, le véhicule bleu électrique en jette par son allure sport. Paul observe l'aéromobile.

- Le moteur de ce bolide flottant développe une puissance de deux cents hot-dogs vapeur, glousse Do-Ré. Le coffre arrière est immense, tout comme la

banquette arrière. En plus, l'aéroture possède l'air climatisé et un lecteur de disque laser.

Paul s'imagine déjà au volant de cette électrisante bagnole. Il fait une offre au père Mi :

- Votre aéroture est un bolide fantastique, dit Paul. Je vous en offre cinq mille pitons.
- Non, c'est trop, dit Do-Ré.
- J'insiste, renchérit le révolutionnaire.
- C'est idiot! Je ne veux pas. Deux mille si tu y tiens, dit Do-Ré.
- Non, gardez-la, je refuse, dit le révolutionnaire.
- Je ne peux pas te la vendre trois mille!, plaide Do-Ré. C'est un vol!
- Mais non, insiste le révolutionnaire. Je peux la revendre dix mille la minute après.
- Tu sais bien que tu la garderas, prophétise Do-Ré.
- Évidemment. Écoutez, coupons un cheveu en quatre pour une dernière fois avant que vous soyez chauve : deux mille cinq cents pitons.
- D'accord, ça me permettra de m'acheter une prothèse capillaire.

Do-Ré Mi prend l'argent, le dépose soigneusement dans son portefeuille et donne la clé de l'aéroture à Paul. Puis il prend un aspirateur pour ramasser tous les cheveux coupés en quatre qui recouvrent le plancher du garage. Do-Ré jubile. Il a réussi à vendre un véhicule volé. C'est ça le sens des affaires. Paul s'assoit au volant du bolide. Yvo actionne l'ouverture automatique de la porte. L'aéromobile

démarre et flotte au-dessus du sol. Paul appuie sur l'accélérateur. Le véhicule bondit, propulsé par ses deux cents hot-dogs vapeur.

Il est à peine huit heures. Paul se balade quelques minutes en aéromobile. Un peu après, il va à l'entrepôt et pose le véhicule à l'intérieur de l'édifice. Ensuite, il monte à l'étage vidéophoner à ses complices qu'il tire du lit.

- Rappliquez au local en vitesse! leur dit Paul. J'ai une surprise pour tout le monde .

Une fois sa mission accomplie, il recouvre sa surprise d'une bâche grise et attend. Bo, Han et Bara entrent. Ils regardent Paul. Assis en tailleur sur le sol, il semble méditer.

- Salut les mecs! dit-il en empoignant un coin de la bâche grise, dévoilant ainsi la surprise d'un seul coup. Voici notre aéromobile! Vive la révolution! Vive la liberté!

L'aéroture bleu électrique illumine le visage des trois révolutionnaires.

- Maintenant, on peut faire la révolution convenablement!, déclare Paul.  
- Où as-tu pris le fric pour acheter un tel bolide? demande Bo.  
- J'ai demandé un coup de main à mon père, dit Paul, et il a accepté de me donner les pitons dont j'avais besoin pour nous mettre sur la voie rapide du changement social.  
- Ton père!, s'estomaque Han.  
- C'était l'affaire du siècle! J'ai eu cette bagnole pour seulement deux mille cinq cents pitons. En voilà encore deux mille cinq cents autres, achève-t-il en

déposant les pitons sur le capot de l'aéromobile. J'en avais demandé cinq mille au paternel.

- On dispose donc de huit mille cent vingt-cinq pitons! calcule Bo.
- On va pouvoir passer aux choses sérieuses, proclame Bara jusque-là muet.

J'ai eu plein d'idées au cours de la nuit. Cette aéroture et l'argent vont nous permettre de concrétiser mes plans machiavéliques. Montons dans la salle de conférence, je vais tout vous expliquer.

Ils montent à la salle de conférence. Chaque pas les élève vers la révolution. Plus ils montent, moins ils pourront rebrousser chemin. Le chemin de la révolution est pavé de bonnes intentions. On le sait, c'est insuffisant.

Le plan de Bara Tin est fort simple. Il veut kidnapper le Premier Médiocre pour ébranler les bases de la médiocratie crétine. Sans Premier Médiocre, le parlement crétin sera paralysé, le message socialiste et libertaire du G. L. C. pourra alors atteindre la population. Ce coup d'éclat et d'État permettra de faire avancer les choses.

- Enlever mon père!

Ces paroles quittent les lèvres de Paul bien malgré lui. Surpris, Han, Bo et Bara fixent Paul Con du regard. Han connaît déjà la nouvelle. Il est plutôt stupéfait que Paul ait osé le dire.

- C'est une excellente idée! Je n'y aurais jamais pensé moi-même, lâche Paul.

- Sale traître! T'aurais pu le dire auparavant! Tu joues à l'agent double depuis toujours. En plus, on va se véhiculer avec une bagnole que ton père, le Premier Médiocre, a payée. Ça va pas la tête!, explose Bara vert de colère.

- Un instant. Ne sautons pas aux conclusions! dit Han. Paul a trimé dur dans les bois. C'est certainement pas pour jouer les "agents doubles". Moi, je connais depuis toujours l'identité de son père. S'il n'en a pas parlé, c'est justement pour éviter des réactions négatives.

- Tout à fait! En plus, je ne porte pas mon père dans mon cœur. Il a abandonné sa place de père au même moment où il quittait son rôle de mari. Il n'a jamais pris ses responsabilités. C'est pas parce que c'est mon père que je partage ses opinions politiques. Je ne suis pas Pichou. Le fait que je sois son fils va seulement faciliter son enlèvement.

- Je suggère qu'on se déniche des armes, des explosifs et qu'on commence à planifier sérieusement la révolution, conclut Paul.

- Êtes-vous d'accord?, questionne Han. Sinon, on arrête tout maintenant.

- Quand la broue est décapsulée, il faut la boire, acquiesce philosophiquement Bara en serrant la main de Paul.

Bo ne comprend pas la situation, mais il confirme son désir de changer sa planète. « Je pense que ton ami Ram Beau va pouvoir nous aider. Il t'en doit une », dit Han en s'adressant à un Paul heureux de recouvrer la confiance de ses camarades.

Toute la journée, les révolutionnaires tentent de retrouver leur ancien contremaître. Après votre retour du camp de reboisement, Ram Beau a démissionné. Ce sont les paroles exactes de la réceptionniste de chez Prout. Ils cherchent ensuite le numéro de vidéophone de l'ex-militaire et découvrent son adresse comme son numéro de vidéophone. Paul Con lui donne un coup de fil. Ram Beau n'aime pas recevoir de coups, mais il fixe rendez-vous à Paul et au gang dans un bar mal famé de la cité. Le soir tombé, ils le ramassent pour se rendre au *Pic à Sot*, lieu de rencontre. Le *Pic à Sot* est un bar fréquenté par les prostituées et les vendeurs de drogues. Paul conduit l'aéroture qu'il stationne quelques rues avant le bar. Ils font le reste du chemin à pied.

Ils entrent dans le bar enfumé. La vie est laide et ça pue. Des relents de prostitution et de régurgitation emplissent les narines des révolutionnaires. Accoudé au bar, Ram Beau les attend en sirotant un verre de rococo. Paul se dirige vers lui.

- Salut. Est-ce qu'on peut te parler discrètement? demande Paul.

- Ouais!, fait Ram indiquant une table à la propreté douteuse.

Tout le monde prend place autour de la table. La serveuse apporte des broues.

- On a besoin d'armes pour la chasse, ment Paul.

- Combien? Et quelles armes? questionne le vétéran en enfilant une rasade de broue.

- Des égalisateurs, un pulvérisateur, un paralyseur, des explosifs et des détonateurs, défile Bara.

- La chasse!?! Dites donc vous me prenez comme une valise, dit Ram en terminant sa broue d'une gorgée. La chasse! Ha! Enfin, ça m'importe peu. Je vous appelle pour dire où et quand la livraison et surtout le coût de la transaction. Salut groupe.

Ram Beau se lève et sort du *Pic à sot*. Les membres du G.L.C. terminent leurs broues. Tels des bisons, ils sont ravis. Ils quittent ce charmant bar où il fait bon vivre. Paul reprend le volant. « Maintenant, on le sait, nous aurons les outils de la révolution. Allons établir notre plan d'action pour la faire cette satanée révolution », déclare Paul. Sur ces paroles, l'aéroture bleu électrique file dans un nuage de poussière.

Arrivé aux locaux, Paul enlève son blouson. Il porte le t-shirt reçu lors de la visite de la centrale idioélectrique. Le gaminet aux couleurs du désert est une véritable carte du grand Nord crétin. Paul prend un stylo feutre et débute l'explication de son plan.

- Une fois notre victime enlevée, on ne pourra pas la garder ici. Inutile de dire que si l'on kidnappe le Premier Médiocre, la cité va grouiller de policiers à sa recherche. Par conséquent, il faut dénicher un endroit où personne ne pensera trouver les ravisseurs de l'honorables Yé Con. J'ai déniché cet endroit, dit-il en faisant un point de stylo sur le camp forestier du t-shirt. Pour ce qui est de l'enlèvement, voici mon plan. On tendra un piège à mon père. Je lui fixerai un rendez-vous chez moi, vous profiterez de cette rencontre

pour l'enlever, puis je resterai sur place pour éloigner les soupçons de la police. On pourra alors demander la rançon.

- La rançon? font Bo, Han et Bara.

- Ben oui, la rançon de la gloire! réplique Paul.

- Ah! D'accord, rétorquent les autres.

- Ton plan est excellent! lâche Han.

- Je comprends rien, mais je suis d'accord avec Han, déclare Bo.

- Ouais, pas mal pour un fils de politichien, convient Bara.

Pour fêter l'intelligence de leur plan révolutionnaire, ils se rendent à *La Crête Hérissée*. Même si l'alcool coule à flots, ils prennent bien soin de ne pas faire éclater d'émeute comme lors de leur dernier passage dans ce vénérable établissement. « Le désordre public et social est l'ennemi de la révolution », leur rappelle Paul.

Le lendemain matin, dès l'aube, la sonnerie du vidéophone retentit. Le beau visage balafré de Ram Beau illumine l'écran de l'appareil lorsque Paul répond finalement.

- Salut p'tit mec! La livraison va avoir lieu dans deux heures, dans la ruelle derrière le *Pic à Sot*. Vos jouets de chasseur du dimanche vont vous coûter quatre mille cinq cents pitons. Je veux du comptant pour être content. En plus, tu vas prendre livraison de la marchandise seul. Je veux te parler de Crétin à Crétin. Je veux pas voir les zigotos avec qui tu traînes. Compris?

- Oui, répond Paul.

Ram Beau disparaît. Paul ferme son vidéophone. Il prépare une pleine kofitière. La dernière soirée fut abondamment arrosée. Il a la bouche pâteuse et la lèvre épaisse. Pendant que le kofi chauffe, il prend une douche en chantant. Une fois sec, il boit deux litres de kofi brûlant qui noient sa gueule de bois. Elle devient enfin une gueule urbaine. Il enfile ses vêtements et part rencontrer Ram Beau.

Paul pose son véhicule derrière celui de Ram Beau de manière à ce que les coffres des aéromobiles soient face à face. Il sort de la bleue aéroture le sourire aux lèvres et les yeux injectés de sang.

- Salut. Voici l'argent, dit-il au vétéran.

- 4300, 4400, 4500, le compte y est. Je vous ai déniché des égalisateurs, un pulvérisateur, un paralyseur et assez d'explosifs pour faire sauter toutes les planètes de la confédération une après l'autre.

- Bonne idée! s'exclame Paul.

Ram Beau lui lance un regard perçant. Paul prend les armes et les explosifs et les dépose dans le coffre de sa voiture.

- Je sens que tu vas faire une bêtise et je ne peux t'en empêcher. Dis-moi seulement, ces armes, c'est pas pour briser la médiocratie, pousse Ram.

Devant la mine déconfite de Paul, Ram Beau sent qu'il a misé juste.

- Dis-moi franchement ce que tu comptes faire avec ces pétards. J'ai été jeune et j'en ai fait des conneries. Je peux sûrement t'aider à faire une moins grosse bêtise.

- On veut révolutionner la planète et pour ce faire, on va enlever le Premier Médiocre, qui est mon père, et demander une rançon de la gloire!, exulte Paul.

- Excellente idée! Je vais vous donner un coup de main à titre de conseiller militaire, propose Ram.

- D'accord, dit Paul. Suis-moi!

Paul descend dans son aéromobile. L'engin démarre. Il file vers le repère du G.L.C. Ram Beau le suit de près dans son aéroture kaki. Ils arrivent au 666 rue Des Foutaises. Ils entrent leurs véhicules dans l'entrepôt. Il faut être discret lorsqu'on prépare la révolution. Paul monte dans les bureaux pour vidéophoner aux autres révoltés. Il convoque ses amis qui arrivent dans la demi-heure suivante. Ils ont la lèvre épaisse et la gueule de bois, à un point tel qu'ils ne se surprennent pas de la présence de Ram Beau.

- Mes amis, mes camarades, je vous présente le conseiller militaire du Gang de Libération de Crête, Ram Beau. Il va nous aider à mener à bien notre plan. Il possède beaucoup d'expérience, je crois qu'il faut en profiter. Ça ne peut pas nuire. Vive la révolution!

- Hein?!? font les trois visages de Bo, Han et Bara.

- Tu lui as dit ce qu'on voulait faire! Ça va pas la tête! Il faut être discret lorsqu'on prépare la révolution, clame Bara avec sa mauvaise haleine éthylique.

- Du calme! beugle Ram Beau. Je suis pas un mouchard donc même si je ne participe pas à votre petite guérilla sociale, je saurai garder silence à son

sujet. Deuxièmement, la révolution m'a toujours tenté. Je me suis fait chier pendant vingt ans dans l'armée. J'ai donc de l'expérience à revendre dans le domaine militaire, ce qui est fort utile quand on prépare un coup d'État.

Ce discours convainc les trois Crétins récalcitrants. Le G.L.C. compte ainsi un nouveau membre. Ensemble, ils conviennent de procéder à l'enlèvement du Premier Médiocre le lendemain. Paul vidéophone à son père :

- Salut. J'aimerais te rencontrer demain pour te parler et te demander des conseils sur mon choix de carrière, dit Paul à l'image de Yé Con.
- Je... je peux tout expliquer!.. pardon... Heu... C'est que demain je dois rencontrer le Médiocre de la Justice. On doit discuter du projet de loi sur la peine capitale pour vider nos prisons....
- J'insiste papa. J'ai besoin des conseils d'un homme d'expérience qui a réussi sa vie, ironise Paul.

Yé Con n'y voit que du feu. C'est fort la culpabilité paternelle, mais la flatterie l'est encore plus.

- Bon, je me libère quinze minutes demain matin. Prépare le kofi, je serai chez toi vers huit heures trente. À demain, disparaît-il.

Après cette conversation, Ram Beau révise tous les détails de l'opération. Il perfectionne le plan de départ de Paul et insiste sur la rançon :

- Vous devez demander une rançon sinon, les autorités ne vous prendront pas au sérieux. Des gens qui agissent par conviction ça n'existe plus. Vous aurez l'air de gens sérieux et crédibles si vous demandez un montant élevé,

disons trois millions de pitons. À ce moment-là, vous ne passerez pas pour des illuminés mais pour de vrais terroristes, des professionnels...

Sur ces paroles songées et réfléchies, ils vont dormir. On doit être en forme quand on veut changer le monde.

\*

\* \* \*

Le jour J se lève. Les professionnels trouvent les nuits courtes. Les deux soleils brillent de tous leurs rayons. Paul enfile sa robe de chambre en ratine rouge. Ses camarades armés sont cachés dans les armoires : garde-robe et garde-manger de son logement. Neuf heures trente. Yé Con n'est toujours pas là. Paul s'impatiente. Cette attente lui rappelle celles de son enfance alors que son père promettait d'aller le chercher. Bo s'est endormi. Bara blasphème dans sa tête. Han mange des pogos car il est caché dans le garde-manger. Ram est tendu comme un ressort. Soudain, la sonnerie de la porte d'entrée résonne, Bong! Bong! Paul sursaute. Bo s'éveille. Bara blasphème dans sa tête. Han éructe. Ram serre le paralyseur dans sa main. Paul court ouvrir la porte. Son père est là, accompagné d'un immense garde du corps. Yé Con entre en se grattant le scrotum. Il se gratte toujours le scrotum. King Kong, son garde du corps, demeure sur le seuil de la porte. Yé lui fait un signe. King ferme la porte et demeure dans le corridor.

- Pardonne mon retard. Tu sais ce que c'est. Le Médiocre des Finances m'a accroché alors que je partais. J'ai quinze minutes devant moi. Le Médiocre de la Justice m'attend à son bureau. Alors, que se passe-t-il? demande Yé.

« THAÏYO! THAÏYO! Sus à l'ennemi! », crie Paul pour seule réponse.

Ram Beau bondit tel un ressort. Il vise Yé Con et appuie sur la gâchette. Le paralyseur crache son rayon jaune. Chouffe! Le rayon gèle le Premier Médiocre sur place. La main sur le scrotum, la bouche ouverte, la crête ébouriffée. En entendant le chouffe du paralyseur, King Kong enfonce la porte. Se trouvant devant, Ram Beau est projeté contre le mur. Bara, armé d'un égalisateur sort de sa cachette et vise le garde du corps. Han, armé du pulvérisateur, sort de sa cachette et vise le garde du corps. Ils tirent. Le rayon de l'égalisateur atteint la tête qui explose. Le rayon du pulvérisateur atteint le ventre qui éclate. La cervelle de King Kong ruisselle sur les murs et sur Ram. Les viscères juteuses aspergent aussi l'ancien militaire. Rouge de sang, Ram Beau se relève et essuie son visage. Bo sort de sa cachette. Il enveloppe le corps paralysé du Premier Médiocre dans un drap de bain en ratine rouge, pour passer inaperçu lorsqu'ils sortiront avec le corps. Bara regarde Paul :

- Bon, on doit t'assommer, dit-il en souriant.

- Allez-y, répond Paul.

Au même moment, Han lui frappe le crâne avec la crosse de son arme. Paul tombe sur le sol, inconscient. Bara s'approche, lui donne un coup de pied dans les côtes. « Tiens! Ça c'est pour m'avoir caché l'identité de ton paternel durant toutes ces années ». Il lui donne un coup de poing en pleine tronche. « Tiens! Ça c'est pour le

plaisir! ». Han et Bo l'arrêtent. Pendant ce temps, Ram Beau laisse le message sur le sol à côté de Paul. Han et Bo prennent le Premier Médiocre et ils quittent le logement. Ils empruntent l'ascenseur et sortent de l'immeuble. À l'extérieur, le chauffeur de la limousine les regarde. Ils déposent Yé Con dans le coffre arrière de leur aéromobile stationnée devant la limousine du Premier Médiocre. Le chauffeur reconnaît les intestins et le ver solitaire de King Kong pendus au cou de Ram Beau, mais surtout les chaussures du Premier Médiocre dépassant de la serviette de ratine rouge. Il sort de la limousine.

- Hep!, arrêtez-vous. Qu'est-ce que vous trimballez dans cette serviette de ratine rouge?

Pour toute réponse, il entend le bruit d'un égalisateur fendant l'air. Bara a une fois de plus visé juste. Le corps sans tête du chauffeur s'écrase sur le pavé. Han prend les commandes du bolide bleu électrique qui démarre rapidement avec les révolutionnaires heureux à son bord. La première étape du plan fonctionne, pensent-ils en chœur. Ils vont au 666, rue des Foutaises.

Les voisins de Paul, alertés par les coups de feu et les bruits de bagarre, appellent la police qui ne tarde pas à se rendre sur les lieux. Deux aérotuques patrouilles arrivent en trombe. Les policiers reconnaissent la limousine du Premier Médiocre. Le véhicule est rose bonbon, la couleur préférée de Pichou. À sa demande, Yé a fait peindre son véhicule officiel de cette couleur. Les policiers lancent immédiatement un appel à la S. C., la Sécurité de Crète. Elle appelle la G.L.C. à sa rescousse, la Gendarmerie Loyale de Conasse, la police fédérale qui

protège tous les habitants et les politiciens de la fédération et, surtout, son Premier Médiocre. La S.C et la G.L.C. envoient donc sur les lieux leurs meilleurs agents pour enquêter.

Les corps policiers cherchent des indices permettant de mener à la résolution de l'éénigme. Les forces de l'ordre fouillent dans tous les coins du logement. Soudain, ils s'aperçoivent que Paul gît inconscient au milieu du salon. On trouve aussi une lettre à ses côtés. La G.L.C. envoie la lettre dans son laboratoire d'analyse. Pendant ce temps, la police interroge Paul, les policiers municipaux d'abord, puis les enquêteurs de la Sécurité de Crête, finalement les super agents de La Gendarmerie Loyale de Conasse. Paul raconte trois fois la même histoire. Il discutait avec son père lorsqu'on l'a assommé. Les gardiens de la paix ne badinent pas avec une affaire d'enlèvement. Ils passent Paul au polygraphe. Entre temps, les résultats de l'analyse de la lettre reviennent. Le message a été écrit sur du papier Prout. Les ravisseurs l'ont rédigé avec un stylo laser bleu. Le message est clair : « On a votre putain de Premier Médiocre. N'essayez pas de nous retrouver ou nous le butons. Nous vous contacterons pour le montant de la rançon. Vive la révolution! Vive le G.L.C.!

Le Gang de Libération de Crête ».

La Gendarmerie Loyale de Crête possède dans ses fichiers les noms et adresses des gens qui utilisent le même sigle qu'elle pour opérer. Le commandant ordonne donc une descente chez le G.L.C. Les sirènes retentissent. La police va attraper les bandits. Cependant, il ne faut pas confondre le G.L.C. et le G.L.C. Or, la confusion

est reine des imbroglios et des quiproquos. Les véhicules de police arrêtent devant le 668, rue des Foutaises.

Le Groupe des Loufoques Comiques répète. La troupe se prépare pour une série de spectacles dans tous les coins de la galaxie. Des clowns pratiquent le lancer de l'insulte. Le cracheur de feu pète le feu! Le funambule, aux gros pieds poilus, marche sur un câble sous-marin tendu dans une piscine. Les acrobates font du trapèze au-dessus de l'eau. Un bouffon jongle avec ses pensées. Le dompteur de pulsions les fait sauter dans des cerceaux argentés. Le maître de cérémonie maîtrise la situation.

La descente de police surprend les artistes du G.L.C. Les policiers entrent bruyamment dans l'entrepôt en brique rouge. « POLICE! Personne ne bouge », crient-ils en brandissant leurs armes et leurs badges. Le maître de cérémonie échappe la situation qui va se cacher. Apeurées, les pulsions de mort tuent des policiers, pendant que les pulsions sexuelles en violent d'autres. Certaines jettent leur dévolu sur les cadavres de flics. Heureusement, une pulsion de vie ranime certaines victimes. Le bouffon lance ses pensées à voix haute :

- Pourquoi nous déranger? Nous sommes des artistes au travail. Inutile et injustifiable. Voilà comment je qualifie votre descente ici.

Les acrobates se lancent dans le troupeau de policiers. Cela nuit considérablement au travail des agents. Le funambule jette de l'eau sur le feu. Le cracheur de flammes vient d'embraser quelques flics. Les clowns lancent des insultes.

- Facho! Facho! Facho! reçoit un policier en plein visage.
- Bande de pitres et de pauvres cloches! reçoit un autre agent.

Les policiers appellent des renforts. Ils réussissent à reprendre la situation bien en main au grand déplaisir du maître de cérémonie et de la situation. Le panier à salade arrive sur les lieux. Ils y embarquent les membres du Groupe des Loufoques Comiques.

Dans l'édifice adjacent, au 666 rue Des Foutaises, les révolutionnaires du G.L.C. s'inquiètent un peu de la présence policière chez les voisins. Dans le coffre arrière de l'aéromobile, Yé Con commence à reprendre conscience.

- Les salauds! On leur a pourtant bien écrit : s'ils veulent revoir leur Premier Médiocre, qu'ils se tiennent tranquilles, jure Ram Beau toujours enduit du sang de King Kong.

Il se dirige vers le coffre de l'aéroture et l'ouvre. Il déballe Yé, prend son couteau et lui coupe la cravate. Il trempe ensuite la cravate dans le sang du garde du corps et dépose le morceau de tissu dans un sac de plastique qu'il met dans une enveloppe sur laquelle est inscrite l'adresse de Paul.

- Bon, je vais me débarbouiller et l'on part. Restez tranquilles, les flics n'en ont pas après nous.

Bo, Han et Bara regardent l'opération policière se dérouler à côté de leur entrepôt.

- Je n'avais jamais remarqué cette enseigne jaune, dit Bara en désignant la pancarte sur l'édifice voisin.

On peut lire une inscription rouge sur l'enseigne jaune éclairée par un néon blanc :

G.L.C. → Groupe des Loufoques Comiques, un cirque en spectacle de tous genres.

Les policiers quittent le 668 au même moment. Les révoltés sont soulagés. Ram Beau descend l'escalier. Il a revêtu sa tenue de combat. Le militaire est prêt à tout.

- Allez! Tout le monde en aéroture! On part, décide Ram.

Ils s'assoient dans l'aéromobile. Ram Beau prend le volant. Ils quittent leur repaire. Ram arrête devant une boîte aux lettres et il y dépose l'enveloppe. Ils sortent ensuite de la cité, se dirigeant vers le nord crétin. Ils vont se terrer dans l'un des nombreux camps de reboisement. L'aéroture file sur la route. Quelques heures plus tard, ils arrivent aux abords de la jungle. Ram Beau fait glisser le véhicule à l'orée de la forêt. Ils sortent les armes, les explosifs et l'otage du coffre arrière. Ils recouvrent la bagnole d'une bâche camouflage puis, ils marchent jusqu'au camp. Le camp forestier où nos révolutionnaires se cachent n'est pas très loin de la route. La baraque est petite. Outre la dimension réduite, ce camp est identique à celui où ils ont travaillé. Ils enferment Yé Con dans une chambre, préparent des poutines et attendent.

Pendant ce temps, la police interroge les membres du Groupe des Loufoques Comiques. Grâce à leur vive intelligence et à leur grande sagesse, les agents voient rapidement que la troupe de joyeux saltimbanques n'a rien à voir avec la disparition du Premier Médiocre. Les policiers gardent le G.L.C. sous les

verrous. Ils n'ont rien à leur reprocher mais s'ils ne trouvent pas de véritables coupables, la troupe fera un excellent bouc émissaire.

Le lendemain, Paul reçoit une enveloppe. Il l'ouvre et trouve une bande de tissu ensanglantée. L'enveloppe contient aussi un message : « On vous a ordonné de ne rien tenter pour le trouver, vous voulez qu'on le zigouille? ». Il amène le tout aux enquêteurs qui l'envoient au laboratoire pour l'analyser. Le message les inquiète. Les résultats d'analyse arrivent rapidement. Flush Cordon est enquêteur en chef à la Gendarmerie Loyale de Conasse. Il mène l'enquête au sujet de l'enlèvement de Yé Con. Flush Cordon n'est pas un surhomme, il ne dispose d'aucun pouvoir magique quand il s'agit de se tirer d'un mauvais pas, mais ses réflexes sont rapides comme une roche... Il est coriace, intrépide et résolument imbécile. Le chef Cordon s'approche de Paul avec les résultats de l'analyse :

- La pièce d'étoffe n'est rien d'autre qu'une cravate, la cravate que ton père portait le jour du kidnapping. Heureusement, le sang dont on l'avait enduit n'était pas celui de l'Honorable P.M., c'était le sang de King Kong. On a aussi retrouvé une tache de sauce brune sur la cravate et une trace de rouge à lèvres. Cet indice nous a conduit à Pichou. Mes subalternes l'interrogent présentement. Ces bandits sont très sérieux. De plus, ils semblent avoir choisi votre logement pour nous contacter. On va donc aller installer notre poste de commande chez vous.
- Parfait, dit Paul.

Pichou Con ne cesse de répéter que Paul a tout organisé. Depuis la disparition de son mari, elle crie et pleure telle une hystérique. Les hystériques n'ont aucune crédibilité sur Crête. Flush Cordon a écarté Paul Con de la liste des suspects, complices des ravisseurs. Paul a reçu une telle raclée lors de l'enlèvement...

Paul accompagne Flush Cordon et ses policiers qui vont installer leur matériel de surveillance chez lui. Ils branchent un ordinateur sur le vidéophone afin de localiser le lieu des appels et de les enregistrer. La police prend de la place lorsqu'elle s'installe. Une immense kofitière trône sur la table. À ses côtés, une beigneuse abat sa besogne. La beigneuse est un appareil à produire des beignes. Il suffit d'y introduire la pâte : la machine perce les beignes et les frit. Ils en sortent chauds, suivis des trous de beignes. Hum. Flush Cordon mange un beignet en buvant du kofi. Il pense à cette affaire. Il ne possède pas beaucoup d'indices. Paul réfléchit à l'élaboration de son plan. Il n'a jamais pensé que les flics viendraient s'installer chez lui. Pendant qu'ils mangent et boivent, Paul file en douce. Il va au repaire des libérateurs où il compte vidéophoner à ses complices.

Arrivé au 666 rue Des Foutaises, Paul se précipite dans le bureau pour contacter ses amis. Le visage mal rasé de Ram Beau illumine l'écran.

- Salut! Tout s'est bien passé! Nous sommes sains et saufs. Ton père a repris conscience. On l'a bâillonné. Il arrêtait pas de crier comme un perdu.

Bon sang, j'ai rajeuni de vingt ans. Vive la révolution!, dit Ram.

- Les flics sont installés chez moi. Ils sont tellement naïfs que je ne suis même plus un suspect! Est-ce qu'on passe à la deuxième étape du plan?, demande Paul.

- Ouais. Tu vas poster la demande de rançon avec le manifeste. Surtout n'oublie pas la demande de rançon sinon ils ne prendront pas notre requête au sérieux.

- Je vous rejoins quatre jours après que tout sera réglé.

- Parfait! Vive le changement!

- Vive la révolution!

Paul rédige ensuite la demande de rançon. En quittant l'édifice, il poste la requête.

De retour chez lui, Paul mange un beigne et discute de la dernière partie de baston avec Flush Cordon.

- Je pense que l'arbitrage est pourri. Y devrait pas y avoir d'arbitre, ça nuit au spectacle et à la fluidité du jeu. L'autre soir, la partie a duré quatre heures! L'arbitre sifflait tout le temps, un hors-jeu par-ici, une punition par-là, émet l'enquêteur.

- J'ai un peu la même opinion, mais au niveau social. Trop de lois et de règlements et trop d'arbitres pour les appliquer. J'abolirais les arbitres au baston mais surtout dans la société!, réplique Paul.

Soudain, le vidéophone sonne. Branle-bas de combat. Le technicien prépare l'ordinateur. Flush donne l'autorisation à Paul d'allumer l'appareil. Le visage terrifié de Yé Con apparaît. Il a le canon d'un égalisateur dans la bouche. Au bout de

l'égalisateur un terroriste masqué crie : « Trois millions de pitons! Trois millions de pitons! Sinon shazzaam!» gesticule-t-il menaçant le Premier Médiocre. Puis il coupe la communication. L'appel a duré seulement quinze secondes. C'est insuffisant pour localiser sa provenance.

- Je pars pour le parlement donner les dernières informations à mes supérieurs, dit le chef Cordon au technicien. Prévenez-moi s'il y a d'autres appels.
- Je vais me coucher. Réveillez-moi au petit matin, demande Paul en se dirigeant vers sa chambre.

À son retour, le lendemain matin, Flush Cordon aperçoit une enveloppe dans la boîte aux lettres de Paul Con. Il ramasse l'enveloppe et monte dans le logement. Le technicien dort affalé sur son ordinateur. Paul boit un kofi tout en mangeant un beigne.

- Ils ont posté un autre message! déclare Flush en ouvrant l'enveloppe. Paul feint la surprise : « Oh! ». Le détective lit la missive. Son visage grimace affreusement.

- Merde! On a une journée pour amasser les trois millions de pitons! En plus t'auras la chance d'aller porter la rançon. Ils veulent que ce soit toi le facteur. Ils écrivent qu'on retrouvera ton père dès qu'ils auront le fric. Des professionnels! dit Flush admiratif.

Paul voit la seconde page de la lettre, leur manifeste, tombée par terre. Flush Cordon la ramasse et la lit à voix haute :

- « Manifeste du Gang des Libérateurs de Crête. Ce manifeste est un hymne à la révolution. Nous voulons des changements profonds sur notre planète. Le seul mot « liberté » fait poindre la lumière dans cette grande noirceur. Crête doit contrôler sa destinée, mais liberté rime toujours avec responsabilité. Notre mission est donc simple. Rompre avec cette société d'exploitation du Crétin par le Crétin. Refus d'être sciemment au-dessous de nos possibilités sociales et personnelles. Refus de fermer les yeux sur la duperie et l'hypocrisie des dogmes. Refus de se taire. Faites de nous ce que vous voulez, mais vous devez entendre notre cri. Refus du refus. Place aux jeunes! Place aux vieux! Place aux évidences subjectives! Place à l'amour! Place aux inutilités! Vive la liberté! Vive la révolution! Vive le G.L.C.! Vive la planète Crête libre! »

- Bon, un autre indice à ajouter au dossier! Je ne comprends rien à leur histoire, déclare Flush Cordon. Je te quitte. Je vais rencontrer mes supérieurs pour voir comment avance la cueillette des pitons.

Paul se retrouve presque seul. Le technicien dort toujours affalé sur son ordinateur. Paul Con réfléchit : les révoltes finissent toujours dans les livres d'histoire et dans les fichiers de la police. À part ça, elles ne changent rien. Triste constat pour un joyeux projet.

Dans le camp forestier, Han, Bara et Bo mènent une vie sans stress. Ils mangent de la poutine et regardent la télévision. On y parle constamment de la disparition du Premier Médiocre, Yé Con. Ils se relaient pour nourrir leur otage qui

ne cesse de chialer comme un gogol qu'on étripe. Ram Beau veille au bon déroulement des opérations de ravitaillement du politichien. Pour l'aider à manger, il fout, à l'occasion, des baffes au Premier Médiocre. Vive la révolution! Tout baigne dans l'huile jusque-là.

Paul traverse une crise existentielle. Au 666 rue Des Foutaises, il pense en faisant les cents pas. Que ferait-il s'il avait à choisir entre la cause et un seul cheveu de sa mère? La réponse lui frappe l'esprit comme une claque sur la tronche. Il choisit le cheveu de sa mère sans contredit. Sa décision est prise. Paul prépare les rouleaux de papier Prout. Il dépose les rouleaux dans un havresac, puis retourne chez lui avec le sac sur les épaules.

Flush Cordon rencontre le Médiocre des Finances. L'honorables Grippe Sous pleure à chaudes larmes en donnant à l'enquêteur en chef une mallette contenant les trois millions de pitons réclamés par les agitateurs.

- N'ayez crainte, vous reverrez vos pitons, lui promet Flush.  
Le détective attache la mallette à son poignet avec des menottes et retourne ensuite chez Paul Con.

Dans sa chambre, Paul Con est nerveux. Il prépare un gros coup. Il écrit une lettre à son père et un petit mot à sa mère. Il entend la porte claquer. Il court voir qui arrive.

- Salut, dit Flush en prenant un kofi et un beigne. Prêt pour l'opération rançon?

- Ouais, répond furtivement Paul, la crête ébouriffée.

Flush Cordon détache la mallette et la tend à Paul qui attrape la petite valise par sa poignée.

- Si tu n'y vois pas d'objections, je vais mettre les pitons dans un sac à dos.

Ça va mieux se transporter, glisse Paul.

- Pas de problème, nous allons seulement y mettre un petit émetteur qui nous permettra de localiser l'endroit où il garde ton père prisonnier.

Flush fait une confiance aveugle au jeune Crétin. Paul retourne dans sa chambre avec les millions de pitons. Il ouvre silencieusement la mallette. Il y prend un million de pitons qu'il glisse dans une boîte destinée à sa mère. Il referme la mallette et la met dans le havresac avec le papier Prout. Il dépose sur le dessus du papier la lettre écrite pour son père. Il boucle soigneusement son sac à dos gonflé par son contenu. Il enfile son blouson. Le sac sur l'épaule, Paul retourne dans la cuisine où l'enquêteur dévore des beignes.

- Je suis prêt, dit Paul.

- Réveille-toi espèce de fainéant, crie Flush au technicien qui dort toujours.

- Hein! Oui chef! sursaute le policier technicien en se réveillant la crête de cheveux écrasée sur le côté de la tête.

- Pose un émetteur sur son sac, ordonne le chef Cordon.

Le technicien fouille dans un coffret posé à côté de son ordinateur. Il tient dans sa main l'émetteur, gros comme une tête de vis. « Ici ce sera parfait » dit-il en le mettant dans une pochette latérale du sac. « Attention de ne pas l'écraser ».

- Oui!

- Allons-y! lâche Flush Cordon

- Où?, demande Paul.

- À l'astroport. Mes supérieurs jugent plus prudent de t'envoyer en aéronef au point de livraison dans le désert. Non seulement ce sera plus prudent mais ce sera plus rapide. Il n'y a pas de temps à perdre si on veut retrouver ton père vivant.

Paul quitte son logement en compagnie de Flush Cordon. En sortant de l'immeuble, Flush fait signe à Paul de l'attendre. Il va chercher son aéroture stationnée un peu plus loin. Le moment est bien choisi pour Paul. Il dépose le colis pour sa mère dans une boîte aux lettres qui traîne devant l'immeuble. Flush Cordon laisse flotter l'aéromobile. Il n'a rien remarqué. Paul saute à côté de l'imbécile chef de la Gendarmerie Loyale de Conasse. Ils filent vers l'astroport.

L'aéroture de Flush Cordon arrive en deux temps trois mouvements à l'astroport de Tonréel. Flush Cordon arrête son aéromobile aux côtés d'une multitude de véhicules de police. Ils entrent dans l'astroport. Une foule de policiers semblent les attendre. Flush Cordon serre la main du chef de la police de Tonréel et celle du commandant de la Sécurité de Crête. Tous les corps policiers veulent participer au sauvetage du Premier Médiocre pour avoir une part du gâteau de la

Gloire, les lauriers du sauvetage de l'honorable politichien. Les instructions sont brèves et claires : Paul doit déposer les pitons dans un coffre au pied du cactus coiffé d'un crâne de gogol. Ensuite, il revient peinard à l'astroport. Les policiers se chargent des suites de l'opération. Flush Cordon contacte le technicien dormeur par radio pour savoir si l'émetteur émet. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Des policiers conduisent Paul à un astronef. Il gravit les marches de l'engin et s'installe aux commandes de la soucoupe. La porte du sas coulisse pour clore l'astronef. Il retire la mallette de fric de son havresac, y laissant le papier Prout et la lettre au père. Il décolle. En dix minutes, il arrive en vue du cactus. Paul pose l'aéronef non loin du piquant végétal. Il dépose son sac à dos dans le coffre métallique au pied du cactus ridiculement coiffé d'un crâne de gogol. Probablement une idée de Bara, pense Paul en remontant dans sa soucoupe volante qui repart du coup dans les airs.

Bo Zoo est le facteur des libérateurs. Il voit l'aéronef repartir. Il démarre l'aéromobile et file chercher les pitons. Arrivé au cactus, il attrape le sac à dos. «Ridicule ce crâne sur le cactus. Encore une drôle d'idée de Bara», pense à voix haute Bo en partant dans un nuage de poussière. Quelques minutes plus tard, il arrive au camp et dépose le sac sur la table. Bara et Han l'ouvrent. Ils tombent sur une lettre adressée à Yé Con. Ram Beau arrache la lettre des mains de Han. Il ouvre l'enveloppe et commence à lire la lettre à haute voix :

« Papa,

Pendant vingt ans, j'ai essayé de me faire croire que je n'étais pas ton fils. Avec obstination, j'ai caché ton identité à mes amis. Avec brutalité, je me suis interdit d'être Con, puis j'ai vieilli et j'ai compris que la bêtise est le propre du Crétin. Finalement, la bêtise n'est pas qu'une friandise, c'est la maladie incurable la plus répandue de l'univers.

Papa, j'entends déjà pourquoi? Parce qu'aimer sa mère est poétique et que le meurtre du père est purement littéraire. C'est de ça dont il est question : ta mort. Parce que la goutte de sperme n'est pas importante. Tu m'as dit cette phrase hautement philosophique lorsque Pichou a eu un enfant de toi. Tu m'as aussi oublié toute une fin de semaine. Fin de semaine où j'ai raté mon premier rendez-vous galant à t'attendre. Mon cœur de garçon de neuf ans a été déchiré. Il faut dire que tu l'avais déjà passablement écrasé. J'avais cinq ans lorsque j'ai vécu ma première injustice. Pipo, mon ami de l'époque, avait jeté mon Péribonka en bas du balcon. À l'atterrissement, le jouet métallique a été bossé. De retour à la maison, ton cœur de prolétaire a été froissé comme la tôle du jouet. Ta colère a éclaté en voyant le jouet si abîmé. N'écoutant que ton courage, tu es venu me rappeler, en me donnant la fessée du siècle, que ça coûte cher ces affaires-là. Moi, je braillais mon innocence en vivant ma première injustice. Je m'apercevais à quel point c'est bête un Crétin. Papa, tu m'as donné ma première pancarte de petit syndicaliste lorsque j'avais dix ans. Je récitais les slogans prolétaires comme d'autres des comptines. Quelle joie! J'ai traîné dans les coulisses du syndicalisme crétin pendant que tu en gravissais les échelons. Maintenant que tu es politichien, tous les citoyens de Conasse te connaissent. Moi aussi. Pas plus, pas moins.

Papa, pendant vingt ans tu as essayé de te faire croire que tu n'étais pas un père. Évidemment, puisque la goutte de sperme n'est pas importante! J'ai décidé de régler le problème à ma manière. Attends-moi comme je t'ai attendu. Adieu.

Paul Con

P.S. Chers camarades, je m'excuse de vous trahir. Comme vous n'avez pas la rançon, vous devez abattre votre otage sinon vous perdez votre crédibilité. Gardez le sourire lorsque les flics débarqueront pour vous coffrer ».

Ram Beau se met colère. Il lance la lettre sur la table et se précipite dans la chambre de Yé Con.

- Je le savais! C'est un traître!, crie Bara à l'adresse de Han.
- Je n'arrive pas à le croire, dit celui-ci.
- Je ne comprends rien à cette histoire, déclare Bo Zoo.

Ram tabasse le Premier Médiocre. Vlan! Sur le nez! Pan! Au menton! Pendant ce temps, l'émetteur donne la position exacte des révolutionnaires ratés. Les policiers sautent dans les aréonefs et foncent vers la jungle. Les révolutionnaires ne se doutent pas de ce qui les attend.

Les policiers atterrissent autour du camp. Ils débarquent en masse et investissent le camp. Ram Beau s'élance pour poignarder Yé Con. Flush Cordon entre dans la chambre, au même moment, dégaine son égalisateur et tire. Le rayon bleu frappe Ram Beau de plein fouet et le transperce. L'ex-militaire aux bras tatoués s'écrase sur le sol. Flush Cordon vient de sauver le Premier Médiocre. Les

policiers menottent les autres révolutionnaires. Ils saisissent les armes et les explosifs. Flush Cordon trouve la lettre pour Yé Con.

- Cette pièce à conviction va aller rejoindre le manifeste dans le dossier, dit le nouveau héros.

\*

\* \* \*

Paul Con pilote son aéronef en sifflant. La soucoupe volante file à la vitesse de la lumière. Il regarde ses pitons. Il se demande s'il pourra dépenser sa monnaie crétine sur Terre. C'est sa destination. Il a lu un livre de Hue-Berge Rive, le plus grand astrophysicien de la galaxie. Selon le Docteur Rive, il existe une forme de vie civilisée sur Terre. Paul Con veut aller vérifier. Il déguste une poutine en se voyant dans un monde meilleur.

\*

\* \* \*

Aussitôt de retour au pouvoir, Yé Con légalise la peine capitale. Les trois premiers à subir les affres de la nouvelle loi sont Han Kriss, Bara Tin et Bo Zoo, qui ne comprend toujours pas. Les autorités crétines les plongent dans un immense bassin de sauce brune. La noyade dans la sauce brune est la technique la plus évoluée et la plus crétine. L'honorables Yé Con, le visage tuméfié, assiste à

l'exécution. Il se gratte le scrotum. Pichou pend à son bras en souriant niaisement. La vie reprend son cours normal sur Crête. Rien n'a changé dans le meilleur des mondes.

À plusieurs années lumières de là, dans la voie lactée, Paul Con compte ses pitons pour la centième fois. Il réfléchit absurdelement à voix haute : « J'espère qu'il y aura de la poutine sur cette planète ». Au même moment apparaît la planète bleutée : la Terre. Son périple touche à sa fin. Soudain, le vaisseau frappe violemment un satellite. Les pitons virevoltent dans l'habitacle. Paul perd le contrôle de l'engin. Il tente de le redresser, mais rien n'y fait. La chaleur devient étouffante dans la cabine. L'oxygène brûle. La soucoupe volante s'enflamme en entrant dans l'atmosphère terrestre. Cette nuit-là, dans le firmament du Québec, une boule de feu illumine le ciel. Les habitants sont inquiets. Ils crient à l'OVNI. La boule atterrit avec un plouf funeste dans un des nombreux lacs de la belle province. Le lendemain, les médias parlent de ce météorite qui a traversé l'espace aérien québécois. Certains farfelus évoquent même un Objet Volant Non Identifié. Les experts rassurent la population et la vie reprend son cours normal. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

## CONCLUSION

Existe-t-il une recette pour faire du comique ? La définition du comique de Jean-Marc Defays<sup>72</sup>, le théorème de Jean Emelina<sup>73</sup> ainsi que les règles de l'écriture comique<sup>74</sup> de Jean Sareil laissent croire que oui. Nous nous sommes donc plu, dans la partie théorique de ce mémoire, à étudier la présence d'éléments tels l'ambiance, l'abondance, l'exagération, l'improvisation, pour ne nommer que ceux-là, dans Le jardin des délices de Roch Carrier, tout en étant conscient que un plus un ne donne pas toujours deux. En effet, la liste des ingrédients ne suffit pas à réussir une recette. La lecture des ouvrages de ces théoriciens du comique nous montre la richesse et la complexité du phénomène comique. Les ingrédients contribuent à cette richesse, tout comme les infinies possibilités de leur amalgame en accentuent la complexité. Mais si, du point de vue du néophyte, nous pourrions affirmer que la meilleure preuve de la présence du comique demeure le rire, du point de vue du chercheur, il reste que le comique se définit dans son rapport à l'objet. C'est pourquoi nous nous sommes attardé à l'analyse de la parodie, de la satire et du carnavalesque dans le roman de Carrier. L'auteur prend comme objet le roman de la terre, mais en renverse

<sup>72</sup> Jean-Marc Defays, Le comique, Paris, Éditions du Seuil, Collection Mémo, 1996, 96 p.

<sup>73</sup> Jean Emelina, Le comique. Essai d'interprétation générale, Paris, Sedes, 1991, 209 p.

<sup>74</sup> Jean Sareil, L'écriture comique, Paris, PUF, 1984, 186 p.

les valeurs. Sa parodie s'appuie sur le carnavalesque, comme dans la scène finale de l'orgie, et adopte le ton de la satire, particulièrement lorsque Carrier s'attarde aux conditions de vie à la campagne et en milieu carcéral.

La partie théorique nous amenant à la partie création, nous quittons Le jardin des délices pour glisser dans « Le jardin des Crétins ». « Le jardin des Crétins » respecte le théorème de Jean Emelina. On y retrouve la distance, l'anomalie et les effets abolis. La distance est créée dès les premières lignes puisque l'action se déroule à des années lumières de la terre, sur Crête. La distance est très grande. Les noms des personnages et des animaux participent à la mise en place de cet ailleurs. En outre, la technologie n'est pas la même : par exemple, on y produit de l'edioélectricité avec du sable et les voitures flottent sur l'air. Le vocabulaire accentue la distance mais se réfère dans un même temps à un univers familier puisqu'on reconnaît certains termes ou certains noms comme : médiocratie, Yvo Mi, idioélectrique, kofi, seinpenché, etc. La distance ne se limite pas à une question de kilomètre, nous référons plus à une distance émotive comme Bergson parlait d'anesthésie du cœur, des émotions.

Le vocabulaire utilisé participe aussi à l'anomalie nécessaire au comique. L'anomalie est souvent liée à une imagination débordante. Or, cette union mène tout le récit. Dès le départ, le lecteur est plongé dans l'anomalie par une farfelue vision du Big Bang. L'anormal se manifeste encore avec la présence même de la planète Crête, issue de cet iconoclaste Big Bang. En outre, les habitants de cette planète

semblent bizarres par rapport aux êtres humains. En effet, les Crétins votent aux élections pour le pire des candidats et non pour le meilleur, ils ont tous une crête sur la tête, etc. L'anomalie n'arrête pas là. Des animaux imitant les Crétins attaquent violemment les Crétins dans la jungle. Plus loin, la naïveté et la stupidité des policiers provoquent un joyeux imbroglio : les forces de l'ordre arrêtent une innocente et originale troupe de cirque qui compte dans ses rangs des clowns lanceurs d'insultes, un funambule sous-marin, un dompteur de pulsions, etc. Somme toute, le récit « Le jardin des Crétins » est bourré d'anomalies susceptibles de provoquer le rire. Ce rire a-t-il des effets sur le lecteur ?

Oui. Tout comme Le jardin des délices, « Le jardin des Crétins » ne remplit pas la condition d'innocuité. « Le jardin des Crétins » porte une sévère critique de la société. En ce sens, le comique devient efficace pour faire accepter la critique et déstabilise plus ou moins le lecteur. Le comique réussit alors son effet. Ce récit contient tout de même certains éléments nécessaires au comique. Ainsi, nous avons aussi exploité un grand nombre de règles mises en évidence par Jean Sareil.

Dès le départ, nous avons instauré une ambiance propice au rire. Le titre de la nouvelle, « Le jardin des Crétins », prépare le récepteur. Il l'entraîne dans un univers comique. L'épisode du Big Bang contribue aussi à créer une ambiance comique qui amène le lecteur dans l'excès de cette nouvelle. L'abondance des jeux de mots, des trouvailles et des inventions correspond au canon du genre. Ainsi, le lecteur croise dans sa lecture des léo-porcs, des seinpenchés, des Crétins aux noms évocateurs

comme Bara Tin, etc. Cette abondance évoque aussi l'improvisation comique dont parle Sareil. On retrouve cette improvisation dans les scènes de bagarre par exemple, où la fantaisie mène l'écriture. On peut aussi souligner que « Le jardin des Crétins » se moque de la logique et cultive les non-sens et les absurdités. Parmi ces jeux littéraires, on retrouve « il prend un aspirateur pour ramasser tous les cheveux coupés en quatre » ou encore « Le soir tombé, ils le ramassent ». Ces éléments dans la nouvelle peuvent surprendre le lecteur. Or la surprise, partie intégrante du phénomène comique, et plus particulièrement de l'improvisation, est omniprésente dans ce récit.

La répétition est utilisée parcimonieusement dans « Le jardin des Crétins ». Ainsi, dans l'épisode de la jungle, la répétition est mise à profit afin de montrer la monotonie de la vie dans un camp. De plus, on y plaque le mécanique sur du vivant selon l'expression consacrée de Bergson. Mais, contrairement à certains textes comiques où les répétitions donnent le rythme au récit, ici, ce sont plutôt les événements qui commandent le rythme. Par exemple, le rebondissement des événements du dernier chapitre donne un rythme rapide. Le rythme du texte est d'ailleurs généralement rapide : lorsqu'il ralentit, c'est pour mieux accélérer. Ainsi, le récit ralentit à la fin du séjour dans la jungle et durant les préparatifs de la grande révolution. Puis, l'enlèvement du Premier Médiocre relance le récit jusqu'à la grande finale. Ces répétitions et ces variations de rythme contribuent à la comicité du texte car ils permettent des effets de surprise.

Le ton, à la fois hyper-réaliste et loufoque, solidifie les bases comiques de la nouvelle. Il fait accepter les fantaisies comme les violents seinpenchés. Le ton comble l'écart entre la réalité et la nouvelle présentée. Ainsi le récepteur peut apprécier les exagérations comme les deux soleils, la continue poutine, les singes rouges influencés par la télévision, ainsi que leur violence exacerbée.

« Le jardin des Crétins » correspond donc à une œuvre comique telle que définie par Jean Sareil. Outre les règles de l'esthétique comique et le théorème de Jean Emelina, notre récit observe d'autres éléments nécessaires à l'éclatement des rires et des pleurs. Par exemple, notre récit exploite la veine satirique. Nous nous moquons des politiciens en caricaturant un Premier Médiocre fort niais. Mais surtout, nous ridiculissons le système politique qui l'a mis en poste. Nous dénigrons aussi les façons de faire des politiciens, par exemple lorsque nous expliquons l'entente entre Yé Con et le producteur de papier Jil Prout. Ce passage nous permet, du même coup, de nous indignez du peu de place faite aux jeunes. Nous attaquons aussi un élément socio-culturel, la télévision, en amplifiant ses effets sur des singes rouges, etc. En fait, nous visons quelques éléments que nous trouvons particulièrement criants.

Ce long cheminement nous permet d'affirmer qu' « [i]l n'y a pas de choses avec lesquelles on ne plaisante pas, il n'y a que des gens qui ne comprennent pas la plaisanterie. Mais il y a des plaisanteries qui n'en sont pas »<sup>75</sup>. Cette affirmation montre bien le caractère triple de l'écriture comique. L'œuvre comique rit de tout en

camouflant sa gravité. Les romans comiques demandent donc un effort pour le lecteur qui doit séparer la plaisanterie du sérieux. Une question s'impose alors : pourquoi lire du comique ? Pour transformer la douleur en plaisir, c'est-à-dire rire de nos malheurs. Pour apaiser nos angoisses face à la condition humaine, c'est-à-dire se moquer de nos peurs. Pour affronter notre funeste destin, c'est-à-dire trouver la mort avec le rire aux larmes.

---

<sup>75</sup> Noël Arnaud, Boris Vian en verve, Paris, Éditions Pierre Horay, 1970, p. 102.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Œuvre étudiée

CARRIER, Roch, Le Jardin des délices, Montréal, Éditions Stanké, Collection Québec 10/10, 1985, 224 p.

### 2. Articles sur Le jardin des délices

ANONYME, « Le Jardin des délices », Le Livre canadien, vol. 7, n° 95, mars 1976, p. 95.

ANONYME, « De Sainte-Justine à Montréal », Contemporary French Civilization, vol. 2, 1978, p. 265-275.

AUDET, Noël, « Le jardin des délices de Roch Carrier », Voix et Images, vol. 1, n° 3, avril 1976, p. 457-458.

BOND, David J., « Carrier's fiction », Canadian literature, n° 80, printemps 1979, p. 120-131.

DAVIES, Gillian, « The Garden of delight », Fiddlehead, été 1980, p. 164-165.

DORION, Gilles, « Le jardin des délices », Québec français, n° 21, 1976, p. 7-8.

DORION, Gilles, « Roch Carrier et le pays rêvé », Romanciers du Québec, Québec, Éditions Québec Français, 1980, 224 p.

DORION, Gilles, « Roch Carrier, Le jardin des délices », Livres et Auteurs Québécois, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 41-45.

DORION, Gilles, « Le jardin des délices », Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome V-1970-1975, Montréal, Fides, 1987, 666 p.

DOSTIE, Gaétan, « Délices pour un escroc », Le Jour, 2<sup>e</sup> année, n° 225, vendredi 28 novembre 1975, p. 19.

FRANCE-DUFAUX, Paule, « Le rêve en or et en couleurs d'un petit village naïf », Le Soleil, 80<sup>e</sup> année, n° 24, samedi 24 janvier 1976, p. D-5.

HATHORN, Ramon, « The imaginary world of Roch Carrier », La Revue des langues vivantes, vol. 31, n° 3, janvier 1975, p. 196-202.

KERTZER, Jon, « Chez Carrier : The garden of delight », Essays on canadian writing, vol. 12, 1978, p. 79-83.

LENNOX, John, « Carnivalesque and parody in "le jardin des délices" », Canadian literature, n° 112, printemps 1987, p. 48-58.

MARTEL, Réginald, « Sans la folie la sagesse serait triste », La Presse, 91<sup>e</sup> année, n° 297, samedi 13 décembre 1975, p. D-3.

NORTHEY, Margot, « Sportive grotesque », Canadian litterature, n° 70, automne 1976, p. 14-22.

PAGÉ, Raymond, « Review of the year », The chelsea journal, april 1977, p. 96.

ROY-GUÉRIN, Michelle, « Conférence publique de Rock [sic] Carrier lundi », Le Nouvelliste, 63<sup>e</sup> année, n° 18, samedi 20 novembre 1982, p. 11.

TALBOT, Émile, « Les incarnations d'un texte nationaliste : Hémon, Savard, Carrier», Présence francophone, n° 20, printemps 1980, p. 137-145.

### 3. Ouvrages théoriques et méthodologiques sur le comique

ARISTOTE, Poétique, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 1965, 100 p.

- BAKHTINE, Mikhaïl, L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et sous la renaissance, Paris, Gallimard, 1970, 473 p.
- BELLEAU, André, Notre Rabelais, Montréal, Boréal, 1990, 178 p.
- BERGSON, Henri, Le rire : essai sur la signification du rire, Paris, PUF, 1969, 157 p.
- CHAPIRO, Marc, L'illusion comique, Paris, PUF, 1940, 160 p.
- COHEN, Jean, « Comique et poétique », Poétique, n° 61, février 1985, p. 49-61.
- DECOTTIGNIES, Jean, Écritures ironiques, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988, 199 p.
- DEFAYS, Jean-Marc, Le comique, Paris, Éditions du Seuil, Collection Mémo, 1996, 96 p.
- DUVIGNAUD, Jean, Le propre de l'homme, Paris, Hachette, 1985, 245 p.
- EMELINA, Jean, Le comique. Essai d'interprétation générale, Paris, Sedes, 1991, 209 p.
- ESCARPIT, Robert, L'humour, Paris, PUF, 1968, 127 p.
- FOURASTIÉ, Jean, Le rire, suite, Paris, Denoël/Gonthier, 1983, 263 p.
- GRIPARI, Pierre, Du rire et de l'horreur, Paris, Éditions Julliard/L'âge de l'homme, 1984, 152 p.
- HUTCHEON, Linda, « Ironie, satire, parodie », Poétique, n° 46, 1981, p. 140-155.
- JANKÉLÉVITCH, Vladimir, L'ironie, Paris, Flammarion, 1964, 199 p.
- JARDON, Denise, Du comique dans le texte littéraire, Paris, Duculot, 1988, 304 p.
- JEANSON, Francis, La signification du rire, Paris, Seuil, 1950, 213 p.
- LALO, Charles, Esthétique du rire, Paris, Flammarion, 1949, 259 p.
- MAURON, Charles, Psychocritique du genre comique, Paris, J. Corti, 1964, 188 p.

- POLLARD, Arthur, Satire, Bristol, Methuen & Co Ltd, 1970, 84 p.
- SANGSUE, Daniel, La parodie, Paris, Hachette Supérieur, 1994, 106 p.
- SAREIL, Jean, L'écriture comique, Paris, PUF, 1984, 186 p.
- STERN, Alfred, Philosophie du rire et des pleurs, Paris, PUF, 1949, 256 p.

#### 4. Autres ouvrages

- ARNAUD, Noël, Boris Vian en verve, Paris, Éditions Pierre Horay, 1970, 127 p.
- BRUNET, Michel, « Trois dominantes de la pensée canadienne-française : l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme », Écrits du Canada français, vol. 3, 1957, p. 33-117.
- DEMOUGIN, Jacques (sous la direction de), Dictionnaire des littératures : françaises et étrangères, Paris, Larousse, 1992, 1861 p.
- FALARDEAU, Pierre, La liberté n'est pas une marque de yogourt, Montréal, Éditions Stanké, 1995, 239 p.
- FREUD, Sigmund, Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, Paris, Gallimard, 1969, 376 p.
- FREUD, Sigmund, L'interprétation des rêves, Paris, PUF, 1976, 573 p.
- PROULX, Bernard, Le roman du territoire, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1987, 327 p.
- REY, Alain et Josette REY-DEBOVE (sous la direction de), Le nouveau Petit Robert, Montréal, Dicorobert inc., 1993, 2467 p.
- SERVAIS-MAQUOI, Mireille, Le roman de la terre au Québec, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, 267 p.

